

Pour toute correspondance s'adresser à:  
JACQUES CAMATTE - B. P. 133  
83170 BRIGNOLES - FRANCE

Année IX - Série III

n. 1

# INVARIANCE

Revue trimestrielle

---

Directeur responsable: J. Camatte

---

Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1976

---

Revue inscrite à la commission paritaire des publications et agences  
de presse - n. 54726

ISBN 2-90 500 142/3

---

Achévé d'imprimer le 15-5-1976 par La Vecchia Talpa  
NAPLES - ITALIE

Le n° 9 f.



## PUBLICATIONS

A. Bordiga « Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui »  
Ed. de L'Oubli (2 Rue Wurtz 75 013 Paris)..

Dans la préface une erreur a été commise. Page 18, 2° §, dans la dernière phrase, il faut lire:

« ... peut être surmontée si les hommes et les femmes ne mettent pas en cause... ».

On a également oublié d'indiquer la date de sa rédaction: août 1974.

On peut se procurer le livre en le commandant soit aux Ed. de L'Oubli, soit à J. Camatte B.P. 113 - 83 170 Brignoles, contre un mandat de 34 f (prix du livre plus frais d'envoi).

\*\*\* « Bordiga et la passion du communisme. » Ed. Spartacus.

G. Cesarano: « Manuale di sopravvivenza ». Ed. Dedalo.

PP. Poggio: « Marx, Engels e la rivoluzione russa ». Ed. Movimento operaio e socialista n° 4. 1974.

« La gauche allemande: textes du KAPD, de l'AAUD, de l'AAUE, de la KAI, etc. (1920-1922) ». - Invariance - La Vecchia Talpa.

« L'autogestion » a été rééditée par des camarades belges. La commander à B.P. UCCLE 4. 1180 Bruxelles. Belgique.

J. Camatte: « Dialogue avec Bordiga ».

## INVARIANCE

Série I: 10 numéros ont été publiés; seuls le 1 et le 8 sont disponibles.

Série II: 6 numéros ont été publiés; le n° 1 est épuisé.

A. Bordiga: « Testi sul comunismo ». La Vecchia Talpa - Napoli.

A. Bordiga, G. Lukaes, J. Camatte: « La mistificazione democratica ».  
La Vecchia Talpa - Napoli.

Invarianza numero unico - Firenze, luglio 1969.

J. Camatte: « Il capitale totale » (traduction italienne de « Le VI° chapitre... ») - Ed. Dedalo.

## INVARIANCE - n. 1 - série III

### SOMMAIRE

H. et C. Bastelica - *** . . . . .	page 2
Lettres de janvier 1970 à octobre 1971 . . . . .	» 21
G. Cesarano, P. Coppo, G. Fallisi - Chronique d'un bal masqué . . . . .	» 93
G. Collu - J. Camatte - Le « suicide » de Giorgio Cesarano	» 107
N. Cesarano - P. Coppo - Joe Fallisi - Lettre à l'«Espresso»	» 109
Publications II° et III° de couverture . . . . .	» 112



*« ... qui écrit sur l'hallucination doit bien prendre garde de ne pas tomber lui-même dans l'erreur de l'halluciné, car l'hallucination entraîne dans son vertige celui qui est mal préparé à la saisir, c'est à dire à lui résister. »*

H.E. 1973

« Traité des Hallucinations »

Si nous caractérisons une période d'effervescence apparente de bouillonnement vital, pendant laquelle une partie de plus en plus importante d'être manifestent de façons les plus diverses leurs aspirations profondes de quitter notre monde, comme une période de flux vers la Vie, nous admettrons facilement que nous sommes aujourd'hui, apparemment dans un mouvement de net reflux...

L'Évanescence des individus, le Louvoyement, l'Indétermination, la Faiblesse, l'Incohérence, enfin, en tant que nouveaux dieux, portent aisément la majuscule, admettant comme corollaires olympiens les terrassements affectifs, la superficialité, l'errance, les compromissions, la survie, enfin le règne du macabre quotidien et de la passivité généralisée que rien ne vient troubler.

Face à cela un problème fondamental est posé avec une acuité inouïe. Peut-être parce que nous nous trouvons au terme d'un arc historique important: celui qui verra se lever l'hymen de l'Espèce humaine retrouvée et du Cosmos infini; celui qui verra se lever la Vie.

Le problème est celui de la cohérence de l'être en devenir, cohérence vis à vis de son passé, cohérence au sein de son procès vital immédiat, cohérence enfin devant son épanouissement prochain.

La première s'exprime en général aujourd'hui par une recomposition sécurisante et surtout stratégique de son passé (misère de la mort sans gloire de l'être sur les cendres de son souvenir propre), la seconde souvent par une évanescence, en général par le louvoisement, l'errance, mais surtout quelques fois par la théorisation justificatrice, véritable contemplation de la morbidité; la dernière s'exprime par une conclusion: la faiblesse, la compromission puis le renoncement: la Mortvivance. Il est un point essentiel à noter: le passé comme le futur ne trouvant d'effectivité qu'au sein de l'opérationnalité du présent immédiat, ils constituent souvent des pièces maîtresses dans la recomposition stratégique produite par les individus au sein de leur univers de valorisation-dévalorisation. Le souvenir rendu objet, le sacré du passé se transforme en sacré de la profanation.

Il est maintenant évident que le crépuscule de l'autonomisation de la représentation sera aussi son zénith. Jacques disait souvent qu'au-

jourd'hui avec une idée on fait tout un livre, mais il devient de plus en plus certain qu'avec moins d'un mot on fait tout un système, l'autonomisation permanente généralisée n'est en fait qu'une multitude de comportements catatoniques plus ou moins éphémères trouvant leur socialité dans leur soubassement idéal.

Les multiples autonomisations parcellaires qui constituent la vie quotidienne des individus, sont autant de modes d'oubli de la misère présente qu'ils consomment à corps perdu, mais surtout autant de manifestations de leur faiblesse à assumer les conséquences tragiques de leur passivité réelle. Le plus angoissant est sans doute les capacités justificatrices qu'ils déploient pour retrouver une cohérence illusoire, mais une cohérence pour les autres... La consommation de l'immédiat règne, et rien ne doit venir la troubler!

*« Etre immortel veut donc dire en vérité, être quelque chose, car ce quelque chose met fin à l'absence de contenu et d'importance et ainsi au caractère indifférent, contingent et banal de l'existence. Sois quelque chose et tu seras immortel! »*

Feuerbach

« Pensée sur la mort » 1830

L'impératif de mutation s'affirme au sein de notre comportement. Refus de l'ignoble tolérance, refus de contempler l'errance, refus d'admettre toutes les autonomisations perceptibles chez soi comme chez l'ami, refus en fait de toutes les compromissions les plus subtiles, sont autant de tendances qui s'actualisent tous les jours un peu plus.

Ces tendances induisent un comportement qui, souvent, apparait par la puissance de ses exigences, est ressenti, et traduit comme totalitaire. On aimerait assez rappeler que, au niveau de la représentation autonomisée, n'est dominé que celui qui en fin de compte veut bien l'être! Ceci est un point des plus importants.

Le totalitarisme perçu (manifesté pour certains...) n'est-il pas plutôt l'expression, non pas des fondements de l'attitude de « l'agresseur », mais bien de celui qui se vit « agressé »?...

*« Cet homme, par exemple, n'est roi que parce que d'autres hommes se considèrent comme ses sujets et agissent en conséquence. Ils croient au contraire être sujets parce que il est roi. »*

Marx « Le Capital »

Livre I<sup>o</sup> tome 1 page 71

Ceci est un premier renversement du problème, en voici un second:

Cette position d'« agressé » qui fonde ici la totalité des rapports dans lesquels sera comprise l'attitude d'exigence puis sanctionnée, n'est-elle pas justement une manifestation de cette faiblesse refusant d'assumer sa remise en question en permanence? Car enfin l'exigence ne peut-être que « totalitaire » pour celui qui ne peut aller vers la vie!



Que peut vouloir dire « totalitaire » ?

Le concept ne fonctionne-t-il pas uniquement dans la sordide binarité démocratique ?

Peut-être viendra-t-il maintenant la nécessité de comprendre pourquoi être exigeant ?

Simplement quand on aime vraiment !

Ici, une dialectique sur la relativité des critères de jugements au sein des représentations affectives serait déplacée. Il ne s'agit pas de discours, mais de nécessités quasiment biologiques !

L'Être en mouvement dans le tourbillon de vitalité ne peut tolérer et encore moins admettre les effets de la dégénérescence sur ceux qu'il aime comme sur lui même ! On peut affirmer que la puissance de l'unisson est directement proportionnelle à la puissance de l'exigence. Et ceci simplement parce que les mutilations des autres sont vécues comme autant de mutilations de soi-même...

Alors de ce fait comment peut-on exiger trop ?

Le problème des critères de l'exigence est encore un faux problème. Il ne s'agit pas de porter un jugement quantificateur, mais d'induire une dynamique ou une accélération de celle-ci par l'expression de son être, tendu vers l'Autre.

Un tel comportement n'est pas sans sécréter de nombreux terrassements affectifs, sanctions de notre autonomisation. Combien peut-être douloureuse une déception immédiate ou plutôt l'effondrement de l'univers de représentations autonomisées qui furent élaborées et plaquées sur les êtres, en particulier ceux avec qui le lien affectif est le plus évident. Car c'est bien là que mène inexorablement l'exigence. En effet, celle-ci étant exprimée à partir de données en général issues de « surestimations », elle entraîne généralement la révélation claire du comportement de l'Autre. Celui-ci s'exprime comme il est et non plus comme on aurait voulu qu'il soit ou bien comme il voulait seulement apparaître...

Ce qui est dramatique, quelquefois, c'est que la faiblesse n'apparaît pas sous son vrai visage mais s'affirme travestie et travestie en force, en puissance, en détermination, ... L'effondrement en est que plus dramatique.

C'est à l'intérieur de cette dynamique de mutation que s'inscrit la nécessité de la publication des extraits de la correspondance qui suivent et qui sont un aspect de notre évolution de ces années passées. Leur publication provient d'autre part de l'impossibilité de communiquer notre devenir réel à partir d'une perception non autonomisée de notre vécu aux autres Êtres, et en dernier lieu du dépassement de certains comportements appartenant à un cycle historique révolu pour nous.

Il est certain que de nombreux thèmes, dans cette présentation comme dans les extraits, sont abordés à partir d'une dynamique de

perception mutuelle particulièrement étroite entre certains d'entre nous; l'abord pourra être déroutant, sinon choquant; comme il le sera précisé plus loin, il s'agit dès les premières lignes de cette présentation même, de tenter d'atteindre à une transformation radicale de notre « appropriation » par la lecture.

Un aspect irrationnel émane apparemment des textes. Il est certain que cette irrationalité, n'est irrationalité, ici, seulement par rapport à la Raison dominante et plus précisément à toute raison systématisante qui n'exprime en fait qu'une variété particulière du Despotisme de l'Idée. Cette précision n'implique absolument pas que nous revendiquions une irrationalité « réelle ». Celle-ci étant un produit direct des référentiels logiques vécus, elle ne signifierait qu'une participation aux mêmes fondements que la Raison dominante et fonctionnerait seulement au sein de la représentation autonomisée présente.

Il apparaîtra dès ces premières pages, aux yeux de certains, que le langage, la terminologie utilisée soit l'expression d'un « intellectualisme notoire », ou même une donnée de la domestication universitaire (d'Autres mêmes émergeant du marasme de l'homogénéité exprimeront leur dégoût programmé des « relents philosophiques...! »).

L'adoption délibérée d'une problématique terroriste au niveau de l'assurance de l'affirmation et d'une véritable explosion du champ terminologique « commun » est l'acquisition d'un comportement résultant de notre progression qui met en évidence plusieurs aspects cruels de notre mutilation.

Considérant avec Marx, que « le langage est la forme première de la conscience » on admet la pauvreté, la réduction de la langue populaire en particulier à la rationalisation la plus adéquate à notre mutilation, à l'absence de tout procès conséquent de l'activité cérébrale extériorisée, enfin à la programmation la plus achevée pour un moment donné. Le développement agressif du langage spécialisé ne contredit pas du tout cette constatation, mais bien au contraire, en accentue l'amplitude en consacrant l'autonomisation et l'atomisation.

La démarche annoncée sera essentiellement intuitionnelle. Elle exprime une véritable volonté d'autonomisation: autonomisation vis à vis de tous les aspects de l'être du capital.

Notre tâche, aujourd'hui, dans notre devenir à notre réappropriation est de tenter de nous autonomiser réellement par rapport à la communauté matérielle du capital, donc à la représentation qui en constitue le fondement, à sa logique, à ses catégories, ... afin de nous découvrir.

Pour cela, et pour se préserver contre toutes les interprétations: *gardez-vous de lire un texte!* Le décortiquer analytiquement ne peut qu'assurer la pérennité de la mutilation. Il s'agit seulement de le *sentir* et d'essayer de l'accepter comme autant d'extériorisation d'un autre être, quasiment physiquement. Là seulement sera possible le dépasse-



ment de la mutilation inhérente au code autonomisé, de la langue, du signe; là seulement, sera possible l'acceptation des autres comme autant d'aspects de soi-même, dans toutes leurs différences.

Si la puissance de ce fait n'apparaît pas immédiatement, surtout devant la gravité de ses implications; il n'en demeure pas moins que, maintenant pour l'auteur de cette présentation il procède des fondements de la domestication. Il est facile de mettre en évidence une évolution corollaire du langage et des mathématiques. Ce point essentiel permet de percevoir la voie de complexification qu'à pris le procès de domestication et qui n'a de semblable que la mystification à laquelle nous parvenons.

Le triptyque qui présida originellement à notre évolution particulière est assez imparfaitement explicité dans la correspondance: il s'agit de percevoir une quête du cosmique qui n'y est qu'implicite et qui passa au travers de la représentation astronomique, entre autres. Ceci exprime assez bien une dynamique qui sous un certain aspect entrevoit un « aboutissant », l'ensemble des données et modes d'être que peuvent exprimer paradoxalement les dizaines de siècles d'errance qui nous précèdent et que je pourrais appeler: l'acquis de l'humanité. Il est certain que selon les préoccupations exprimées plus haut, on comprendra son importance plus par le non-dit, les motivations, la puissance de son expression, que par l'ensemble de ce que l'on appelle en général, les connaissances qu'il représente au sein de l'univers en vigueur.

Dans notre comportement passé, une cohérence, toute illusoire, fut sicut théorique était toujours vécue sous le label des schèmes pensés, abstraits. La cohérence ou l'incohérence durement sanctionnée, ne déterminait en rien les résultats d'un comportement dont les fondements essentiels résidaient dans l'énoncé:

l'autonomisation par rapport à une réalité au début, puis la réalisation d'une réalité par les inductions d'une représentation dominante.

Produite par l'Être comme une nécessité vitale, la préoccupation de cohérence doit être absolument mutée vers son réel domaine de réalisation, qui n'est surtout pas l'univers autonomisé.

Il ne s'agit plus d'une effectuation de l'Idée, de l'abominable mise en pratique d'une théorie, ou mieux, de l'exécration évacuation du problème par l'évanescence relation dialectique entre théorie et pratique mais d'une explosion des représentations fondées sur la Nécessité abstraite, et de l'exécution de ce que Jacques nomme avec juste raison: la conscience répressive; la conscience (représentation) totalisante et totalitaire du citoyen comme du « marxiste » et plus généralement celle du militant... d'un quelconque productivisme (idées, personnes, objets matériels). Il s'agit en clair de la destruction définitive de ce que nous avons appelé: la domination de l'Idée, en faisant nettement apparaître la corrélation étroite avec la dynamique du système de représentation produit par Hegel.

L'impératif de cohérence qui fut actualisé par toute l'histoire humaine est étroitement lié à la nécessité de totalité (qui pourrait même être affirmée comme corollaire) et qui fut aussi permanente au cours des siècles: si on ne peut émettre de doute à ce sujet, la raison de cette double préoccupation n'apparaît pas évidente encore aujourd'hui. Il est facile de mettre en relief une invariance historique, une véritable permanence dans le comportement des hommes et ceci avec des éléments concrets irréfutables à l'appui de cette perpétuelle tendance des hommes à rechercher la communauté.

« L'être humain est la véritable *gemeinwesen* des hommes » Marx résume dans cette phrase, à coup sûr, tout le devenir hominien depuis son aurore jusqu'à maintenant. Mais cette communauté intègre d'une part son être du point de vue de l'espèce et son être dans toutes ses particularités immédiates, dans toutes ses différences à l'Autre.

La totalité qu'elle exprime est la totalité de son essence au sein de son existence: l'essence réalisée et différence. Voilà, justement la corrélation: la cohérence est une nécessité vitale comme la totalité en tant que fonction fondamentale de l'être communautaire réel. Sans être communautaire réel, pas de cohérence et pas de totalité: insatisfaction permanente (qui ne s'exprime d'ailleurs pas forcément en permanence!) qui produit cette recherche de la communauté et donc simultanément la recherche de la cohérence de l'espèce aussi bien que sa totalité, et la recherche de la cohérence de l'être aussi bien que sa totalité propre dans toute sa différence à l'autre. Ceci correspond en fait à la quête et à la réalisation de l'essence par et dans son existence. (Il est bien entendu que la dichotomie être différent — être espèce n'est qu'une traduction toute formelle qui résulte de notre mutilation par la langue).

C'est à l'intérieur de cette problématique qu'il faut sentir la préoccupation de cohérence. Il ne s'agit plus de cohérence par rapport à des référentiels autonomisés mais d'une dynamique affirmant notre devenir réel par un constant souci d'actualisation des nécessités humaines que nous portons tous en nous. Les fondements de ce souci étant essentiellement notre préoccupation permanente concernant notre résistance à l'agression sociale qui prend de plus en plus maintenant la forme d'agressions biologiques de niveau génétique et notre aspiration immédiate à un plein développement des potentialités de nos êtres en premier lieu par la destruction de la tendance à l'autonomisation de tous les éléments atomisés auxquels on les a réduits.

La conception d'une revue, à l'intérieur de cette problématique, fait exploser le schéma fonctionnant aujourd'hui de manière généralisée.

La revue ne peut en aucun cas être un organe théorique.

Elle ne peut être le résultat des fantasmes de la nécessité pratique dans l'éternel dilemme entre les deux sujets d'une fausse praxis: la Quantité de théorie et la Quantité de pratique qui sont simultanément



le siège de manques qu'il faut combler (les milieux gauchistes et ultra-gauchistes en sont l'expression la plus caricaturale): errement des êtres au sein d'un monde de faux problèmes (Barrot pour l'hyper-gôche en est un spécimen non gratuit!).

Nous verrons plus tard en quoi réside la misère de la dichotomie théorie-pratique et ses implications existentielles, tout comme l'illusoire praxis qui ne fait que recomposer par l'exorcisme de la dialectique une autonomisation passée pour faire croire à une totalité de vie: véritable masque de danse morbide autour du cadavre d'une vie et de son devenir.

Etant le plus beau fleuron de l'atomisation historique, la dichotomie théorie-pratique et ses artifices périssent au sein même de la dynamique du capital qui tend aujourd'hui à fournir une recombinaison « séduisante » de la vie dans sa totalité. La « théorie » et la « pratique » sont maintenant face au devenir actuel du capital des archaïsmes dont l'usure commence à apparaître. Ne satisfaisant plus les individus qui tendant à s'affirmer hommes visent leur épanouissement dans leur totalité, ils ne satisfont plus du même coup le capital qui tend lui à forger l'illusion suprême: le communisme mystifié.

Nous ne pouvons donc accepter un comportement traduisant la soumission au procès de domestication. La « revue » ne peut plus donc être pour moi une revue au sens original du terme.

Les pages noircies et assemblées, qui sont présentées, sont un authentique appendice de nos êtres ou plutôt du continuum de vie qui tend à s'affirmer entre nous, divers hommes et femmes, entre lesquels les rapports affectifs sont essentiels, niant de facto toute possibilité d'autonomisation théorique.

Mais là aussi s'abolit un autre aspect sordide du « problème de la revue »: le faux problème de l'intérieur et de l'extérieur.

Un article est, au sein de l'archaïsme destiné à d'autres, extérieurs au groupe produisant les articles pour la revue, d'autres qui sont en général à conquérir, à gagner, à se soumettre par le procès de domination de l'Idée. La domination produit et reproduit la domination. Il y aurait donc toujours le « Nous », ceux qui savent, et les autres le « Nous » des « touchés par la Grâce » et les autres, ceux qui ignorent et errent, ceux qu'il faut gagner à la foi! Toute problématique traditionnelle de revue voulant être l'expression d'une tendance particulière est inexorablement intégrée au sein du mouvement du despotisme de l'Idée. Le prosélytisme généralisé, aujourd'hui, exhibe la cuisante opérationnalité de ce dernier.

Ici, ce fatras inhumain cesse.

Les pages qui voient le jour, au gré d'une revue, d'un livre, une lettre... ne sont en fait jamais destinées à la bourse aux idées, ni soumises aux fluctuations capricieuses de l'inflation des thèmes à la mode.

Appendices de nos vies, elles sont une contribution au devenir d'autres vies.

Expression de notre devenir, elles veulent susciter le devenir humain.

Les mots, dessins, etc..., ne se veulent porteurs d'aucun message si ce n'est celui affirmant notre propre existence et notre tentative de comprendre pour embrasser l'au-delà de l'enfer.

Pour cela il ne peut être question de positions théoriques et donc de divergences, de monolithisme, mais simplement de tendances à la compréhension du monde réel, pour regarder les étoiles, enfin.

La problématique comportementale dans le passé, s'inscrivait comme l'expression d'une « lutte contre... », d'un antagonisme. Ce fut tout d'abord contre les privilégiés, contre les nantis,... enfin, et par les vertus de la théorie de la lutte des classes contre la bourgeoisie, théorie devant accepter quelques amendements nécessaires dus à la découverte d'inclassables (les classes dites moyennes) ou de nouvelles classes, (la bureaucratie). Mais jamais il ne parut évident de mettre à jour le fondement de la donnée antagoniste. On peut même affirmer que celle-ci fut dans une certaine mesure un facteur de sécurisation devant l'incompréhensible et l'inhumain; l'illustration de ce phénomène peut se constater de nos jours en permanence. Passivité morbide, elle fut en quelque sorte le corollaire de l'acceptation, corollaire historique mais immédiatement vécu et opérationnel: les hommes voulurent porter solution à un faux problème dont l'alternative constitutive résidait dans leur propre destruction-négation.

Aujourd'hui la rupture que nous opérons ne nous permet plus de « fonctionner » avec un tel arsenal illusoire et frelaté.

L'intérêt de toute espèce de lutte au sein du capital est rendu évanescence de par la fluidité de celui-ci ainsi que par son auto-révolutionnement spontané. Cette capacité actuelle du mouvement social de la communauté matérielle ne fait que confirmer en rejoignant l'essence de la problématique de « lutte contre ». Celle-ci trouve, en effet, sa source dans le schème, à la fois, antique et moderne qu'est ce que nous avons appelé l'ensemble de la représentation aristotélicienne. Mais le vécu antagonique en était, sous certains aspects, une expression manichéenne, bien sûr aménagée et déguisée.

Si auparavant « le Bien et le Mal » était partagé au sein de la société entre les hommes, maintenant nous devrions plutôt voir « un Bien et un Mal » au sein de chaque homme: le capital est l'ensemble de notre procès de mortivance.

Si la bourgeoisie et le prolétariat concrétisèrent jusqu'à maintenant la dichotomie de manière « satisfaisante », aujourd'hui, peut-être trouvera-t-on une des parties qui constituent, grâce à la science, notre corps dépositaire du « Mal ». Peut-être espère-t-on trouver un habile charcutier pour nous en libérer! (Le fameux problème du chromosome Y est ici intéressant). L'imagination et ses centres cérébraux pourraient faire



l'objet de quelques avant-premières: la pratique de lobotomie se précise au gré des informations filtrant malgré de sérieuses précautions (prenons simplement pour exemple celle de la responsable principale de la Bande à Baader, dans l'Allemagne social-démocrate aujourd'hui cautionnée par la crème la « plus radicale » du SDS après ses heures de gloire!).

NON! L'antagonisme au sein du capital est et restera du domaine de l'illusoire; au simple coup d'oeil attentif du développement historique antérieur et contemporain, tout aspect intéressant du quotidien nous en crie la réalité.

De la communauté du Capital, le désintérêt seul de l'ensemble de ses fondements peut s'affirmer irréversiblement en tendant à découvrir l'Humain, le Cosmique, l'Universelle dynamique naturelle enfin.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire cette attitude de rupture est génératrice d'intransigeance et d'exigences.

Au sein de cette perspective, il est impératif de mettre en évidence la différence de perception et de comportement que nous pouvons avoir en fonction de notre vécu immédiat, de ses contraintes et contradictions, de notre passé, de notre sensibilité inhibée et surtout de la capacité de ne pouvoir plus accepter, cautionner, partager, admettre chez l'Autre ce que nous ne pouvons plus accepter, « tolérer » pour nous mêmes.

De ce point de vue, des différences entre les trois auteurs de cette correspondance sont directement impliquées. Pour ma part, il est évident que notre intransigeance est le produit direct d'une volonté jaillissant du plus profond de nous-mêmes: le dégorgement de la domestication généralisée sous ses plus divers aspects et en particulier les plus ambigus et perfides, ceux qui touchent notre communion avec les autres.

Entre autre préoccupations, il est primordial d'éliminer toute situation génératrice de mal entendus et de quiproquos, sinon de compromis, d'atermoiements et de meurtrissures affectives inéluctables, résultats de communications incohérentes toujours justifiées en dernier recours par l'« Acceptation des autres » qui ne trouve qu'une validité de principes théoriques autonomisés et surtout par la possible « évolution des autres », « progression des autres » dont on ne cesse, pour se tranquilliser d'entrevoir le mirage en permanence. D'autant plus qu'en général, cette « acceptation des autres » entraîne à la passivité devant l'infamie et œuvre à la perpétuation des compromis dans lesquels on se débat.

L'espèce humaine ne réclame plus de souffrances, sa part de martyrs lui a déjà été léguée. Il ne s'agit plus de concéder, mais d'accéder. Renversement de finalité, mais puissance infinie au lieu d'attente-espérance vaine.

Cette optique peut évidemment laisser sourdre la crainte de l'an-

goisse d'être seul, mais sans ironie: « ne vaut-il pas mieux être seul que mal accompagné? »...

Là, bien sûr, haro sur celui qui réclame « l'exécution-évacuation » des autres sous prétexte de faiblesse!...

Mais, pour apparaître « plus cruel », clamons que l'avenir de l'espèce et son expansion cosmique n'a jamais revendiqué le partage de la faiblesse, celui de la passivité et de la dégénérescence et de son acceptation crétime.

D'autre part, en quoi est-il inhumain de tenter de s'approprier ce que la société n'a eu de cesse de profaner, de modeler, de dompter, de réduire à une caricature opérante dans son univers putride? La détermination, la puissance, l'affirmation nette, la certitude de son avenir immédiat sont autant d'attributs de la spirale cosmique dont l'Homme, par sa position actuelle dans la totalité du développement de la Vie, est dépositaire.

Ce point est de la plus haute importance justement par la nature de reflux qui caractérise la période actuelle.

Mais un fait à noter: Notre évolution a été et est encore jonchée de déceptions, faux espoirs... motivés par des comportements évoluant apparemment parallèlement au nôtre, mais qui furent en réalité une somme de papillonnages, de superficialité, d'incohérence et surtout de préoccupations fluctuantes. Apanages à nos yeux d'êtres compressés, faibles et soumis réellement; mais surtout consommateurs de théories originales ou virginisantes leur permettant pendant un moment de résoudre facilement leurs petits faux problèmes, par une autonomisation salutaire dans les affres du théorique.

Cet aspect de notre vécu parcellaire et récent est porté à devenir une généralisation aisément, mais tragiquement constatable. La vie quotidienne dans sa totalité, met en scène des êtres investis pleinement par les fondements du renoncement et ce, parmi des êtres chers avec la même macabre ironie des tragédies de l'histoire.

Deux permanences terrifiantes: la recomposition quasi-continue de son passé dans un souci « d'existence » au sein de l'univers de valorisation-dévalorisation des individus que constitue notre vécu social, ainsi que son complément: l'instabilité des prises de positions qui vire-voltent au gré des nécessités « stratégiques » du discours. Ces deux éléments qui ne sont pas toujours jumelés au sein d'un même comportement immédiat prennent actuellement un développement phénoménal avec une désinvolture ahurissante, au grand mépris de la plus élémentaire contradiction. Le sel de la situation se trouve dans la naïveté misérable qu'ils affichent quand ils vous accuseront d'être, vous, des individus qui recomposent leur passé, qui veulent toujours avoir raison, ou bien qui changent continuellement de préoccupations et de prises de positions...!!

La justification théorique de l'inconséquence réside dans la tendance à sanctionner l'opérationnalité absolue de la domestication.



Ainsi, par exemple: « Quiconque placé dans certaines conditions précises, pourrait accéder à l'ignoble et à l'inhumain immédiatement ». Cette thèse présente un caractère précis, elle exprime, à quel point son producteur vit dans l'incertitude de lui-même. Oh, misère! les hommes ne sont domestiqués que parce qu'ils acceptent de l'être, soit que l'ensemble des comportements que ce qualificatif recouvre leur convienne relativement, soit qu'ils sont incapables de se remettre en question. Dans ce dernier cas, la thèse permet de tranquilliser sa fausse conscience par le verdict de l'autonomisation théorique.

La préoccupation d'exigence n'est, dès lors, que plus actuelle.

Elle exprime ainsi, un renoncement de la démence se généralisant, une tendance à se préserver, à se prémunir contre la dégénérescence. Corrélativement à cette compréhension et à ce refus de la déchéance, une autre compréhension et un autre refus doivent aujourd'hui s'actualiser, et nous pouvons dire qu'ils constituent une rupture complète en devenir au sein de la vie bio-physiologique de l'homme d'aujourd'hui, rupture constituant un véritable corollaire de la volonté de s'émanciper par rapport à l'Empire de la représentation autonomisée.

En effet, il devient de plus en plus évident que la domestication est loin d'avoir un impact localisé sur la seule extériorisation de nos capacités cérébrales. Bien au contraire, le quotidien forge chaque jour un peu plus son nouveau titre de gloire, dissolution de l'être humain et recomposition d'un hominien-carte perforée.

Mais pour le moment, au gré de ce procès, les ans prennent aspect de siècles. On ne peut percevoir, en général, clairement, qu'une phase de destruction, et de la plus abominable sorte qu'on puisse imaginer. Destruction immédiate quelquefois; l'impact de la communauté matérielle s'oriente vers deux optiques:

la première, réelle mutation biophysique dans laquelle l'être n'existe que par l'unité de sa planche d'anatomie ou de son tableau étiologique, avec une tendance dégénérative généralisée qu'il affiche souvent avec un ravissement crétin ou le trop fameux « C'est la vie! »...

La seconde, participant d'un procès plus ample, celui qui constitue ce que l'on peut appeler « un génocide sur sa propre espèce », touche tous les êtres vivants d'aujourd'hui, ce que l'on qualifie de Nature et surtout un génocide portant sur les êtres à venir: hommes, animaux et végétaux, sans pour cela que celui-ci soit immédiatement compromettant.

Il n'est pas utile d'en développer les différents aspects ici, notons toutefois, que la farce macabre se joue au travers de l'incapacité régnante d'en connaître les fondements et surtout dans la critique clownesque, écologique, dans laquelle on se jette à corps perdu selon un bon vent à la mode.

On rejette encore l'ensemble des faits traduisant notre égarement dans une voie dégénérative, et ce en produisant un comportement infantile et dérisoire. Comportements se justifiant de deux façons:

la première, au nom du refus des théories eugénistes, montrant par là son incapacité à voir les différences entre la réalité, ses traductions au sein de représentations, et les représentations autonomisées qui se développent quelquefois sur celles-ci.

la seconde, au nom du refus non avoué de se remettre en question devant la révélation d'un drame auquel on a participé jusqu'alors, mais dont les manifestations ne sont pas claires et même perceptibles.

La première correspond dans la vie quotidienne à la justification théorique induite par l'ignoble de la seconde.

On retrouve aussi, souvent de nombreux comportements qui expriment un obscurantisme effréné; l'exorcisme est latent face à une réalité qui non révélée « efficacement »: oralement, officiellement, ... est en droit de rester sujette à caution, même devant et avec les plus éclatantes et les plus percutantes preuves. Au sein de l'autonomisation « mystique » qui est le fait des comportements quotidiens actuels, le jeu de l'ignorance apparente qui n'a d'égal que la rétention permanence de l'angoisse montante, reste un des plus beaux fleurons de la misère contente d'elle-même. Dès lors que les individus sont touchés au plus près de leur chair, ils produisent un rituel sécurisant qui annihile apparemment le douloureux de leur percussio avec la réalité vécue. Le stade de l'objet-amulette est dépassé, ce sont aujourd'hui, les hommes, leurs discours, et leurs illusions matérielles, concrètes, qui sont portées au rang d'amulettes ayant la propriété d'écarter les mauvais génies de notre représentation et donc, de notre vécu.

Les comportements dégénérés et dégénératifs dont la nature et les répercussions biophysiques restent difficiles à mettre en évidence mais surtout à avouer, trouvent leur apogées mirifiques dans le problème de la santé et celui de l'alimentation. L'errance « masochiste » qui en constitue l'univers est une des fondations les plus anciennes et les plus importantes de la démence et de l'infantile.

Comme par hasard, il s'agit là de domaines étrangers à toutes considérations se voulant révolutionnaires, qui d'ailleurs se sont toujours payé le luxe putride d'exécuter dédaigneusement la question et ses agents. Mais il est vrai que ce n'était que superficialité et particulier par rapport à la préoccupation centrale que constituait la lutte des classes et ses ébats...!

En fait, un point éblouissant d'évidence aujourd'hui, nous mène très facilement à la remise en question totale qui constitue le centre de nos investigations. Si notre devenir en tant qu'êtres de l'espèce s'affirme, il le fait et ne peut le faire que face à la somme des fondements des comportements sociaux et individuels tant du point de vue de leur dynamique historique que de leur immédiat actuel.

Ainsi, le refus de la domestication et de la dégénérescence doit s'exprimer dans notre tendance à accéder à une vie « saine » en symbiose avec la nature qui reste à découvrir, et avant tout à répondre aux



aggressions subtiles du social par l'adoption d'attitudes rompant avec les coutumes ou plutôt avec les routines sociales communes.

Il est important de bien cerner le vaste empire que s'est taillé l'hydre mèdico-pharmaceutique au sein de la communauté matérielle dont il représente une des pièces maîtresse sous de nombreux aspects. Mais il est tout autant important de mettre en évidence la généralisation d'un comportement alimentaire qui en est un facteur constitutif déterminant.

Fondamentalement lié au concept de besoin, l'alimentaire est le premier refuge joyeux mais dément et morbide dans lequel se jette désespérément tout être non dépourvu complètement de vie lors de son premier heurt avec la misère quotidienne. Les quinze derniers millénaires ont été nécessaires au dégagement implicite du concept de besoin et de sa rationalisation pour parvenir actuellement à la plus complète des mystifications: son relativisme (presque!) absolu.

S'inscrivant dans ce cadre, le comportement alimentaire généralisé est l'expression d'une des autonomisations les plus virulentes que l'homme ait pu produire tout d'abord par rapport à lui-même, à son être bio-physiologique, au règne animal ensuite, et en dernier lieu par rapport à la totalité des processus naturels et de la Vie.

Le comportement thérapeutique qui est simultanément engendré n'en est que le complément indispensable.

Notre tâche est donc de redécouvrir notre être (le terme peut admettre ici une teinte « transhistorique ») dans toutes ses potentialités mais aussi et surtout dans toutes ses nécessités authentiques.

Il est donc essentiel de faire exploser un concept de besoin, produit de la démente qui règne implicitement dans notre attitude alimentaire. Il nous faut comprendre et sentir l'ensemble des processus nutritionnels que régissent des développements naturels dont nous sommes la manifestation.

Là, quelques points:

1. d'abord, la représentation scientifique actuelle des nécessités physiologiques dans leur ensemble et pas seulement nutritionnelles, est complètement inadéquate aux processus organiques réels par sa participation à l'autonomisation dominante comme justification tautologique.

En particulier, toutes les considérations quantifiant les besoins caloriques, les besoins minéraux, vitaminiques... etc... sont entraînées dans la chute.

Toutes les représentations prétendant expliquer l'ensemble des processus métaboliques sont entachés et en général participent des mêmes autonomisations.

2. ensuite, le comportement alimentaire de l'homme de par la constitution de son système digestif était certainement et devrait être similaire à celui des grands singes anthropoïdes.

(Nous pouvons facilement entrevoir les implications qu'une conformation à la nature aurait...)

3. Le seul comportement que le règne animal dans sa totalité oppose aux désordres susceptibles de survenir au sein de l'organisme est le repos complet et plus particulièrement le repos physiologique: le jeûne. La durée de celui-ci étant conforme aux nécessités vitales que l'être est capable de percevoir.

4. Mais surtout, le règne animal a exclu de son mode nutritionnel l'éventualité de mélanges à base d'aliments différents quand à leur nature. L'homme lui s'enorgueillit chaque jour un peu plus des triturations qu'il est « contraint » d'inventer pour exciter un palais complètement laminé qui a oublié sa sensibilité dès le premier jour de sa mise au monde.

Il est certain que l'on ne peut prendre en considération les animaux domestiqués dont l'objectivation n'est que directement proportionnelle à la domestication des hommes eux-mêmes.

5. Toute thérapeutique étant actuellement un pur produit de l'autonomisation ancestrale, il est urgent d'en comprendre les fondements tout autant que la réelle nature.

6. Ceci nous amènera aisément à la remise en question simple et pourtant complexe du concept de thérapeutique, mais surtout de la pratique millénaire qui fut corrélatrice et en rapport d'inclusion avec l'épanouissement de l'errance qui se donna une première systématisation dans la représentation aristotélicienne.

7. La conclusion de ces thèses est leur appartenance à une dynamique d'autonomisation par rapport à la communauté matérielle du capital; appartenance qui secrète un aspect essentiel de la mutation de notre comportement.

Face à cette remise en question, qui bien évidemment touche au coeur du monde illusoire, tout désintéressement signifie soit la victoire de la passivité, de la résignation, de la mortvivance chez celui qui l'exprime; soit une condescendance magnifique produite par son autonomisation dans un univers idéal au-delà de son autodestruction qui a tout loisir de rester opérante.

Le fatalisme, cet enfant prodigue de la dégénérescence, a de nos jours caractère d'universalité. Le consentement, le contentement même de sa misère est une des mamelles de notre vécu social, mais le devenir de la Vie saura ne pas s'embarrasser de tels accoutrements lors de sa manifestation apparente. La dynamique vitale ne peut et ne pourra tolérer la dégénérescence sous ses moindres aspects. A nous d'en percevoir et d'en comprendre les impératifs...

On pourrait être tenté d'évacuer les problèmes mis ici en évidence en considérant ceux-ci comme autant de parties intégrantes d'une critique englobante dispensant d'une compréhension précise et particulière en apparence et dont les motifs seraient... futiles. Il faut se garder des illusions quant aux pouvoirs d'exorcismes d'une critique se proclamant globale:



Notre pleine attention du devenir mutilant passe par celle de tout ce qui constitue l'essence des comportements domestiqués, et nécessite par là, l'appréhension de tout ce que nous avons appelé: l'acquis de l'espèce humaine dans toute son ambiguïté opérante actuellement.

Toute autonomisation dans les divers mouvements écologiques qui se développent, fait partie de la même errance, à contrario.

Que peut-il exister de plus ignoble que ce qui glapit pour organiser et perpétuer le profanation?

Le devenir du capital est aussi d'apporter un certain nombre de solutions écologiques permettant de fonder un équilibre « stable » favorable au développement de l'univers des possibles et du relativisme absolu des critères de vie qu'il tend à produire au sein de l'illusion concrétisée généralisée.

Chaque jour nous apporte une confirmation de l'avancement toujours plus assuré dans cette voie, au gré d'un jeu complexe de substitution opportune et douce des illusions consommées.

Mais comme l'épanouissement de la vie s'affirme progressivement sur terre et constitue une pierre d'achoppement en mettant en cause la survie de l'espèce sur la planète, ses manifestations extra-terrestres sont tout aussi importunes.

La certitude de l'existence d'autres épanouissements de la Vie sur d'autres systèmes planétaires est un point fondamental dans la dynamique du développement humain.

Si les années 1964-65 furent des années de recrudescence des observations de phénomènes que l'on s'évertue officiellement d'ignorer ou bien d'évacuer à l'aide de l'arsenal scientifique, il en a été de même pour cette années 1974. Cette augmentation de perception de l'activité extraterrestre nous incite à préciser un certain nombre de points qui ne cesseront au fur et à mesure de l'évolution d'apparaître essentiels.

En effet, si les mathématiques peuvent dans une certaine mesure, et pour certains esprits atteints de sclérose historique, porter une ébauche de résolution « au fameux problème des OVNI » par la justification bien apaisante (!) de l'inexistence d'autres êtres intelligents dans l'univers le passé de l'humanité révèle au contraire une invariance de la certitude contraire. Bien entendu, relevant de la représentation mythique, cette certitude subie en général le même sort que les déterminations du mythe « de l'âge d'or ». Il n'en reste pas moins que cette invariance est un des éléments revendiqués ici.

Il est évident que le rationalisme régnant au sein de la sainte critique, il est de mode d'exécuter ce thème sous le lourd fardeau des impératifs présents ou à grands coups de « matérialisme historique » ... La science qui sait si bien conjecturer, anticiper, au sein de son univers nébuleux et féérique ne sait pourtant observer là, au mieux, que la grande directive de St Thomas en espérant que le temps éteindra les ... Illusions.

A nos yeux, il est pourtant question d'un aspect déterminant de notre futur immédiat en tant qu'espèce. Cette considération sur les « civilisations extra-terrestres » constitue une des manifestations génériques du comportement humain.

Souvent, la disparition des préoccupations vitales authentiques se ponctue par le sourire condescendant, la crainte diffuse ou l'ironie insouciant accueillant la mise en évidence d'apparition « d'OVNI » et sa signification. Il s'agit du même infantilisme, de la même naïveté que celle qui fait courir certains sur les lieux de la dernière apparition révélée afin de se rendre compte ou mieux de « prendre contact » (!) avec « ces êtres venus d'ailleurs » ... Cette sorte de comportement caractérise nettement la puissance de l'enlèvement dans lequel certains se vautrent. N'est-ce pas un comble de faiblesse, de pauvreté, de mutilation que d'espérer une solution venue d'« ailleurs »? C'est pourtant ce que signifie cette recherche du western-science-fiction ...

Les autres espèces « intelligentes » qui depuis probablement longtemps observent notre planète sont dépositaires d'une dynamique vitale différente, mais à coup sûr englobant notre propre moment présent. Rejetant ici, les diverses hypothèses en vogue qui procèdent de la représentation binaire dominante, il est facile de comprendre que le caractère fugitif, accidentel des apparitions est l'expression d'une volonté consciente de non-intervention, de refus de contact, du moins pour le moment. Ce qui est à notre avis fort compréhensible et pourrait d'ailleurs constituer une intéressante interrogation pour tous ... Compréhensible au regard d'une totalité d'éléments issus d'une investigation que nous aurons lieu de développer ultérieurement.

Il est aisé de comprendre que l'impératif de cohérence est actualisé devant une considération faisant partie intégrante de la dynamique cosmique que nous tentons d'atteindre afin de nous découvrir dans la totalité de nos potentialités révélées.

Cette mutation ample de notre comportement s'affirme aussi dans sa destruction de la hiérarchisation interne au mode d'investigation de l'ensemble des connaissances relatives à l'histoire de l'humanité.

La représentation millénaire a constamment institué un ensemble de relations d'importances et de priorités, en canevas au dessus de l'histoire. Il en fut de même de ses différents aspects critiques qui réorganisent la hiérarchie selon leurs critères propres. Pour ce qui fut la critique marxiste, le travail de Marx constitua une lumière repoussant les ténèbres selon les rayons du matérialisme dialectique au dessus de l'arc historique le précédant et ensuite par les vertus de ses épigones sur ce qui suivit.

Il est temps aujourd'hui de dégager d'une part les raisons puis la nature de ces autonomisations et de leur recomposition de l'histoire pour leur faire un sort définitif en tant qu'ultime compréhension et s'en libérer afin d'embrasser ce qui fut réellement et terminer une longue perdition.



Pour nous, il est certain que toute interprétation-recomposition des millénaires récents est une phase de la tautologie en mouvement qui constitue notre vécu autonomisé actuel. La représentation dominante recherche toujours par cette médiation sa virginisation indispensable ainsi que la preuve par 9 de sa validité transhistorique.

La totalité des temps passés a pour nous existence d'immense acquis de l'espèce, mais en tant que genialité tout autant qu'infamie et profanation.

Ceci est un point fondamental de notre développement actuel.

Il ne peut plus être question de valoriser un tel ou tel autre, telle compréhension ou telle autre, une telle œuvre, un comportement ponctuel ou un autre, mais de percevoir dans une gigantesque vague synthétique la prodigalité des flots d'une errance, pour assumer ses inévitables conséquences présentes et futures, en révéler les mécanismes et développements et enfin œuvrer, en vivant une véritable explosion planétaire vers l'épanouissement de l'Univers de Vie auquel nous appartenons tout autant qu'il nous habite.

On sentira là, non seulement la puérité d'une perspective prosélytique, mais encore son dérisoire et sa nécrose. Notre soif d'êtres et d'humanité éclabousse puis désintègre nos projets de conquérants, les volontés systémiques et les jaillissements d'espérance.

Rien n'est plus vil et humiliant que l'espérance. L'espérance est la seconde vie de la mortivance, le germe ensorcelant de la contemplation-passivité, l'éternelle illusion de sauvegarde, l'ultime objectif d'un effondrement. Depuis des millénaires les hommes se sont gavés d'espérance et trouvent sa pérennité au sein de sa cour des miracles: les petites satisfactions journalières et leur part de mutilations.

Seule la dégénérescence est mère d'espérance!

La quête de la compréhension de tout l'arc de développement du phylum humain jusque dans la démence actuelle, non plus selon le rituel statique et son appareil analytique et discursif, mais par une véritable évolution sensitive animant nos êtres dans leur totalité organique, peut rompre la surenchère dans l'autonomisation et l'évanescence du vécu.

\* \* \*

La correspondance et les éléments ci-après permettra de sentir un premier mouvement d'approche, un premier « débroussaillage », les différents aspects des lentes prémisses d'un bond tels qu'ils furent nôtres.

En particulier, le texte de Juin-Septembre 1972 fut pour les auteurs de cette introduction déterminant. Il s'agit d'un essai de synthèse contemporain de ce qui fut pour nous une tentative communautaire devant favoriser le développement des mutations envisagées ou simplement intuitionnées. Cette période fut pour certains d'entre nous un point

nodal, fortement perceptible par la dynamique de rupture qui y puise son origine. L'investissement fantastique qui s'exprime dans cette tentative est à l'origine d'un véritable bond dans notre propre perception non seulement de l'immédiat, mais surtout de notre devenir générique inscrit en filigramme au cœur de notre comportement, mêlé aux mécanismes de domestication dont nous tentons de nous dégager.

A ce propos, l'impératif de cohérence explicité plus haut, dont on trouve le germe au cours de cette période entre autre, ne permet plus de faire fonctionner une atomisation volontaire des individus qui était opérationnelle auparavant. En effet, le social commande une dichotomisation des êtres dans leurs différentes formes d'expression, selon les multiples aspects de leur comportement. Chaque individu, face à d'autres, avec lesquels au sein d'un complexe de raisons contraignantes il désire entretenir certaines relations, est amené à ne pas tenir compte, sinon à nier les aspects de leurs comportement qui le gêne, qu'il ne comprend pas, et même qu'il critique et ne peut accepter. Ce mécanisme est essentiel aujourd'hui dans notre perception des autres et est en général médiation au regard de l'élan affectif. Quelle misère, quelle ignominie, que de mutiler pour récupérer, pour éviter les « frictions », les accrochages, et les dangereuses révélations implicantes afin de préserver la tranquillité pestilentielle de son sordide quotidien et repousser éperdument dans un illusoire lointain la solitude réelle!

L'anthropomorphose du capital est aussi un amoncellement de compromissions apparemment sans importance.

Ainsi donc, *l'aménagement du vécu immédiat* est essentiellement basé sur une recomposition des êtres auxquels on est lié affectivement, autour des éléments les plus valorisés aux dépens des comportements réprouvés et compromettants qui sont évacués de la représentation autonomisée que l'on s'est forgée. Ce mécanisme est un phénomène essentiel de l'errance quotidienne et montre à quel point la représentation autonomisée n'est pas une production idéelle issue et concernant les seuls neurones cérébraux.

Elle est une totalité vécue, en perpétuel aménagement au gré de nos espoirs et déboires, une totalité vécue ne laissant aucune parcelle de nos corps vierge de toute profanation, une totalité vécue s'exprimant tant autant par nos désirs les plus profonds, que par notre expression « corporelle », « intellectuelle »,... par la démence suicidaire comme par la rationalité génocide. Elle est en permanence une critique en acte de toutes les illusions théoriques idéalistes et matérialistes, de tous les contes abstraits au sujet de la séparation du corps et du cerveau, de l'esprit et de la matière, et de toutes les tentatives de rédemption à l'aide de la dialectique. Aussi paradoxal que cela puisse paraître tous ces objets de la critique qu'est la représentation autonomisée actuelle font partie d'elle même, celle-ci ne sanctionne pas la dichotomie sujet/objet car elle est à la fois les deux.



L'avènement de la mise en évidence de ce phénomène est symptomatique de la puissance de son opérationnalité mais aussi de l'actualité de son exécution.

Feuerbach avait déjà sensiblement perçu le problème mais l'aveuglement et la furie d'un monde dément n'en permit pas la compréhension.

Cette présentation n'a pas d'autre but immédiat que d'exprimer notre approche succinctement et d'affirmer une continuité pour permettre à certains de court-circuiter « des étapes », d'avancer en embrasant encore plus pour poursuivre et englober...

On a essayé de dégager les aspects de comportements dont le lecteur n'aura pas la prétention puérile et créine d'être préservé. Mais on a essayé surtout d'exprimer une dynamique qui, reléguant la prétention et sa vénalité au même dépotoir que les autocritiques et leurs miséricordes, parvient à dissoudre dans leurs racines les oeuvres de la mort.

La « connaissance » profonde de notre domestication et donc du processus d'autonomisation de la représentation nous assurera le devenir à l'humain et à la vie.

*H. et C. Bastelica*  
Septembre 1974

## LETTRES

(de janvier 1970 à octobre 1971)

Brignoles le 05.01.1970

Chers camarades,

La lettre de Philippe du 10.11.69 fait remarquer que la preuve que la critique a manqué son assaut réside dans le fait qu'il y a eu remythification de Mai, dissolution du parti dans la classe (p. 4), qu'il y a affirmation que l'organisation est un mal en soi et pour soi (p. 5); d'autre part il est demandé de préciser ce qu'est alors le rôle du parti (p. 7) et comment se pose la question de la préfiguration de la société communiste (avec les remarques critiques sur l'adequation du terme). Ce sont ces questions qui me semblent les plus importantes. Or, comme d'autre part la lettre met en liaison ces remarques avec l'activité développée par Philippe et Claude au sujet de la question de la philosophie, nous allons essayer de répondre aussi sur la question de la méthode et de la théorie de la connaissance.

Auparavant, une remarque: la négation de la vie de groupe doit se voir réellement dans l'optique indiquée dans les lettres de septembre (01), c'est-à-dire qu'on peut être un certain nombre de révolutionnaires sans former un groupe même informel (c'est-à-dire non structuré), mais évidemment ceci ne peut être que tendanciel, en ce sens que ce ne peut être que par une activité théorique que nous tendrons à éviter les pièges que nous tend la société capitaliste. Autrement dit, il ne faut pas être un groupe et pourtant opérer dans l'unification de la classe qui doit se développer à l'heure actuelle; ceci ne peut s'opérer que si nous nous considérons au cœur du mouvement; qu'on ne s'autonomise pas; donc, que nous nous voyons nous-mêmes comme un élément du devenir-unification, non comme un instrument, un moyen d'opérer celle-ci. Voilà pourquoi il n'y a pas d'intérieur et d'extérieur.

---

(01) Il s'agit principalement de la lettre du 04.09.69 qui fut publiée dans le numéro 2 série II d'Invariance sous le titre « De l'organisation » et d'un certain nombre de lettres qui suivirent dont le but était de clarifier le contenu de la première.

En ce qui concerne la lettre de Philippe, voici quelques passages qui faciliteront la compréhension du texte:

« Fondamentalement, l'assaut manqué de la nécessaire critique achoppe sur deux points:

remythification du mouvement de mai 1968 après celle opérée par tous les groupuscules qui, eux, n'entretiennent aucun lien avec le futur de la lutte des classes, mais seulement avec la défaite passée, dissolution « dans le reste de la classe » de la forme parti et des fonctions théoriques et centralistes précises qui sont les siennes. »

« L'organisation est dépeinte comme un mal en soi et pour soi, alors que le vrai problème est le suivant: le capital tend à s'emparer, à dominer toute forme d'organisation: si cela est vrai, encore faut-il en préciser les limites historiques: la crise, la reconstitution de l'organe révolutionnaire. »



Il n'y a pas de ce fait contradiction avec le fait d'avoir des relations intenses entre camarades; d'autre part, il est à souhaiter qu'au mois de février nous puissions nous voir les plus nombreux possible (à Paris); il ne s'agira pas d'une réunion rituelle, mais d'une rencontre pour discuter de questions nous concernant et dont nous serons tous aptes à discuter. J'en viens maintenant à la réponse.

Les lettres de septembre, comme celle-ci, partent d'éléments connus suivants: domination formelle où nous avons le libéralisme le plus exacerbé, démocratie politique (moyen d'élimination des vieux modes de production); domination réelle qui est domination de la loi de la valeur donc du prolétariat; le capital surmonte toutes les barrières qui lui étaient extérieures en les intériorisant par là elles deviennent des éléments de son procès de valorisation; le stade le plus évolué, actuel, est celui où le capital est devenu capital fictif: moyen par lequel la société capitaliste dépasse ses propres limites (cf. Fondements. I. p. 280) (02); le prolétariat a subi une évolution parallèle: dans un premier temps il y a coexistence de la valeur d'échange et du caractère humain de l'homme, la valeur d'échange n'est opérante que si elle est consommée au sein d'un procès de production; le prolétaire devient ensuite uniquement capital variable, c'est-à-dire que le prolétaire s'envisage lui-même ainsi; ceci se produit surtout par l'intermédiaire du procès de circulation, le prolétaire est soumis par là aux exigences du capital; l'ouvrier ne peut redevenir homme qu'en niant son caractère de capital variable et donc en détruisant la valeur; il est alors communiste. Dans la première phase, étant donné la faiblesse du développement des forces productives, donc du capital, donc du prolétaire, la tâche de ce dernier est de généraliser sa propre condition et, pour ce faire, s'ériger en classe dominante; dans le meilleur des cas il peut prendre donc la direction de la société pour diriger le mouvement du capital (développer les forces productives en éliminant l'anarchie de la production); dans la phase de domination réelle du capital, celui-ci crée les conditions de son abolition, la tâche du prolétariat est de se nier: triomphe immédiat du communisme. La dictature est alors la phase de lutte à l'échelle mondiale pour se détruire à cette même échelle ainsi que les modes de production anciens (restes pré-capitalistes et capitalisme). Dans la phase de domination formelle, il peut y avoir coexistence du parti formel et réalisation des tâches que le prolétariat peut résoudre en fonction des données historiques et sociales, tâches nécessaires et progressives (généraliser la domination du capital

(02) «Le développement exact du concept de capital est nécessaire car il est le concept fondamental de l'économie moderne, comme le capital lui-même — dont le concept est le reflet abstrait — est le fondement de la société bourgeoise. A partir d'une compréhension aiguë de la présupposition du rapport toutes les contradictions de la production bourgeoise doivent découler, de même que les limites au delà desquelles elle tend à aller.»

et donc son importance sociale à lui prolétariat) et le parti historique qui représente la mission historique du prolétariat: le communisme (ce que l'on appelait le programme maximum). Le parti formel en poussant à une purification toujours plus aiguë des rapports de production peut favoriser la création d'une situation où le prolétariat puisse prendre le pouvoir. Dans la phase de domination réelle, toute accélération de processus en acte implique uniquement la destruction du prolétariat.

Ce sont ces affirmations qu'il faut encore préciser. On ne pourra pas le faire de façon exhaustive mais on donnera une contribution. Tout d'abord quelques citations. A noter que lorsqu'on cite, il est nécessaire de situer l'amplitude théorique des citations. Autrement dit, il y a des citations qui répondent à une réalité immédiate, telles celles qu'on pourra extraire du « Manifeste » ou de « La Critique au programme de Gotha », et puis d'autres qui ont en vue toute la vie de la classe (cf. par exemple les citations ci-dessous de l'Idéologie allemande); on pourrait en dire tout autant pour l'Etat, le capital, etc.

Donc:

« 1° Dans le développement des forces productives il arrive un stade où sont suscitées des forces de production et des moyens de commerce qui, dans les conditions existantes, ne sont plus des forces productives, mais des forces destructives (les machines et l'argent) (à noter la douce connerie de certains trotskystes qui croient avoir découvert aujourd'hui que le capitalisme développe des forces destructrices), si bien que par conséquence, il suscite une classe qui a toutes les charges de la société à supporter, sans en jouir des avantages, qui, rejetée de la société est reléguée dans l'opposition vis-à-vis de toutes les autres classes; une classe qui constitue la majorité de tous les membres de la société et de laquelle part la conscience de la nécessité d'une révolution radicale, la conscience communiste, qui peut naturellement se former également dans les autres classes grâce à la compréhension de la situation de cette classe. 2°. les conditions dans lesquelles des forces productives déterminées peuvent être employées sont les conditions de la domination d'une classe déterminée de la société dont la puissance sociale, découlant de ce qu'elle possède, trouve son expression idéaliste pratique dans la forme politique du moment et toute lutte révolutionnaire est donc dirigée contre une classe qui a dominé jusqu'alors. 3°. dans toutes les révolutions passées le mode d'activité est constamment resté intact et il ne s'est agi que d'une autre distribution de cette activité et une nouvelle répartition du travail entre d'autres personnes; tandis que la révolution communiste est dirigée contre le mode d'activité tel qu'il a existé jusqu'ici et supprime le *travail* et la domination de toutes les classes, en supprimant les classes elles-mêmes, parce qu'elle est exécutée par la classe qui n'est plus, dans la société,



considérée comme une classe et est déjà l'expression de la dissolution de toutes les classes, de toutes les nationalités, etc..., à l'intérieur de la société elle-même; et 4<sup>o</sup>. pour la production massive de cette conscience communiste aussi bien que pour la réalisation de la chose elle-même il faut un changement massif des hommes, qui ne peut s'opérer que dans un mouvement pratique, dans une révolution; la révolution n'est donc pas seulement nécessaire parce qu'il n'y a pas d'autres moyens de renverser la classe *dominante*, mais encore parce que la classe *qui renverse* l'autre ne peut réussir que par une révolution à se débarrasser de tout le vieux fatras et à devenir ainsi capable d'effectuer une nouvelle fondation de la société. » (Idéologie allemande. Werke. t. 3. pp. 69-70).

Il est à remarquer qu'à la même époque Marx ne méconnaît pas la question du parti. Déjà dans « Pour la critique de la philosophie du droit », il parle du parti philosophique qui doit lutter contre le statu quo allemand; plus tard il fera grief à Feurbach de parler de communisme de façon abstraite, alors que le communiste c'est le membre d'un parti communiste (« Dans les provinces rhénanes, (...) elles (les classes moyennes ndr) se décidèrent à faire alliance avec le parti philosophique dont nous avons parlé plus haut. Le résultat de cette alliance ce fut la Rheinische Zeitung... » (« Révolution et contre-révolution en Allemagne. » Ed. Costes. p. 27).

Il est donc clair que Marx et Engels envisagent ici le mouvement dans sa totalité et non immédiatement. Or, dans cette longue citation nous voyons exprimés deux éléments qui se manifestant actuellement: négation du travail parce que mode d'activité commun à toutes les sociétés de classe, d'autre part l'existence d'une classe qui n'apparaîtra plus elle-même comme classe; d'où à la limite, la dernière révolution classiste sera en même temps aclassiste, et elle apparaîtra en tant que telle.

« Ces conditions toutes trouvées des générations successives, décident également si l'ébranlement qui revient périodiquement dans l'histoire sera assez fort ou non pour renverser la base de tout ce qui existe, et si ces éléments matériels du bouleversement totale, c'est-à-dire d'une part, les différentes forces de production et d'autre part la formation d'une masse révolutionnaire qui lutte contre des conditions particulières de la société passée, mais encore contre « la production même de la vie » telle qu'elle s'est faite jusqu'ici, l'activité totale sur laquelle elle était basée, — si ces éléments n'existent pas, il est tout à fait indifférent pour le développement pratique que l'idée de ce bouleversement ait été émise déjà cent fois — ainsi que l'histoire du communisme le prouve. » (Idéologie allemande).

Cette lutte contre la production même de la vie, nous l'avons vue se manifester en Allemagne dans les années 20 et W. Reich en est un

écho très important. Car le mouvement allait jusqu'à nier l'élément fondamental même, le rapport sexuel. Or celui-ci n'avait jamais été remis en cause de façon conséquente. Engels donnait quelques indications dans « L'origine de la famille etc... », mais on ne voyait pas une classe en train de chercher à modifier le propre mode de se reproduire, d'entrer en relation des sexes. Or ceci a réapparu en Mai. De façon parcellaire, il est vrai, mais il y a eu ce soulèvement contre la vie telle qu'elle s'était faite jusqu'alors. Et ceci, inconsciemment parfois, dans le fait que les idées situationnistes ont eu un écho ou ont été redécouvertes par les individus.

D'autre part, à quoi cela sert que l'idée du communisme ait été émise si avec les deux guerres mondiales on a eu l'élimination du prolétariat et si avec les 25 ans qui nous séparent de la deuxième guerre mondiale, nous avons eu la constitution du capital en une totalité, son développement dans la phase fictive; pour qu'il y ait la masse révolutionnaire il faut que l'unité capital-travail soit détruite; or elle ne peut l'être par le seul fait que le travail abattra le capital puisque le travail est indissolublement uni au capital en devenant capital variable; il faut que le prolétariat nie son existence de capital variable et soit de ce fait communiste.

« Le prolétariat ne peut exister qu'en fonction de l'histoire universelle, comme le communisme son action ne peut exister qu'en tant qu'existence ressortissant à l'histoire universelle. » (Idéologie allemande. Werke. t. 3. p. 36).

Ici encore nous ne voyons pas une conscience venant de l'extérieur, mais il est indiqué le mouvement total au moment où le prolétariat existe réellement. La lutte des différents partis formels peut se comprendre en tant que moments de cette production de la classe universelle (le prolétariat impulse lui-même le développement du capital, donc sa production). Mais alors on doit, par l'étude, voir dans quelle mesure la classe est devenue universelle et donc le communisme produit, et percevoir de ce fait les données de la révolution communiste. Car, il ne suffit pas de dire que le prolétariat a été détruit, qu'il en a été de même pour le marxisme, il faut aussi expliquer le développement des forces productives, le devenir des rapports de production surtout depuis 1945.

En reprenant l'œuvre de Marx, nous pouvons affirmer que demain le parti c'est le prolétariat, nous ne pouvons plus poser de question de minorité si ce n'est par rapport à l'ensemble de l'humanité. Demain la classe dans sa totalité sera dans la situation de négation de son existence parce que ce sera le seul moyen pour elle d'échapper à la destruction; ceci ne veut pas dire que chaque membre de la classe aura la conscience claire et nette de ce moment de la négation, mais il sera dans cette situation et revendiquera la destruction du mode de produire la vie existant jusqu'alors. Voilà le point essentiel. De ce fait la question



de la préfiguration se pose tout à fait autrement. Nous l'avons dit, aucun groupe ne peut prétendre réaliser, préfigurer la Gemeinwesen; seul le prolétariat pourra le faire; nous serons alors dans un mouvement de négation qui posera en même temps la nouvelle communauté. Mais dans la société actuelle, tout groupe de travailleurs qui tend réellement à la nier (évidemment il ne peut le faire que de façon immédiate) préfigurer autant la société communiste que pouvait le faire le parti auparavant; mais ceci ne peut pas être pour les syndicats. On affirmait au sein de la Gauche que le parti devait tirer sa poésie du futur, donc qu'il devait préfigurer la société communiste mais c'était surtout un moyen d'éviter la question des garanties, tout en restant encore sur le terrain de ce problème; c'était l'aperception de la nécessité de dépasser réellement la démocratie, c'était le seul élément de réalité et d'effectivité possibles. Quand ceci fut abandonné, la Gauche est devenue un simple groupuscule comme les autres: elle est entrée dans le grand jeu de la concurrence qu'on baptise propagande, diffusion des positions pour préparer le parti de demain.

De là il découle qu'il était évidemment nécessaire de faire une critique à la Gauche pour montrer qu'elle n'avait pas été une affirmation totale, qu'elle n'avait pas accompli une restauration de la théorie. Mais il fallait voir cela de l'intérieur, c'est-à-dire au sein de la classe, voir comment celle-ci avait été battue, absorbée par le capital. A ce moment-là la Gauche apparaissait comme le dernier mouvement du prolétariat résistant sur le terrain de classe, théorique, à cette absorption, tout en étant capable d'individualiser le phénomène (cf. par ex. la citation sur la nécessité d'écrire une nouvelle apologie du capital (03) tout en décelant les caractères de la révolution future. Ceci elle le dut à une question de méthode qui est en fait une espèce d'a priori théorique: est révolutionnaire celui, qui considère que la révolution est déjà réalisée; la tâche est donc de décrire la société communiste; toute l'œuvre de Marx est description de celle-ci. A mon avis l'unilatéralité du travail de la Gauche (sa partialité) ne pouvait dériver d'une question: absence de connaissance de la véritable méthode, d'une théorie de la connaissance. En fait elle n'est pas allée jusqu'au bout de l'investigation des causes de la défaite de 1914 (marxisme détruit) et d'autre par elle s'est illusionnée sur la portée de la révolution russe en tant que révolution prolétarienne. Cette révolution n'a pas permis une réapparition du marxisme; d'autre part le triomphe du stalinisme = triomphe du capital allait encore faire reculer. La Gauche peut apparaître comme une vaste accommodation historique entre ce que devait être la théorie et la réalité sociale mesquine et la dualité de la révolution russe.

En ce qui concerne la dialectique, il est vrai qu'elle est opérante chez Marx; elle est à la fois méthode d'analyse et d'exposition (la dif-

(03) Cf. *Marxisme des begues*, de Bordiga.

férence entre les deux étant purement formelle, dit-il). Cette dialectique c'est celle de Hegel (Althusser dit qu'il ne peut pas en être ainsi, car la mystification du système devait, selon lui, retentir sur la méthode elle-même). Le point de divergence essentiel entre Marx et Hegel c'est celui des présuppositions. Pour Marx les présupposition ce sont les hommes eux-mêmes. L'histoire ne fait rien, di-il, ce sont les hommes; ils font leur propre histoire (voilà ce que n'ont pas compris partisans de l'historicisme ou adversaires, l'histoire n'est rien par elle-même), pour Hegel il y a escamotage des présuppositions: l'esprit se trouve, en fait, aussi bien au début qu'à la fin.

Hegel voit le processus de l'autoproduction de l'homme comme produit du travail abstrait, aliéné (extraïnisant); il fait la synthèse des théories de Smith, Steuart, peut-être Ricardo, et l'apport de la philosophie, une théorie où le prolétariat n'est pas et ne peut pas être opérant: chez Marx union valeur et travail abstrait, dont le devenir réel est explicité par l'existence du prolétariat (permet de comprendre la plus-value, etc...). Tout ceci pour faire remarquer qu'effectivement la dialectique de Hegel est très importante. Mieux si on compare la Logique de Hegel à la Contribution de Marx, on constate que les deux œuvres ont le même plan. D'abord il y a exposition d'une question donnée, dans un cas la marchandise, dans l'autre l'être, par exemple; ensuite, dans les deux cas, exposé historique de la question.

Il est donc évident qu'une tentative de destruction systématique et renouvelée de Marx passe par une élimination de Hegel. « Ce que Marx et Engels ont produit de grand, ils l'ont fait non grâce à la dialectique hegelienne mais malgré elle. » Bernstein. Et toute proportions gardées, le nouveau Bernstein qui a conquis l'université française, Althusser (il a même conquis les gauchistes), considère que Marx a été incapable de penser sa coupure d'avec Hegel, d'arriver au concept de la coupure, il n'a pas défini la théorie pratique, de même qu'il n'est pas arrivé à déterminer l'efficace de la structure sur ses éléments!! Voilà pourquoi Marx tout en ayant exclu la dialectique (tous les moments de la dialectique hegelienne auraient disparu chez le Marx adulte, en particulier la fameuse question du dépassement - *Aufhebung*), s'est tout de même appuyé sur Hegel (cf. « Lire le Capital. t. II. p. 71).

En fait la théorie d'Althusser correspond à une autonomisation de la théorie. Dans tout son travail, le prolétariat est absent. Il est le couronnement théorique de l'œuvre de Staline; ce n'est pas pour rien qu'il le défend et reprend ses « découvertes ». Il est l'expression (avec toutes les couilles théoriques qui lui pendent derrière) de l'autonomisation du capital et ceci est normal puisqu'à l'heure actuelle le capital est la connaissance, la science, l'homme, le manœuvre. Son effort est d'enlever au marxisme tout ce qu'il y a d'idéologie, comme Bernstein voulait lui enlever ses restes d'utopie. Althusser cherche la théorie de la connaissance chez Marx et la méthode d'analyse (au sujet de laquelle



il dit que Marx ne donne aucune indication). Son premier problème est la recherche de la théorie de la connaissance, j'insiste là-dessus parce que ce fut la démarche de Claude et d'autres. Pour eux, comme pour beaucoup, la méthode existe avant la science. Or chercher la théorie de la connaissance, c'est tout figer et, en même temps, détruire la théorie. Il n'y a pas à dissocier l'être de son mode de connaître; « la conscience est l'être conscient de l'homme, et l'être conscient de l'homme est son processus de vie réel » (Marx). Opérer comme Althusser c'est finalement faire un nouvel instrumentalisme. D'autre part il y a la tentative de faire du marxisme une véritable science (cf. leur question de la scientificité). Or en 1901, Bernstein faisait une conférence: « A quelles conditions le socialisme peut-il être une science? » C'était une démarche kantienne et à l'heure actuelle on a un néo-néo-kantisme; le résultat est toujours le même: séparer la connaissance de l'être.

La tentative d'Althusser qui admet la position de Lénine sur la question de la conscience venant de l'extérieur est de montrer que la conscience n'existe pas dans les rapports sociaux, qu'elle n'y est pas niée, masquée, mystifiée (pour nous la crise permet le dévoilement universel); la théorie est donc totalement autonomisée, c'est une épistémologie qui réclame ses spécialistes...

Or, Althusser se présente comme l'apôtre du retour à Marx: « Le marxisme est une eau vive qui n'a pas encore coulé »; il veut penser Marx dans sa spécificité; il fait donc apparemment une critique des aberrations du stalinisme pour en revendiquer l'autant mieux toutes les hérésies théoriques: conscience totalement autonomisée, parti *deus ex machina* et même, comme dit l'I.S. *machina ex deus*, séparation entre matérialisme historique et matérialisme dialectique. D'un point de vue général sa méthode est la suivante: trouver la question non posée par Marx mais qu'il a résolue. Donc on interroge Marx: qu'elle est la question que tu n'as pas posée et que tu as résolue (cf. Palloix dans son livre sur la croissance)? Autrement dit, avec toutes les arguties sur le concept, sur le concept de concept, sur la classification des concepts, leur hiérarchisation, ils retournent non à la métaphysique mais à la scolastique et, pour cela, ils mettent Marx à la question.

Si je me suis attardé sur cette théorie qui exprime l'éternité à laquelle tend le capital (tout est substance, les variantes existentielles ne sont que des modalités de celle-ci, et le discours sur les avatars de cette substance ne peut être que scolastique), et qu'il essaie de rendre irréversible, c'est parce qu'elle concerne essentiellement une théorie de la connaissance et veut exclure la dialectique (pour le moment on dit que c'est celle de Hegel), ils veulent protéger la science de l'idéologique et deviennent en fait, ainsi, des néo-positivistes. Tout cela donc pour dire qu'il faut réfléchir sur la préoccupation de trouver la méthode.

D'autre part, et c'est le complément, un retour à Hegel est encore compatible avec la société actuelle parce qu'en définitive sa théorie est

celle qui est le plus apte à expliquer l'accession du capital au stade de communauté sociale dominant toutes les communautés nationales...

Revenons à la préoccupation d'éliminer l'idéologie et voyons ce que disait Marx: « Contrairement aux rapports de dépendance personnels où un individu est subordonné à un autre, les rapports *réifiés* (Althusser nie que le vieux Marx ait conservé le concept de réification!) de dépendance éveillent l'impression que les individus sont dominés par des *abstractions* bien que ces rapports soient, en dernière analyse, eux aussi, des rapports de dépendance bien déterminés et dépouillés de toute illusion. Dans ce cas, l'abstraction ou l'idée n'est rien d'autre que l'expression théorique des rapports matériels qui dominent. Or il se trouve qu'on ne peut exprimer les rapports qu'au moyen d'idées. C'est pourquoi les philosophes décrivent l'ère moderne comme étant dominée par les idées, et ils identifient la production de la libre individualité au renversement de cette domination. Au point de vue idéologique l'erreur était d'autant plus facile que la domination de ces rapports apparaît à la conscience individuelle comme domination des idées; sans compter que l'éternité de ces idées, c'est-à-dire de ces rapports réifiés de dépendance est, bien sûr, une superstition qui se trouve nourrie, renforcée et bourrée dans les crânes de mille manières. » Fondements. t. I. pp. 101-102.

Etant donné que la science est incorporée au procès de production, c'est une nécessité de la part de celle-ci de faire oeuvre de scientificité, d'éliminer l'idéologie. Au second degré on a une théorie de la valeur qui est l'épistémologie qui définit les domaines de validité, la valeur des concepts. C'est une démarche kantienne, mais c'est en même temps le reflet de la détermination des coûts de production; c'est cela le néo-positivisme. C'est une réaction de la science qui est elle aussi la proie de l'idéologie et ce, d'autant plus qu'à l'heure actuelle, la science c'est surtout la technique et qu'il n'y a plus de progrès théorique.

Reprenons: tout est devenu idéologie, c'est-à-dire que toutes les données de la connaissance se sont autonomisées et séparées de l'être humain. Le marxisme est de ce fait, lui aussi, une idéologie, et tout se résorbe dans le monde idéologique. La science elle-même puisqu'elle est justification du capital. En même temps il faut purifier l'outil, donc il faut lutter contre ce processus de l'idéologisation afin d'être efficace, de ne pas se laisser offusquer. La science entrant dans le procès de production, il faut donc une théorie qui puisse déterminer de façon précise quels sont les quanta valorisables, amortissables, d'où l'épistémologie à laquelle tient tant Althusser.

Il y a une certaine ironie: « Toute sa vie Marx a maintenu le point de vue unitaire de sa théorie, mais l'exposé de sa théorie est resté sur le terrain de la pensée en se précisant sous forme de critiques de disciplines particulières, principalement la critique de la science fondamentale de la science bourgeoise, l'économie politique. »



Debord « La société du spectacle », p. 65.

C'est ce que sous une autre forme dit notre cher Althusser! Or ce qu'ils oublient tous c'est que Marx opposait à l'économie politique, science bourgeoise, le communisme.

Enfin, une dernière remarque: le monde de l'idéologie est bien celui lié à celui où les classe tendent à disparaître mais persistent sous forme mystifiée.

Aux sujet du rapport science-idéologie, il est intéressant de relever ce qu'écrivait Adorno: « La pensée qui avant de procéder à la plus petite opération, prend ses mesures de sécurité, détermine de sa propre validité, s'interdit toute extrapolation, toute transcendance, tout Umschlag (renversement, bouleversement) dialectique, c'est la pensée qui dispose d'elle-même, la pensée réduite à l'instrument, à une machine calculatrice, destinée par définition à ne jamais se dépasser. »

C'est la critique de toute l'attitude de la philosophie actuelle, Althusser et compagnie, qui devant la dissolution de la philosophie, celle des sciences, cherche à fonder une science et à en poser les limites (cf. toute la réaction contre Foucault et l'apport de celui-ci). D'autre part, tout cela aussi pour montrer à quel point nous devons chasser aux sorcières aux E.U.! Puis caractéristique du néopositivisme: expression théorique du capitalisme étasunien = idéologie de classe qui prétendait se passer de travestissement et se faire accepter pour ce qu'elle est! Ceci vaut très bien pour Althusser et couillepagne. Cette remarque encore: domination de la nature et domination de classe se conditionnent. Le contrôle et l'utilisation de la nature conduisent à la manipulation consciente de la nature humaine (cf. Manuscrits de 1844). Belle critique de la psychologie et autres sciences humaines. Ici, on voit toute l'imbécillité de ceux qui s'insurgent contre Foucault qui déclare l'homme est mort; celui-ci ne fait que traduire une réalité. L'être humain est totalement réifié; c'est un objet d'étude et un objet qu'on doit dominer pour le faire travailler, pour lui extraire la vie qu'il doit donner au capital. L'homme qui s'oppose victorieusement à la nature est asservi aux lois naturelles de la société (paraphrase de Marx).

Encore une fois une digression qui vise seulement à montrer le danger de vouloir le méthode avant tout, car cela conduit à une fixation, et c'est fondamentalement une conduite capitaliste. Ce qu'il faut saisir c'est l'être même de la classe et par là celui de l'humanité, le communisme; il est évident alors que la dialectique y est incluse. D'autre part Adorno compare la chasse au résidu idéologique à la compléter le travail d'Amadéo qui n'a abordé qu'un aspect de la question. Encore exposé d'une autre façon, on peut dire:

La lutte contre l'idéologie, pour la science, est tentative d'éliminer la justification et présenter l'état actuel comme l'état rationnel, ce qui n'a pas besoin d'être justifié, et en même temps volonté de tout expliquer, par exemple les comportements non sociaux, c'est-à-dire ne

correspondant pas à la norme capitaliste. On dira qu'ils sont pathologiques mais on ajoutera une thérapeutique; on parlera d'une insuffisante identification de l'individu avec son milieu, entreprise, ou autre; on parlera de ses composantes agressives qui n'ont pas le moyen de s'extérioriser, etc. Ainsi la contestation de Mai sera analysée scientifiquement et sera considérée uniquement comme un écart de comportement que l'on pourra à l'avenir éviter. La science répond à tout. En ce sens la tentative d'Althusser est immergée dans le triomphe du capital. Celui-ci est triomphe de la science, triomphe de l'esprit extériorisé, autonomisé, triomphe du défini, de la structure, de ce qui est structure, qui est établi; donc il tue l'imagination, l'anticipation. C'est la peur de l'errance, parce que c'est la perte totale de la confiance de l'être en lui-même — dont toute opposée à celle de Hegel; et, comme on l'a vu plus haut, cette pensée croit trouver des garanties en se posant des bornes. Elle cherche donc à raisonner à priori: Balibar, par exemple, cherche une science a priori des modes de production possible! C'est la pensée sans vie, parce que la vie a été perdue!

Ce détournement nous ramène à la question de la critique de la Gauche. Ce que j'ai toujours voulu montrer c'est que les critiques à ce mouvement étaient inspirées ou s'inspiraient en fait d'une pensée capitaliste. Une pensée qui pouvait apparaître un dépassement parce qu'expression de la situation immédiate, alors que la Gauche, ou bien restait trop collée au passé, ou dépassait puisqu'elle était vision de la société future. C'est cette apparence du dépassement qui pouvait séduire... Cependant cela conduisait la plupart du temps au passage plus ou moins rapide à l'idéologie ambiante. Ainsi il est vrai que la critique, de la part de divers éléments reflétait en fait un vide théorique, ou, si l'on veut, l'absence de théorie; ce n'est pas pour cela qu'on doit leur accorder une trop grande importance (Invariance a tenu compte de toutes les critiques et a poussé elle-même sa propre critique), car, encore une fois, cela venait d'en dehors de l'être tandis que la Gauche était l'expression de l'être mutilé, mais l'être réel du prolétariat. La critique ne pouvait dépasser ce stade qu'en considérant la Gauche comme un fait désormais historique. C'est que l'on a affirmé dès le début de 1967 et même fin 1966.

Enfin pour en finir avec cette question, on doit affirmer qu'il est nécessaire de traiter la question « philosophique » alors on verra que le structuralisme avec toutes ses variantes (Althusser compris) ressuscite le spinozisme: il y a une substance immuable qui présente différentes modalités qui sont les êtres se succédant dans la diachronie; on verra la résurrection du kantisme = la séparation totale de l'être et de la connaissance, le relativisme ainsi que la tentative de constituer une science pure, réapparition du positivisme, du scientisme; d'autre part la tolérance (phénomène révolutionnaire au XVIII<sup>e</sup> siècle) fait surface afin de nier la possibilité du communisme et ce sous la forme



du relativisme (autre forme encore du substantialisme) qui justifie toutes les sociétés et affirme qu'on ne peut pas dire qu'une société est supérieure à une autre; enfin retour à Rousseau et à l'institutionnalisme, car puisqu'il n'y a pas un déterminisme diachronique, que tout peut coexister avec tout, il faudra pour ainsi dire des conventions pour relier les éléments entre eux.

On doit restaurer la totalité, rien ne peut être présenté de façon indépendante. Liée à cette question on trouve celle de la médiation. C'est quelque chose que nous avons abordé de différentes façons:

— escamotage du mouvement de médiation = magie.

— Escamotage de l'Etat et immédiatisme, cf. aussi la question de la dictature du prolétariat.

Cependant il faut remarquer tout de suite:

Nous ne sommes pas un élément médiateur. Nous devons concevoir la classe dans sa totalité, et nous y considérer à l'intérieur. On doit alors considérer les rapports sociaux en lesquels se trouve la conscience. Toutes les formes immédiates qui surgissent tendront chaque fois à exprimer plus correctement l'être du prolétariat.

D'autre part il faut considérer la médiation dans son mouvement et l'on peut se poser la question de savoir si elle est chaque fois nécessaire. Tant que le mouvement prolétarien est peu développé (et donc le capital de même) il est évident que la médiation se pose, qu'il ne peut pas y avoir de production immédiate, que celle-ci d'ailleurs est alors à un niveau trop faible et ne permet pas l'accession à la véritable position révolutionnaire. Autrement dit, dans le vaste mouvement de réunification que nous verrons il n'y aura pas besoin de médiation; d'entrée le prolétariat tendra chaque fois à sa négation. Ou si l'on veut, on aura comme dit Hegel «l'être ou l'immédiateté qui n'a pas la médiation en dehors de soi, mais qui est cette médiation.»

Divers mouvements, comme Potere Operaio aujourd'hui, tenteront de faire une médiation de l'extérieur et poser ainsi la nécessité de l'organisation, mais en fait ils passeront à côté. L'ultime médiation c'est le parti lui-même dont la production est spontanée. Grâce au parti et à la dictature du prolétariat, il pourra y avoir accession au communisme.

On a fait l'objection suivante: puisque le capital réabsorbe toutes les organisations, les groupes, il faut étudier jusqu'à quand cela lui est possible. A mon avis c'est ne pas encore dépasser la question. Car, le prolétariat dans son soulèvement contre le capital fixera son être dans des formes momentanées absorbables par le capital et chaque fois son soulèvement sera plus puissant, jusqu'au moment de la constitution en parti. On peut voir ainsi à l'échelle mondiale les tentatives du Black Power et les quelques remous en Italie. Il est évident que tant qu'il n'y aura pas la crise puissante du capital, il y aura absorp-

tion possible. Cela ne doit pas impliquer le refus d'intervenir, c'est-à-dire de participer, lorsque c'est possible, à de tels mouvements; cela nécessite un examen théorique de ces derniers.

Revenons à la question de médiation et voyons comment le capital a besoin de celle-ci: cf. par exemple, la détermination de la valeur par le moyen terme de la médiation de l'échange (Fondements. t.I. p. 109) (04); l'individu n'est tel que par sa médiation étatique ou par celle de son travail; tous les rapports sociaux sont médiatisés, ainsi des rapports enseignant-enseigné; l'homme ne s'affronte jamais à une réalité, on le tient toujours en laisse, grâce à des médiations de toutes sortes. La révolution est destruction de toutes les médiations car affirmation d'un être immédiat qui s'affirme en Gemeinwesen.

Autre point de divergence entre Marx et Hegel: la question de l'objectivité. Marx reproche à Hegel de vouloir supprimer l'objectivisation pour parvenir à détruire l'extranéisation (Entfremdung). Or, dit Marx, cela conduirait à postuler une non-existence (cf. la fin des Manuscrits de 1844). Pour Marx, l'homme arrivera à dominer l'objet: concept de libération.

Philippe et Claude ont violemment attaqué la théorie de la conscience venant de l'extérieur et cela avec juste raison; cependant, à mon avis, ils sont restés à mi-chemin, comme l'I.S. par exemple. Pour que cette critique soit valable, elle doit aboutir à une conception de la réalité qui ne réintroduise pas le dualisme qu'on voulait abolir et pour cela il faut reprendre la position de Marx qui est de considérer que le parti c'est le prolétariat. Déjà il écrivait dans «Les luttes de classes en France»: «Dés qu'une classe qui concentre en elle les intérêts révolutionnaires s'est soulevée, elle trouve immédiatement dans sa propre situation le contenu et la matière de son activité révolutionnaire: écraser ses ennemis...»

(04) «Le travail de l'individu particulier, considéré dans l'acte de production, est l'argent avec lequel il achète immédiatement le produit, l'objet de son activité particulière; mais il est un *argent particulier* qui, de ce fait, n'achète que ce produit *déterminé*. Pour être immédiatement *l'argent universel* il ne doit pas être, dès le départ, du *travail particulier* mais du *travail universel*, il doit être posé dès le départ en tant que *membre de la production universelle*. Mais, selon cette présupposition ce ne serait pas l'échange qui lui donnerait le caractère universel mais son caractère communautaire présupposé déterminerait sa participation aux produits. Le caractère communautaire de la production rendrait d'emblée le produit communautaire, universel. L'échange se produisant originellement dans la production, qui ne serait pas une échange de valeurs d'échange mais d'activités déterminées par des besoins et des buts communautaires, inclurait d'emblée la participation de l'individu au monde communautaire des produits. Sur la base de la valeur d'échange le travail *devient* universel seulement au travers de l'échange. Sur la base communautaire il le serait avant l'échange, c'est-à-dire que l'échange des produits ne serait pas du tout le *médium* grâce auquel la participation de l'individu à la production universelle serait médiatisée.»



On a pu voir qu'il pose toujours la question du parti dans les périodes révolutionnaires, d'autre part tout le monde connaît la distinction entre parti historique et parti formel, en liaison à programme maximum et minimum et domination formelle et réelle et, par delà, on passe à la question de savoir ce qu'est le prolétariat; classe analysée dans son procès de vie temporel. On a déjà abordé cette question dans les thèses 4. 7. (n. 6. série I) et dans la note de la p. 114 du n. 3 (série I): « On peut dire que la force de travail n'apparaît plus que comme valeur, son aspect humain a disparu/ à force d'être assujettie à cette dernière. »

Le prolétariat avait une dualité et le capital a réussi à en faire un être unique: un quantum de capital variable. Mais potentiellement il est à nouveau double parce qu'il est en même temps négation du capital et ceci se fait jour lors des heurts avec le capital, et se manifestera lors de la constitution de la classe en parti; celui-ci doit représenter la dissolution-destruction de la classe.

Deux remarques:

« De même que les démocrates ont fait du mot *peuple* (démos), une entité sacrée, vous faites, vous une entité sacrée du mot *prolétariat* ». (Révélation sur le procès des communistes).

« C'est alors que la classe ouvrière ne peut plus être longtemps bernée d'espairs illusoire et de promesses qui ne se réaliseront jamais; c'est alors que le grand problème du XIX<sup>e</sup> siècle, la suppression du prolétariat, est enfin complètement mis au premier plan et apparaît sous son vrai jour. » (« Révolution et contre-révolution en Allemagne »).

Pour affronter cette question de la conscience il vaut mieux faire encore un détour par l'analyse du capital. Tout d'abord il est important de noter que ce n'est qu'à l'heure actuelle que les lois définies par Marx se vérifient réellement d'où les erreurs de Bernstein ou de Trotsky, etc... qui ont eu une vision immédiate du mouvement du capital. Or ceci est important en rapport à ce qui a été dit à propos du prolétariat et de la conscience. Ce n'est qu'actuellement que se vérifie ce que Marx écrivit. Les éléments intermédiaires se sont produits, mais ils ne pouvaient être le moment d'arrivée du capital et on ne doit en aucune façon les théoriser comme moment devant perdurer. C'est au fond la question de la caducité de certains éléments du « système », des travaux de Marx. Etant donné qu'il a étudié un être dans son développement, les phases franchies doivent être éliminées. Ceci présente évidemment une difficulté en ce sens que les phases ne sont pas abolies, mais englobées. C'est pourquoi une étude superficielle peut les trouver et croire en leur efficacité, leur effectivité.

Les deux guerres mondiales — deux moments du triomphe du capital sur le prolétariat — impliquent réflexion sur l'éventualité ou non d'une troisième, de réfléchir sur le comment peut se présenter la guerre dans la phase de domination réelle du capital. Car nous trouvons

qu'il y a une domination au travers de son quantum le plus évolué celui des E.U., mais l'URSS intervient, et d'autre part, les autres nations (autres portions du capital) veulent participer à cette régulation; il y a une concurrence entre les groupes, mais non une tentative de détruire la domination des E.U. La guerre se pose en fonction de la menace du prolétariat qui pour le moment n'existe pas. On a à l'échelle mondiale les unités à plus haute composition organique qui dominent... Enfin il est nécessaire de voir que l'on ne peut réduire les causes de la I<sup>o</sup> guerre mondiale à une simple lutte pour le partage du monde. Ce serait abandonner la vision de Marx pour qui la dynamique devait être recherchée dans l'opposition capital-prolétariat. Actuellement les luttes entre les pays portent sur le meilleur moyen de gérer le procès du capital à l'échelle mondiale.

Le capital a encore triomphé: le mouvement noir aux E.U. a été enravé, la secousse qui s'est cristallisée dans le mai français a été amortie et, en même temps, des oppositions secondaires éliminées, par exemple l'opposition de la France aux D.T.S. qui sont la généralisation à l'échelle mondiale du capital fictif et la reconnaissance du pouvoir des E.U. L'accord entre les E.U. et l'Union Sud-africaine à propos de l'or vient encore renforcer le pouvoir du dollar bien que le pouvoir d'achat de celui-ci diminue rendant la situation des prolétaires étasuniens précaire. D'autre part, le développement de l'Australie: sidérurgie, exploitation des minéraux non ferreux, renforce la Méditerranée pacifique, renforce le centre réel du capital.

Or, il est intéressant de noter que le prolétariat a pour le moment proposé un autre mode de gestion de l'être-capital: Ordine nuovo, KAPD et AAUD puis AAUDE (organisation absorbant les différents éléments dans une nouvelle forme de gestion avec hybridation démocratique, d'où la possibilité d'approche des Adler et Bauer). La classe ne parvient pas à poser sa négation et à comprendre qu'elle n'a pas à gérer autrement, mais qu'il s'agit de s'emparer d'un mécanisme de production avec la destruction de l'ancienne organisation d'entreprise. C'est parce qu'il y a encore la vision de la classe qui doit devenir classe dominante et en même temps non compréhension qu'il y a, à l'échelle sociale du passage de la domination formelle à celle réelle, que celle-ci est compatible avec l'intéressement du prolétariat à la production, donc à sa liaison plus étroite avec l'entreprise (la fameuse participation, le capitalisme populaire, etc...). Au fond le prolétariat a facilité la réalisation du devenir du capital.

C'est encore à une telle gestion de l'être du capital qu'on veut nous convier avec l'autogestion... du capital. Il nous faut revenir sur l'analyse du prolétariat.

« Les deux déterminations de la valeur d'échange se trouvent encore côte à côte en dehors d'elle. » (Fondements. t. I. p. 107). Il s'agit de la dualité dont il a été question déjà. « Cette situation cor-



respond d'ailleurs au niveau de la production d'alors: l'ouvrier produisait directement une partie de ses subsistances; toute son activité et tout son produit ne dépendaient pas encore de l'échange... » (ibid).

Le développement va se faire dans le sens d'une dépendance de plus en plus accrue du prolétariat vis-à-vis du capital; celui-ci lui assure tout, devient en quelque sorte sa présupposition.

Disparition du travail parcellaire remplacé par le travail collectif, le produit social et la valeur ne peuvent plus être déterminés de façon immédiate. Donc la revendication ne pourra plus porter sur quelque chose de défini, limité, mais sera universelle. Puisque c'est la classe saisie dans le temps qui a produit l'objet en lequel se trouve plus de travail rappelé à la vie que du travail vivant.

La négation du prolétaire conduisait autrefois à nier la misère et on affirmait un homme qui était encore perçu dans ses limitations naturelles; il n'était pas possible de poser en même temps l'aspect positif, l'accroissement des forces productives; on affirmait en fait une figure ancienne: l'artisan.

Maintenant la négation affirme l'homme social et, de l'autre côté, le mécanisme autonomisé; on nie l'homme dépendant des choses, mais on n'abolit pas ces choses.

La généralisation actuelle du salariat implique d'autre part une exaltation du travail commune à l'Est et à l'Ouest, condition générale de vie de tous les hommes. Cette exaltation va croissant au fur et à mesure de l'augmentation du despotisme du capital sur les hommes. Elle est un moyen d'annihiler les caractéristiques originales et l'importance du prolétariat.

L'homme devient un être subalterne dans la production et ceci concerne non seulement les ouvriers mais les techniciens; ceux qui ont le plus d'importance ce sont les cadres en général, ceux qui organisent, gèrent (Cf. « Les Fondements », le chapitre sur le capital fixe). Donc on ne peut pas avoir l'affirmation de quelque chose qui a de moins en moins d'importance; c'est ce que font les immédiatistes dans leur glorification du prolétariat.

Dans la période intermédiaire le prolétariat lutta pour la généralisation de sa condition, pour devenir classe universelle, pour le développement des forces productives, pour cendre tout le monde dépendant du mécanisme social.

Le parti à l'heure actuelle ne peut pas être affirmation immédiate du prolétariat, il doit au contraire le nier pour affirmer l'être humain; le prolétariat en faisant cela nie la mystification. D'autre part dans la mesure où il y a dissolution de la Société, les classes niées subissent elles aussi ce processus de dissolution et cela explique les théorisations sur les catégories socio-professionnelles. Alors il n'y a pas à revendiquer un prolétariat unitaire représentant du travail vivant apte à engendrer la plus-value; le parti représente un moment plus évolué: la négation

de la classe qui fait justement que sa révolution est une révolution de classe et aclassiste; le prolétariat, plus les nouvelles classes moyennes qu'il englobera dans sa sphère, représentera l'immense majorité de l'humanité.

Dire que la parti sera la négation du prolétariat c'est au fond reconnaître la simple réalité.

Pour le moment, le prolétariat est intégré, la crise ne pourra pas en rétablissant l'équilibre entre production et valorisation, reproduire le capital et le prolétariat dans leur pureté originelle. D'autre part si on attend qu'il y ait recomposition du prolétariat et disparition momentanée de la mystification on perd une base très importante pour l'élimination de la société: la dissolution même des classes.

Ici on peut affronter ce que théorise « Potere Operaio » comme le fit l'« Internationale Situationniste » « non plus crise économique, écroulement catastrophique — même momentanément — à cause de l'impossibilité de fonctionner, mais crise politique, imposée par les mouvements subjectifs des ouvriers organisés, à travers une série de conjonctures productrices du capital » (« Potere Operaio » n. 11); Ailleurs, il est dit que le catastrophisme est une théorie réactionnaire. Or il y a une toute petite part de vérité dans cette position. Il est évident que plus les rapports sociaux sont purifiés, plus la société capitaliste va au-delà de ses limites, plus la conscience est en fait produite, plus la crise apparaît moins essentielle. Cependant on voit qu'à l'heure actuelle toute l'idéologie est un élément fondamental pour inhiber le mouvement des prolétaires et l'insérer dans le mécanisme de production (idéologie du travail). Or, celle-ci, doit être détruite pour que les hommes puissent se dresser contre la domination du capital.

Mais pour que celle-ci soit détruite, il faut une cassure dans la base qui l'a engendrée et qui la sous-tend. Avec cette remarque que cette idéologie a une puissance aussi considérable que la base elle-même; il semblerait presque que c'est sur elle que s'édifie la société actuelle. De ce fait, il n'est pas dit qu'il faille considérer la crise, puis la reprise prolétarienne, mais il faut voir une interaction entre les deux; il y a d'abord une rupture d'équilibre qui sans l'intervention du prolétariat pourrait encore être surmontée; ceci se produisant dans une zone de domination du capital, l'insurrection du prolétariat entraînerait alors la crise catastrophique dont parlait Marx. Dans tous les cas, on ne peut pas escamoter la crise, car alors, étant donné encore une fois que le capital a dépassé ses propres limites, on ne voit pas pourquoi il ne serait pas possible de créer une révolution. Mais ce que cherche à cerner « Potere Operaio » c'est peut-être le fait que le facteur conscience interviendra plus dans la révolution future, et que donc l'intervention du prolétariat aura pour rôle d'accentuer la crise. Mais ce n'est pas alors une pure intervention politique, mais économique. Ceci dit, revenons à un autre aspect de l'ouvrier:



« Ce que l'ouvrier échange contre le capital, c'est toute sa capacité de travail qu'il dépense, mettons en 20 ans. Au lieu de la lui payer en une fois, le capital la lui paie par petites doses, au fur et à mesure qu'il en dispose mettons hebdomadairement. » (« Fondements » t. I. p. 240).

Cette dépendance est encore accentuée par la consommation à crédit. L'ouvrier devient esclave en ce sens; il ne peut plus disposer de sa force de travail, c'est-à-dire qu'il ne peut plus ne pas travailler. Et Marx ajoute: « Il s'aliène au travail forme productive de la richesse, que le capital s'approprie de la sorte. » (Ibid. p. 255). Tandis que le « capital devient la véritable valeur d'usage » (Ibid. p. 260). Toujours au sujet du rapport capital-travail, il faut voir la page 273 et le début de la page 274 en particulier: « dans sa course éperdue à la forme générale de la richesse, le capital pousse le travail au delà des limites de ses besoins naturels... » Ensuite il analyse comment le capital rétablit l'unité entre moyens de travail (devenus moyens de production - pp. 316-317) et le travail qui est très importante pour la question de l'intégration du prolétariat. Encore une remarque essentielle: « le procès de réalisation est le procès de déréalisation du travail. »

« Le travail est objectif, mais il crée l'objectivité comme son non-être à lui ou comme l'existence de sa non-existence, c'est-à-dire comme l'existence du capital... » (Ibid. p. 417). Enfin: « L'unité qui anime le travail existe en dehors de lui. Il est subordonné à l'unité matérielle qui existe entre les machines, il est soumis au capital fixe » (p. 435).

En conséquence quand on réclame l'autonomie du prolétariat c'est à-dire la séparation vis-à-vis du capital (autrement cela ne veut rien dire) cela n'est possible que du point de vue théorique puisque le prolétariat ne peut exister que s'il y a capital; ou alors l'autonomisation n'est que le début du processus de négation du prolétariat; constatant son rôle toujours moindre dans le procès de valorisation, le prolétariat en tire la conclusion de l'inutilité de son esclavage salarié et brise donc son lien au capital et porte jusqu'au bout le mouvement de sa négation opéré déjà par le capital; il la pousse dans toute la léteriat en tire la conclusion de l'inutilité de son esclavage salarié et d'avec le capital implique que le parti est négation du prolétariat, implique la formation de la Gemeinwesen qui dominera l'ensemble automatisé et le fera fonctionner pour la satisfaction des besoins humains.

Au bout de toutes ces remarques on peut dire qu'on n'est pas contre l'organisation en soi et pour soi. On a insisté sur son importance historique tout en faisant remarquer que Marx parlait surtout de la nécessité de l'union des prolétaires. Être contre l'organisation serait être contre l'ouvrier collectif produit par le capital; il est curieux que « Potere Operaio » qui théorise cet ouvrier collectif veuille

en même temps une superfétation, l'organisation, une redondance, uniquement parce qu'il veut une direction politique. Nous montrons que l'organisation est une question dépassée (Lénine pouvait la poser mais déjà Lukacs était dans une situation où il aurait pu la dépasser). Négation du travail salarié implique la formation de la communauté et celle-ci implique une question d'être. C'est ici qu'on pourrait reprendre la question de la conscience venant de l'extérieur que « Potere Operaio » aborde aussi. Affirmer que la conscience est à l'heure actuelle à l'extérieur de la classe, c'est enfoncer une porte ouverte. Mais là où commence la véritable question au sujet du rapport entre la conscience et le prolétariat c'est comment l'acquiert-il? La conscience réside dans les rapports sociaux, or le prolétariat est extranéisé, séparé par le processus de valorisation auquel il est assujéti, de cette même conscience.

Celle-ci c'est le processus de vie réel des hommes; mais ce processus est séparé du prolétariat ou bien il est mystifié. Il ne peut y avoir conjonction entre les deux que si le prolétariat brise la séparation et se nie en tant que prolétariat, car il nie alors sa réalité immédiate de capital variable; le prolétariat devient parti; la conscience est effectivement produite car elle n'est plus voilée, mystifiée. Donc il n'y a pas à l'exporter au sein du prolétariat mais il faut que la crise autonomise ce dernier et détruise la mystification. Tous ceux qui veulent porter la conscience dans une couche quelconque voient celle-ci uniquement comme un produit idéologique et oublient qu'il ne suffit pas que le communisme ait été proclamé il y a un siècle pour qu'il y ait conscience.

Le rôle du parti est de diriger la révolution et de se nier en même temps parce que sa négation est réalisation de la Gemeinwesen à l'échelle universelle.

On doit, par la critique, appuyer les aspects positifs de tous les mouvements spontanés du prolétariat et, si on a l'occasion, y participer, sans s'y lier inconditionnellement. C'est dans ce sens que notre travail théorique est aussi nécessaire que la lutte des prolétaires; l'un et l'autre sont affirmation d'un même mouvement de réunification. De même que nous ne devons pas en rester aux quelques résultats qui se traduisent par un premier saisissement de la révolution future: une certaine rupture avec le passé, donc.

L'exemple de Marx en 1864 est remarquable pour comprendre quelle attitude à avoir vis-à-vis d'un mouvement de la classe ouvrière. Il n'hésita pas à adérer à l'AIT, à la diriger. Evidemment les données ne vont pas se répéter. Il faudra voir dans quelle mesure le mouvement représente réellement des moments de la réunification de la classe en tenant compte que tant qu'il n'y a pas la crise réelle, ce mouvement sera réabsorbé, donc il faut y intervenir afin d'aider pour qu'il fournisse tout ce qu'il peut produire, mais aussi empêcher sa mythification, c'est-à-dire sa fixation dans la donnée immédiate. C'est un peu cela qu'on a fait vis-à-vis du mouvement de Mai.



A titre d'illustration, je voudrais exposer ce que je pense de « Potere Operaio » et de « Lotta Continua ». Je ne pense pas les surestimer, mais j'essaie de délimiter ce qu'il y a de nouveau dans leur approche théorique, ce qu'il y a de rupture avec le passé, tout comme on l'a fait pour le Black Power. Ces mouvements m'intéressent aussi parce qu'ils sont une illustration remarquable de la théorie erronée de l'organisation.

Nous avons avec « Potere Operaio » et « Lotta Continua » le même discours que celui que fit l'I.C. au sujet du parti: il faut le parti de masse, eux disent, il faut l'avant-garde de masse. Ce n'est pas pour rien que P.O. se considère comme léniniste. Mais le fait de parler d'avant-garde de masse implique bien que le prolétariat n'existe pas en tant que classe et d'autre part que la question d'organisation est la question fondamentale. C'est d'autre part la négation de l'avant-garde, comme le parti de masse fut la négation du parti bolchevik, plus précisément sa dissolution, la perte de sa base de classe.

P.O. est une tentative de dépasser la phase de groupuscule, de secte qui, pour lui, est « le fait de se réfugier dans l'idéologie, le minorat de catacombes, la condition de « groupe » à laquelle contraint la solide hégémonie des organisations opportunistes du mouvement ouvrier »; cette phase est finie pour P.O. et la rupture de l'hégémonie pose la question des tâches de direction politique complexe du mouvement (cf. n. 3, p. 6, colonne II).

D'où, il avait fallu combattre le trotskysme: « il y avait alors une hypothèse erronée à abattre, tout d'abord, il y avait une bataille à conduire contre les positions opportunistes — contre le filon représenté par la gauche trotskyste, qui pratiquait le travail clandestin, le travail humiliant et mélancolique à l'intérieur des vieilles organisations; il y avait à combattre la vieille idéologie trotskyste de la démocratie de base; l'idéologie carriériste des nouvelles représentations dans l'usine, l'aveuglement de ceux qui échangent les méthodes pour les contenus, les instruments de la lutte pour les objectifs. » (n. 2. p. 1).

« La reproduction des théories d'avant-garde de quelque part qu'elles vinssent nous semblait et nous semble périlleuse parce que justement elle ne réussit pas à cueillir la dimension de masse unitaire et compacte sur laquelle la classe ouvrière entend se mouvoir. » (n. 11).

Cette critique dérive du fait « des modifications intervenues à l'intérieur de la composition de la classe ouvrière, en partie du fait que la figure sociale du producteur direct n'est plus celle de l'ouvrier qualifié, de l'ouvrier avec une référence directe à une technologie spécifique du travail mais plutôt de l'énergie de masse, de l'ouvrier déqualifié, totalement privé d'intérêt pour son propre travail et d'orgueil professionnel, qui n'a aucune illusion de gérer la production ou d'obtenir « l'humanisation ». Elle part en second lieu de la considération que le temps de l'intelligentsia est fini parce que l'organisation sociale de

l'instruction qui la produisait est finie. La tentative de reproduire des élites, tentative à laquelle nous assistons aujourd'hui — comme réponse aux caractéristiques de masse du mouvement des étudiants — n'est rien d'autre qu'une attitude tactique et défensive du capital, directement politique, qui vaut seulement comme tactique de retenue des luttes des étudiants, mais ne trouve pas une fonctionnalité objective du savoir social même du point de vue du système » et P.O. ajoute qu'il faut refaire deux mouvements de masse, celui des étudiants et celui des ouvriers (n. 11).

On pourrait voir leur mouvement de la façon suivante: la classe saisie dans sa réalité immédiate qui tend à refuser le travail, pose la nécessité de l'organisation et la conquête du pouvoir politique, donc la nécessité de P.O. qui doit donner la direction politique. Et là apparaît la caractéristique de ceux qui théorisent l'organisation, c'est qu'ils veulent donner une direction politique au mouvement. Mais, ici, il y a contradiction: si le prolétariat doit se nier, pourquoi P.O.? alors qu'on doit tout au plus parler de dictature du prolétariat, dictature momentanée, comme indiqué précédemment. Chez l'I.S., il y a la même inconséquence: elle veut la destruction de la séparation et parle de, revendique l'autogestion généralisée qui est conservation de la séparation en entreprises.

A partir de là, on peut mieux revenir sur la question de Mai-68. On n'est jamais revenu sur ses caractéristiques: c'est un mouvement des nouvelles classes moyennes; c'est l'ouverture d'un nouveau cycle donc le point de départ de l'unification de la classe. Ce qu'on a voulu préciser dans la lettre du 04.09.69 c'est qu'il ne fallait pas avoir un comportement inadéquat vis-à-vis d'un tel mouvement. On devait s'y considérer à l'intérieur et non à l'extérieur. D'autre part, on a signalé les données de rupture vis-à-vis des groupuscules; ceci s'est produit surtout pour les étudiants et les nouvelles classes moyennes, mais aussi pour le prolétariat qui fut une classe mobilisée et non mobilisatrice, qui ne s'est pas portée sur la plate-forme d'un quelconque groupe. Il est resté dans ses vieilles organisations tout en manifestant le désir d'aller au delà. On n'a pas plus théorisé qu'on a remythifié mai. On a essayé de mettre en garde vis-à-vis d'un comportement erroné qui découlait d'une critique incomplète, pourtant opérante en mai. Donc il n'y a pas révision du schéma donné dans le tract (05), mais confirmation.

Les lettres de septembre critiquaient une attitude commune à nous tous depuis notre rupture d'avec le PCI, mais elles visaient surtout l'avenir, le piège du groupe racket dans lequel nous pouvions tomber.

(05) « L'être humain est la véritable Gemeinwesen de l'homme » reproduit dans le n. 3 série I d'Invariance.



Elles n'ont donc aucun caractère d'attaque personnelle vis-à-vis de qui que ce soit. Il faut bien les comprendre comme des réflexions critiques sur une situation donnée et en même temps un appel à un travail intense. Les questions qu'elles ont soulevées (comme celles de Philippe dans sa lettre du 11.11.69) sont plus faciles à poser qu'à résoudre, d'où la longueur de cette lettre qui est très imparfaite, décousue...

Il reste encore la question des grèves sauvages. Je pense qu'il faut les étudier de très près pour voir dans quelle mesure elles manifestent ce refus du travail dont parle P.O., le refus de l'idéologie du travail et, à propos de la force des idées je rappelle ce passage de Marx dont j'ai souvent parlé à Philippe: « sur le plan des idées, la dissolution d'une certaine forme de conscience suffit à tuer une époque toute entière. En réalité, toute limitation de la conscience correspond, à un degré déterminé du développement des forces productives matérielles, et donc de la richesse, etc... » (Fondements, t. II, p. 34).

...

Jacques

\* \* \*

Le 16.05.70

Bien cher Jean-Luis,

...

Les prémisses de ton travail sont à mon avis absolument justes. En relisant les Fondements t. II, j'ai trouvé d'autres passages vérifiant bien cette préoccupation de Marx sur la journée de travail et la dévalorisation.

En 4.1.5. je fais allusion au fait que dans les entreprises nationalisées beaucoup d'éléments accessoires sont en fait rendus à des privés. Autrement dit, la base reste nationalisée, le capital constant, mais des portions de capital sont laissés aux privés qui, au fond, avancent tout juste le salaire parfois moins et peuvent ainsi faire du profit. D'autre part, cela peut se voir autrement avec la question des transports; on retire le capital de la S.N.C.F. pour pouvoir lancer une industrie du transport par camions et par cars. Qu'est-ce sinon la destruction d'une socialisation et une privatisation? Evidemment je ne fais que donner la courbe enveloppe du phénomène, il faut étudier plus en détail la question.

...

Jacques

\* \* \*

Le 23.05.70

Cher Gianni,

Je voudrai te faire part de quelques remarques sur le capital-communauté matérielle. En effet nous avons, en divers travaux, indi-

qué la constitution du capital en communauté matérielle, il serait bon de préciser le mode d'existence de celle-ci.

1° - La Gemeinwesen n'est pas fixée et l'Etat n'est que son expression; de ce fait nous avons, en quelque sorte, un mouvement similaire à celui originel: Etat et Gemeinwesen viennent à s'interpénétrer; c'était le moment où l'Etat ne s'était pas encore dégagé de la Gemeinwesen. Ceci se voit particulièrement bien dans le mode de production asiatique.

2° - C'est bien un être car il est possible de saisir son mouvement, son devenir:  $K \rightarrow K + \Delta K$ . Et c'est ce mouvement de valorisation qui détermine tout le reste.

3° - Elle est substance de la réalité sociale des hommes. Tout est capital; l'homme lui-même est capital et tend à se considérer comme tel; sinon on l'oblige à faire ainsi.

4° - La nature est capital; dans les processus d'assimilation de l'engrais par exemple: on fait en sorte que le sol n'intervienne presque pas; il ne sert que de support, la plante doit absorber le plus vite possible la quantité d'engrais, ce qui permet des rendements élevés et plus rapides. Ceci est un exemple; l'urbanisation de la campagne en est un autre encore plus suggestif.

5° - Elle est l'unité supérieure au-dessus de toutes les unités étatiques, et au-dessus de la foule infinie d'organisations (comme indiqué dans le n. 8). Nous avons en quelque sorte similitude avec la forme asiatique de production indiquée par Marx: l'ensemble des hommes est esclave; le fameux esclavage généralisé de la forme asiatique qui n'a rien à voir avec la forme antique (Fondements. t. 1. p. 459). Ainsi en rapport avec 3, les individus sont les accidents de la substance: « Mais, contrairement à la première forme, elle ne la suppose pas comme substance (la première forme c'est la forme asiatique) dont les individus ne seraient que des simples accidents ou des éléments purement naturels. » (Ibid. p. 439).

6° - Pour préciser il faudrait étudier exactement le procès d'anthropomorphisation du capital (point abordé dans le n. 2. I d'Invariance), le capital devient homme, il prend toute la substance de l'homme, il devient le résumé de tous les rapports sociaux antérieurs (comme la religion est le résultat des luttes théoriques, l'Etat de résumé des luttes politiques, cf. lettre de Marx à Ruge). Le capital s'empare de la science, de l'art, etc... et les restitue aux hommes à la suite d'un échange; donc nous dépendons de plus en plus de l'unité; nous sommes de plus en plus esclaves.

7° - Dans la forme asiatique, l'unité supérieure dérive du totem de l'ancêtre clanique que l'on vénérât. Au fond avec l'unification du territoire chinois, la nation chinoise, tous les antiques unités fusionnèrent en la personne d'une seule (que l'on appelle l'empereur de Chine bien que cela ne corresponde pas à l'empereur en Occident);



l'empereur est d'autant plus divin qu'il cristallise en fait la divinité d'un grand nombre de représentants d'ethnies. Ici, il y a le même phénomène qu'avec les tabous: à un moment donné les tabous se cristallisent en un seul qui se charge ainsi de tous les interdits, ce qui fait que par là-même l'interdit est levé sur chacun des autres produits ce qui permet à la société humaine de surmonter une impasse. Dans un autre domaine il se passe à peu près la même chose lorsque l'or devient équivalent général.

En Chine on dut avoir une nécessité de regroupement des petites communautés afin de pouvoir résister aux nomades, afin de mieux exploiter l'hydrographie, etc... les données militaires n'ont fait que réaliser les nécessités internes.

8° - En rapport avec 4, on peut encore préciser. A l'heure actuelle les problèmes de la pollution des eaux font que la forme capitaliste converge étrangement avec la forme asiatique. En effet, il faut une coordination dans l'utilisation de l'eau: une usine en amont doit tenir compte de celle qui est en aval, en ce qui concerne le réchauffement de l'eau provoqué par ses effluents par exemple; il faut que ces derniers ne contiennent pas de produits toxiques ou corrosifs pour les installations de l'autre. Ainsi c'est plus pour ces questions d'ordre directement capitaliste que le problème de ce qu'ils appellent une politique de l'eau est nécessaire que pour préserver réellement la santé des hommes, empêcher la destruction de la faune et de la flore, etc... En effet, il faut tendre à ce que les coûts de production ne s'accroissent pas trop, du fait des frais de dépollution de l'eau. On s'achemine vers une « politique » de bassin, c'est-à-dire que l'activité des hommes sera déterminée en fonction du bassin hydrographique et que tous les hommes seront dépendants de l'organisation de l'eau, donc dépendants du capital et ce, que ce soit pour l'irrigation, la boisson, la baignade, la pêche ou l'utilisation industrielle...

L'individu redevient l'« esclave » dont parlait Marx pour la société du despotisme oriental. Il est curieux que Wittfogel ne se soit pas rendu compte de cela; alors il ne lui resterait plus qu'à se suicider puisque toute société tend à devenir société hydraulique.

9° - Ainsi s'effectue un étrange mouvement de convergence (négaration de la négation) entre les deux formes et se vérifie aussi que la soi-disant domination de la nature en société capitaliste est en fait une dépendance de plus en plus étroite de l'homme vis-à-vis de la nature tout simplement parce que le capital est destruction de cette dernière.

Enfin, à propos des formes qui se succèdent, il me semble que la plupart des « théoriciens » qui s'en sont occupés ont pêché par omission et parce qu'ils partaient d'un « schéma classiste » aprioriste, où ils ne voyaient pas agir la valeur. En effet, pour comprendre le texte de Marx, il faut comprendre ce qu'est la Gemeinwesen, ces dif-

férentes forme possibles et, de l'autre côté, le mouvement de la valeur. Ainsi, en France, un althussérien, Balibar, se pose la question de savoir s'il n'existerait pas un mode de production marchand simple. Or, il oublie que la production de marchandises s'effectue dans des modes de production différents. La seule chose: avant le triomphe du capital sous la monarchie absolue on a une période où, dans l'agriculture par exemple, on produit directement pour vendre (transformation des terres d'Ecosse en paturages afin de vendre la laines aux villes rhénanes); on a la phase appelée 3° forme de l'argent (ou l'argent en tant qu'argent), mouvement A-M... M-A. C'est le moment où l'argent devient capital. On ne peut pas faire de cela un mode de production particulier, c'est véritablement la genèse du capitalisme. Cependant ces farceurs pour défendre leur structuralisme et ne pas parler en termes génétiques, préfèrent inventer un nouveau mode de production.

Enfin on parle souvent de forme asiatique. Or je constate que Marx parle de formes asiatiques. Et voici ce qu'il dit page 438:

« Etant donné qu'elle se réalise effectivement dans le travail cette sorte de propriété communale peut revêtir diverses formes:

— tantôt ce sont de petites communautés végétant chaune à côté des autres et où l'individu et sa famille, travaillent indépendamment sur le lopin qui leur est attribué (une portion déterminée du travail est destinée au *fonds commun de réserve*, sorte d'*assurance*, et au *règlement des frais de la commune proprement dite*, c'est-à-dire à la guerre, au culte religieux, etc... c'est-à-dire ici que le *dominium* seigneurial, dans son sens le plus originel se manifeste d'abord, par exemple, dans les communes slaves, roumaines, etc., nous avons ici le passage à la corvée, etc.).

Nous avons donc une variante slave: « A l'origine, et aussi bien dans la forme asiatique, que slave et germanique etc... » (Ibid. p. 459 début). Marx parle souvent de la forme slave. Nous avons ici un point important pour l'étude de la Russie et la fameuse discussion sur le MPA en Russie. Et cela confirme aussi la notion d'aire slave d'Amadeo.

« Tantôt l'unité peut aller jusqu'à la communauté dans le travail qui se présente comme un système formel, par exemple au Mexique, au Pérou, en particulier chez les anciens celtes et certaines tribus des Indes. »

Ailleurs Marx fait remarquer qu'en ce qui concerne le Mexique et le Pérou ce sont des formes dérivées. « La propriété communautaire et la propriété collective, telles qu'elles existent par exemple au Pérou, sont manifestement une forme secondaire (...) formes anciennes plus simples en Indes, chez les slaves. « De même pour les celtes du Pays de Galles. « La perfection et l'épanouissement des ces systèmes instaurés par un centre souverain en indique l'origine tardive. » (Ibid. p. 453).

Là encore, on voit qu'il n'est pas nécessaire de parler de mode de production asiatique (MPA) pour expliquer Mexique, Pérou, mais



de forme asiatique.

— « En outre la communauté peut apparaître au sein de la tribu sous la forme d'un chef de famille tribale, représentant l'unité, ou comme le rapport de mutualité entre les pères de famille. D'où une forme de commune plus ou moins despotique, ou démocratique. »

Ici Marx ne donne pas d'exemples, cependant beaucoup de sociétés africaines, en particulier celles que les ethnologues considèrent comme lignagères segmentaires, peuvent entrer dans ce cadre.

Enfin, Marx précise bien ce qu'est l'unité supérieure dans ces conditions: « Les conditions collectives de l'appropriation réelle dans le travail telles les canalisations d'eau (...) et les moyens de communication apparaissent ainsi comme l'œuvre de l'unité suprême, du gouvernement despotique situé au-dessus des petites communautés. »

Il en est de même dans le capitalisme et on peut avoir des communautés plus ou moins despotiques, ou démocratiques.

Jacques

\* \* \*

Le 16.06.70

Cher Jean-Louis,

Autre chose Marx dit qu'il y a surproduction par rapport à la valorisation. Alors pour un capital avancé donné, il faut toujours plus de produits unitaires — étant donné la domination toujours plus grande de quantum de valeur y inclus — afin de réaliser ce capital avancé et non engrossement.

D'un autre côté il y a comme escamotage de possibilité de crise mais cela implique alors dévalorisation globale du capital avancé ce qui revient à une négation plus profonde.

Il y a donc là quelque chose à préciser, quelque chose qui pose qu'obligatoirement on doit toujours avoir une production démentielle et comme solution à la valorisation: le capital fictif.

Jacques

\* \* \*

Argeles le 09. septembre 1970

Très cher Jacques,

Dés le départ de Jacques de Nancy j'ai pu me remettre sérieusement au charbon et le premier tome du Livre III en a pris un coup! A la première lecture les pages 182 à 184 (06) se révèlent être le

(06) Citons au moins ce passage:

« La différence effective de grandeur existant non seulement entre taux de profit et taux de plus-value, mais entre profit et plus-value dans les sphères

pivot de toute l'œuvre économique et il m'est avis que dans les conditions actuelles du développement du CAPITAL nous ne saurions trop revenir sur ces concepts de coût et de prix de production qui structurent l'ensemble idéologique moderne.

Mais le passage le plus riche est encore celui qui traite du « développement des contradictions internes de la loi » (baisse tendancielle du taux de profit). Le travail que nous avons ébauché à Pâques et qui nous reste à développer s'articule exactement à ce niveau et, chose encourageante, toutes les hypothèses que nous avons tirées d'autres parties de l'œuvre se trouvent justifiées. Entre autres questions abordées par Marx, celle qui traite d'une éventuelle « surproduction de capital », p. 264, doit particulièrement attirer notre attention car, à la lumière de ton travail sur le VI<sup>e</sup> Chapitre, il me semble que les difficultés croissantes que rencontre le « Capital » au niveau de la « réalisation de la plus-value » caractérise en effet une surproduction de capital; il deviendra donc nécessaire à une partie du capital ou bien de rester en jachère comme le dit Marx ou alors de s'investir dans un procès de production au bout duquel on ne rechercherait pas une réalisation immédiate de la plus-value tel que la recherche spatiale par exemple; il ne fait pas de doute que les sociétés capitalistes qui investissent des capitaux dans cette sphère particulière de la production en tirent un « juste profit »!! pourtant au niveau de la société capitaliste en général une masse de plus-value a été détruite et n'a posé aucun problème quant à sa réalisation; le profit tiré de l'opération ne constitue en fait qu'une redistribution du reste de la plus-value sociale; dans l'hypothèse où la plus-value deviendrait irréalisable, cela viendrait d'une saturation de la sphère de la circulation et il est bien évident que tout capital neuf, dans la mesure où celui-ci serait investi dans la production « marchande », ne manquerait pas de semer une merde effroyable en jetant de nouvelles marchandises dans la circulation! la solution précédente permet d'éviter cet écueil mais, c'est ici que nous voyons

de production particulières, dissimule complètement la nature réelle et l'origine du profit. Elle les cache non seulement au capitaliste, particulièrement intéressé ici à se tromper, mais aussi à l'ouvrier. Avec la transformation des valeurs en prix de production, la base même de la détermination de la valeur est cachée à la vue. Enfin: au moment où la plus-value se transforme simplement en profit, où la fraction de valeur des marchandises constituant le profit affronte l'autre fraction de valeur qui représente le coût de production de la marchandise, le capitaliste a déjà perdu la notion même de la valeur; car il ne se trouve pas devant le travail global que la production de la marchandise a coûté, mais seulement devant la fraction de ce travail qu'il a payée sous forme de moyens de production vivants ou morts; le profit lui apparaît donc comme quelque chose d'extérieur à la valeur immanente de la marchandise. Alors cette représentation des choses se trouve parfaitement confirmée, consolidée, ossifiée par le fait que, pour une sphère de production particulière, le profit ajouté au coût de production n'est pas effectivement déterminé par les limites de la création de valeur qui s'opère en elle, mais est, au contraire, fixé de façon tout à fait extérieure. » (p. 184).



Maître Capital puni de sa gourmandise, elle ne contrecarre en rien la loi de la baisse du taux de profit! En résumé, il s'agit pour le capital de développer un secteur où la consommation soit NON directement PRODUCTIVE. (Il est évident que ce secteur ne manque pas à la longue d'influencer directement les autres procès de production par ses retombées technologiques). La création d'une telle branche de production permet également d'employer la population excédentaire qui, d'après Marx, ne manque pas d'accompagner la surproduction du capital.

...

Jean-Louis

\* \* \*

Le 28.09.70

Chers Jean-Louis et Jacques,

...

1° - *Question du prolétariat.*

Dans le N. 2 et dans le 6 (série I) on le définit par la production de plus-value. C'est juste mais cela demande quelques précisions:

En liaison avec la définition la plus élaborée de la valeur que donne Marx dans le Capital; valeur ne pouvant être définie immédiatement: « La valeur de la marchandise est déterminée par le temps de travail, passé et vivant, qu'elle absorbe. » (t. 6. p. 273) et en liaison avec le fait que le temps de travail vivant est de plus en plus réduit, cela nous amène à montrer à quel point il y a eu augmentation de la productivité, mais cela ne doit pas amener à une glorification. Faire une glorification du prolétariat revient à vouloir en quelque sorte que celui-ci soit plus important qu'il n'est dans le procès de production et en ce sens on est réactionnaire car on est contre le phénomène révolutionnaire de la disparition du prolétariat.

Il y a la plupart du temps contradiction entre les affirmations des gens qui se disent marxistes et les conclusions de l'analyse théorique de Marx: en effet si comme il le montre dans les pages 299 sqq du tome II des Fondements, l'ouvrier devient de plus en plus un élément insignifiant du procès de production et, par là c'est la fin même de la valeur d'échange, il est absurde de glorifier le prolétariat comme s'il était aussi important qu'au temps de Marx.

Implication « politique ».

Est-ce que nous devons revendiquer la réunification d'une classe que le mode de production détruit? Apparemment il semble qu'une telle position courtise son anarchisme au son absorption capitaliste! La question est: oui ou non nôtre tâche est-elle celle de la suppression du prolétariat donc du capital (cf. lettre du 05.01.70)? Si nous arrivons à la période décrite par Marx dans les Grundrisse nous sommes dans une période plus évoluée. Doit-on tout de même conserver la vieille

position par soi-disant fidélité? A mon avis la fidélité consiste à être à même de comprendre le devenir de la réalité qui est confirmation éclatante du travail de Marx.

Dans le n° 2 on a montré comment le capital réussissait chaque fois à surmonter la barrière posée contre son procès de valorisation et comment en définitive il englobait cette barrière; la limite apparue externe devenait interne. Il en est de même pour le prolétariat. Je rappelais à Jean-Louis un passage du I<sup>o</sup> Livre (cité par Dutschke) où Marx montre le processus d'intégration. Mais il est possible de préciser: le capital doit faire en sorte que v, le capital vivant, soit réellement sa vie et pour cela il doit se le *subsumieren* (se le subordonner) le faire sien, se l'incorporer. Mais à ce moment-là le capital perd son comportement polémique vis-à-vis du prolétariat comme il le perdit vis-à-vis de l'usure, dès lors qu'il avait créé son propre système d'usure: le crédit. En effet, le capital fait l'apologie du travail créateur de plus-value, du travail productif, parce que c'est l'exaltation même de son essence, de sa nature intime. Il n'y a qu'à voir l'exaltation du prolétariat faite par Hitler, Mussolini, du prolétariat en tant que travailleur. En revanche ce que glorifiait Marx dans le prolétariat c'était la dissolution de la société. On peut dire en quelque sorte que l'exaltation du travail c'est le fascisme: Arbeit macht frei (le travail rend libre) était-il écrit à l'entrée du camp d'Auschwitz!

Du point de vue théorique la question s'est posée dès le début du siècle XIX<sup>e</sup>, en effet un certain nombre de socialistes ricardiens, se plaçant justement sur le terrain de la théorie de Ricardo, revendiquaient la primauté pour le travail (cf. ceci très bien exprimé par les Chevaliers du Travail et par les I.W.W. aux E.U.). Or, Marx dans « Misère de la philosophie » s'insurge contre eux. Effectivement le travail dans notre société n'est que la face complémentaire du capital. Cet aspect de la question est également traité dans les « Manuscrits de 1844 ».

Implication théorique.

Il s'agit de reprendre et de bien situer la revendication de l'abolition du travail telle que l'affirmait Marx dans « L'idéologie allemande ».

De tout ce qui précède il est nécessaire de préciser la disparition du prolétariat et la formation d'une classe universelle dont parlait Marx dans « L'idéologie allemande » (cf. lettre du 05.01.70). C'est-à-dire qu'il y a un processus de prolétarisation intense de l'humanité.

D'autre part en liaison avec le travail productif, nous constatons qu'en définitive, les travailleurs actifs ayant un travail sont intégrés dans le système tandis que ceux qui chôment soit après avoir eu un travail soit qui n'en ont jamais eu, sont plus révolutionnaires. Autrement dit l'être dualistique du prolétariat dont il est question dans les thèses in n° 6 s'est dissocié en deux couches au sein même du pro-



létariat et ceci s'effectue aussi d'ailleurs pour les nouvelles classes moyennes et nous avons, dans le pays capitaliste le plus évolué, antagonisme entre les deux. Aux E.U. les prolétaires blancs organisés dans les syndicats soutiennent ouvertement le gouvernement, luttent contre les noirs et sont partisans de leur extermination.

Car c'est ici qu'apparaît une donnée affirmée dans le n° 2, le capital doit détruire la surpopulation correspondant d'ailleurs à un capital en jachère; aux E.U. la volonté de détruire les noirs qui sont en grande partie en dehors de la production; la même chose au Moyen-Orient: destruction des palestiniens = population inutile. Le capital tendra toujours plus à éliminer l'homme.

En revenant à la question de l'unification de la classe (en tenant compte que cela ne peut être finalement que la classe universelle, donc potentiellement négation du prolétariat lui-même) elle ne peut pas se faire par convergence de forces mais par une lutte de classe véritable entre les deux couches dont on vient de parler, et il faudra le triomphe de l'élément en dehors du capital; cette victoire ne pourra être favorisée que par une crise qui détruira le poste de travail des ouvriers actuellement intégrés.

En 1920, le KAPD mettait en évidence ce nouvel aspect de la lutte de classe en Allemagne et montrait comment la classe capitaliste créait artificiellement la famine afin de domestiquer les ouvriers.

A partir de 1920 on constate assez bien que les ouvriers organisés dans les partis socialistes étaient ceux intégrés et ceux dans les partis communistes, ceux qui étaient le plus souvent en dehors du système. Déjà, à l'époque, on reprochait aux communistes de s'occuper du Lumpen-prolétariat. De ce fait la proposition du front unique même à la base était une profonde erreur; seule la lutte en faisant triompher — même aux dépens des ouvriers — la position communiste pouvait amener une situation favorable.

Comment se présente dès lors la question du prolétariat qui doit se constituer en classe dominante?

Le prolétariat devait se constituer en classe dominante parce qu'il devait généraliser sa condition: généralisation du travail, augmentation des forces productives, c'était en quelque sorte la gestion du capital par le prolétariat (on comprend de ce fait la puissance de l'idéal gestionnaire qu'on retrouve chez les Allgemein Arbeiter Union et chez le KAPD, comme chez les ordinovistes, etc...) ils voulaient que le prolétariat gère le capital, afin de passer au socialisme. Mais maintenant la situation est tout à fait différente. Nous sommes au moment où se vérifie la négation du prolétariat avec la dissolution de la société, nous n'avons plus à développer les forces productives, etc...

De plus, le prolétariat est en fait devenu classe dominante sous forme mystifiée. Phénomène apparent: multiplicité des gouvernements socialistes et ce depuis le début du siècle; importance du soutien des

syndicats, etc... La politique des revenus et celle du plein emploi est une politique en fonction du prolétariat, vu évidemment comme support du travail productif. Le rêve des socialistes de type ricardien, de même que celui de Flora Tristan est réalisé, le travail est parvenu à la domination. Voilà la mystification profonde, mais tout le développement du capital est sur ce terrain là. Il ne peut survivre qu'en exaltant son ennemi, qu'en dominant par son intermédiaire.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle il existait une grande partie de la bourgeoisie qui n'avait pas un intérêt immédiat à la destruction du féodalisme: celle qui vendait les produits de luxe à la noblesse. De même actuellement les prolétaires qui ont un travail et participent donc « à la société de consommation » n'ont pas un intérêt immédiat à la destruction du capitalisme (Cf. aux E.U.). Il fallut une autre couche bourgeoise qui ne pouvait pas être intégrée, il fallut le prolétariat naissant pour radicaliser la situation en particulier en coupant la tête aux bourgeois qui composaient avec la féodalité (la Gironde).

Il est vrai qu'au moment de la révolution une partie de la classe adverse passe du côté de celle-ci, mais il est aussi vrai que le frein à son déclenchement est l'absorption d'une partie de la classe antagoniste par le mode de production en place. Voilà le secret de ce que Lénine appelle aristocratie ouvrière, ce qui n'est guère correct... et on n'a plus affaire à une question d'opportunisme.

Marx avait bien raison de s'opposer à la glorification du prolétariat. D'autre part, à maintes reprises, il mit en évidence qu'une révolution profitant à une seule classe n'était pas l'émancipation humaine. Or, avec le capitalisme nous avons enfin production d'une classe universelle dont le triomphe est la destruction immédiate des classes.

Le prolétariat a donc à lutter contre sa propre domination en tant que *v* (capital variable), en tant que travail productif. Il découle de tout cela qu'en définitive 90% des groupuscules ont une idéologie fasciste, qu'ils ont 50 ans de retard.

On s'appuie sur le Manifeste pour dire que le prolétariat doit se constituer en classe dominante; or qu'elle était la situation de l'époque? D'autre part on se sert des critiques au programme de Gotha, pour affirmer la nécessité du socialisme inférieur, etc. Or, si c'est une réponse bien circonstanciée, ce n'est pas une affirmation théorique fondamentale. A mon avis Marx attendait de terminer son investigation sur le capital pour pouvoir mieux préciser le devenir de la société après la révolution. Il est remarquable en particulier qu'il ne dit pas que la *Commune* (réalisation du prolétariat en tant que classe dominante) soit la forme trouvée de l'émancipation du prolétariat, mais il considère qu'elle est un facteur d'accélération de celle-ci.

Il ne s'agit pas de dire comme Kautsky que la question de la dictature du prolétariat est une question mineure chez Marx. Absolument pas. Il faut simplement montrer qu'elle est centrale dans la pé-



riode de domination formelle du capital, mais qu'elle prend une importance secondaire dans la domination réelle du capital, dès lors que l'on montre justement que le prolétariat (producteur de p) y devient classe dominante (le plus bel exemple de cela c'est l'Etat d'Israël). Va-t-on affirmer la prédominance du travail productif alors que dans la société il devient de moins en moins important; veut-on le généraliser, c'est revenir en arrière!!! Alors...?

Il est bon de remarquer qu'à la suite de la division opérée au sein de l'être prolétariat, le meilleur moyen d'attiser la lutte entre les deux portions de la classe c'est le racisme: cf. les E.U. Lorsque le fait de race, de couleur, n'existe pas, on en trouve un autre. Cela se généralise et l'étudiant chevelu est dénoncé parce qu'il n'est pas comme les autres et surtout parce qu'il ne travaille pas. Le discours fasciste contre les artistes, contre la culture, est permanent.

Nous sommes d'accord que la culture doit être détruite mais attention à la façon de poser la question sinon on récite quelque chose à la Goebbels, et j'ai souvenir de certaines positions dans le PCI (parti communiste international)... Tout le populisme gauchiste est en fait négativement un discours fasciste: exaltation du prolétariat. Car le fascisme ne pouvait vaincre que grâce à lui.

« La crise du capitalisme est le passage d'une ère de civilisation à une autre. La solution à la crise est le corporatisme où l'autodiscipline serait confiée aux producteurs. Et quand je dis producteurs, j'entends aussi les ouvriers... ».

« Quant au fascisme, son objectif est une plus grande justice sociale, le travail garanti, une habitation décente. Cela n'est pas suffisant. Car les ouvriers, les travailleurs doivent être de plus en plus intimement associés à la production si l'on veut qu'ils se plient aux exigences de la discipline. » Mussolini. 1934.

Le moment de ce passage du prolétariat à la classe dominante sous forme mystifiée, c'est le fascisme. Il est important de délimiter celui-ci historiquement car nous sommes maintenant dans une période bien au-delà.

Ainsi, comme cela est affirmé dans le n° 8 (série I), le point essentiel est la distinction entre domination formelle et domination réelle. Dans celle-ci:

- la démocratie prolétarienne est réalisée;
- généralisation du travail (forme mystifiée);
- réalisation du prolétariat en classe dominante (mystification);
- socialisation absolue;
- domination du non-être (réification universelle). Le capital parvenu à son autonomie, est représentation de lui-même. Marx parle des figures du capital; l'homme devenu objet n'a plus qu'à contempler les multiples évolutions de ces figures: le spectacle dont parle les situationnistes;

— par là-même toutes les vieilles catégories de la philosophie voilent en éclat, puisque nous avons domination du non-être sur l'être. La science et la philosophie (ce qui se prétend ainsi) est interprétation du non-être, scolastique de la mort!

L'humanité actuellement n'est pas un être et de ce fait on doit même préciser: domination du non-être sur quelque chose qui est lui-même réifié et qui tend — dans une certaine mesure — à se libérer et pour cela à se constituer en Gemeinwesen. Les hommes qu'ils soient prolétaires (effectuant un travail productif, que l'on peut réellement appeler ouvriers) ou éléments des nouvelles classes moyennes, ou cadres se considèrent comme un capital qui doit rapporter un profit; leur activité est toujours activité en vue d'un gain = *Erwerbstätigkeit*; et pour réaliser cela ils sont effectivement pour le lein emploi, pour que le système capitaliste tourne rond. Nous sommes donc tous à notre corps défendant devenus des particules de capital vivant.

Aristote distinguait les esclaves des animaux de la façon suivante: l'animal est un instrument mais l'esclave est un instrumentum vocale, c'est pourquoi il a une certaine ressemblance avec l'homme libre. On pourrait reprendre la comparaison en disant que l'homme est un capital parlant. Et voici toute la domination du capital pleinement réalisée. Les hommes sont devenus les automates auxquels le capital donne vie. L'humanité s'enfonce dans le non-être et dans la folie sous ses diverses formes. En particulier elle est la tentative d'émerger humainement tout en restant engluée dans cette mort.

En revenant à la question du fascisme et de la domination réelle du capital, nous constatons que le prolétariat par sa lutte d'abord contre puis pour le capital (cf. la deuxième guerre mondiale) a facilité le développement du capital, il lui a permis d'accéder chaque fois à une phase plus évoluée de son développement. Mais en même temps c'était son propre renforcement car cela obligeait à la réalisation du prolétariat classe dominante; ce qui pose clairement les données de la lutte actuelle: le prolétariat doit lutter pour réaliser sa propre négation.

Ceci nous amène à préciser encore ce qui se passe au cours de la révolution communiste. Voici ce que dit Rubel: « La conclusion de ce Livre I est la conclusion de toute l'« économie » (Rubel considère que Marx voulait écrire une économie et qu'il ne fit paraître en fait qu'une partie « Le Capital ») dont Marx n'a pas dissimulé la tendance subjective, le triomphe du travail sur le capital. » p. CXVII de son introduction à *Economie II*. Et Rubel renvoie à une lettre de Marx à Engels du 07.02.67.

Or ceci est une perspective style socialiste ricardien, fasciste de gauche, et la plupart des partis ouvriers actuels qui ont en fait une position fasciste. La révolution communiste c'est le triomphe de l'homme sur la valeur d'échange. C'est l'homme enfin trouvé. Il ne peut



l'être qu'en s'assujettissant enfin une donnée qui était née des rapports entre hommes il y a plus de 6.000 ans en certaines zones du globe. Et l'homme c'est la Gemeinwesen et l'homme social. Le travail est une manifestation donnée de l'homme. Une manifestation par l'intermédiaire de laquelle il fut justement aliéné, dépeuplé, extranéisé. L'homme doit dominer aussi sa propre activité.

Qui, va assurer la dictature sur le monstre automatisé, le capital, et permettre sa transformation en outil complexe au service de l'humanité: c'est le parti. Celui-ci ne peut-être que, l'émanation de la classe universelle dont nous venons de parler. En effet étant donné que celle-ci se constitue en opposition aux couches sociales défendant le capital (classe capitaliste) elle s'érige en parti (portion de...) et qui a un programme: la liquidation de la société capitaliste, donc des classes.

Tout cela un peu, en vrac pour tenter de pousser une réflexion en profondeur sur le travail qui a pu être fait depuis un an, depuis notre prise de position sur les groupuscules-rackets.

Enfin une dernière remarque à propos de l'intelligence et de la culture: il est vrai, l'intelligence est opportuniste, elle est apte à justifier, à établir des rapports afin de voiler, d'escamoter une réalité. Mais il est nécessaire de voir qu'à l'heure actuelle, il y a une campagne diffamatoire contre l'homme; il faut ramener les hommes à un commun dénominateur. Tous ceux qui font réflexion, recherchent art, recherchent une vie non asphyxiée (et je ne me préoccupe pas ici de jugement de valeur sur la qualité de leur action) sont diffamés et la platitude la plus absolue est vénérée. Depuis la fin de la dernière guerre, la plupart des partis ouvriers ont en définitive souvenu le capital: guerre d'Indochine, guerre d'Algérie et, on peut dire que sauf quelques exceptions les ouvriers ont suivi. Cependant certains groupements intellectuels, par exemple les surréalistes, se sont insurgés contre la dégénérescence mortelle de Moscou et les atrocités commises par le capital. Il est vrai que la position du prolétariat s'explique par le fait de sa défaite et l'éradication concomitante de toute forme d'activité révolutionnaire. Mais, sous prétexte de glorifier le prolétariat, il ne faut pas déformer la réalité. D'autre part, il faut comprendre pourquoi le prolétariat reste sous la domination du capital (cela fait maintenant 25 ans); il y a bien les grèves sauvages mais comme le disait Marx dans le Livre I cela ne remet nullement en cause le système. Alors, il faut étudier de près la réalité et être à même de reconnaître qu'il y a des *données irréversibles*. Mais ceci, vu dans la perspective de Marx, ne conduit pas à un défaitisme, au contraire, à voir la maturation exceptionnelle de la révolution, maturation que nous ne fûmes pas à même de percevoir, englués que nous étions dans nos schémas du passé!!

2° - *Question russe.*

Il serait intéressant de bien reprendre la question telle qu'elle fut

abordée par Marx: difficulté, peut-être même impossibilité d'un développement du capitalisme en Russie et, le communisme peut venir des campagnes, des vieilles structures agraires. Or, on constate que le grand développement de l'industrie est liée aux nécessités de l'Etat, de la défense nationale, en ce sens on n'est pas encore sorti de la forme tsariste. Le retard pris pas l'usine Togliatti, par exemple, n'est pas « accidentel »; il semblerait que cela soit dû au fait que les prolétaires russes fraîchement venus des campagnes n'arrivent pas à être domestiqués par le capital. En particulier, ils n'acceptent pas le temps du capital. On racontait au temps des premiers plans quinquennaux que les ouvriers dormaient entre deux coulées, ce qui se traduisait par certains incidents. Ceci n'est pas aberrant. On oublie trop qu'en Occident il fallut plusieurs siècles pour parvenir à domestiquer les hommes. Et la situation était plus favorable à cause d'une séparation assez précoce entre artisanat et agriculture.

Il y eut d'énormes révoltes paysannes entre les deux dernières guerres. Elles furent réprimées féroceement par Staline. Ici, un point important: on présente toujours ces révoltes comme des réactions petites-bourgeoises, or il se peut très bien que cela ait été une réaction des formes communautaires contre le despotisme du capital. On eut quelque chose de similaire en moins grand en France en 1789. Cependant un fait vient faciliter la tâche de domination du capital: les 22 millions de morts lors de la dernière guerre. Ce fut un moyen de dépeupler les campagnes. Car, le capital ne peut arriver à sa domination réelle qu'après s'être soumis en totalité l'agriculture. Nous sommes loin du compte en Russie.

Lorsque la Tchécoslovaquie voulut passer à une forme de domination réelle du capital — la fameuse libéralisation du printemps de Prague, qui n'est qu'accession de tous au marché dans les mêmes formes qu'en Occident — l'URSS dut mettre le holà. Dans ce pays, le capital ne peut pas encore arriver à une telle domination qui apparaît comme la réalisation de la liberté — en Russie comme ailleurs — cela serait paradoxalement un facteur de dissolution.

Le despotisme asiatique se voit le mieux dans le fait qu'une grande partie de la recherche scientifique est dirigée directement vers la mise au point de méthodes de contrôle, les plus efficaces possibles, des citoyens!

La question de la possibilité d'un développement réel du capital dans certains pays est très importante. Si on montre qu'il n'y a pas une possibilité, cela introduit une série de contradictions qui viennent relayer les contradictions propres au développement du capital. Or, un pays comme la Chine avec sa masse énorme de paysans qui ont une tradition pluri-millénaire, peut-il réellement voir fleurir un capitalisme. Les événements de la révolution culturelle ne sont-ils pas en liaison avec cela? N'y a-t-il pas tentative coûte que coûte de distiller les concepts capitalistes dans la tête des masses?



Que dire de L'Inde? D'un côté elle a des usines ultra-modernes et de l'autre une campagne absolument arriérée. Or, les usines peuvent fonctionner avec peu d'ouvriers et ceux-ci peuvent même être seulement affectés par le nouveau mode de production avec lequel ils entrent en contact. L'ouvrier garde en fait les antiques conceptions. D'ailleurs il est significatif qu'en même temps qu'il y a un certain développement technique, il y a absorption de la pensée par la vieille conception directement liée au communisme primitif. Aux Indes, il y a encore le culte du Lingam.

Pendant il faut voir la question avec précaution. Les capitalistes peuvent utiliser ce phénomène pour briser toute possibilité de formation d'une classe prolétarienne. En Afrique du Sud, les noirs travaillent quelques années dans les usines, puis ils retournent dans les villages d'où ils sont originaires et là ils reprennent leur vieilles vie ancestrale. Toute possibilité de prolétarianisation est détruite, la première condition en étant la destruction des antiques rapports sociaux et la réduction de l'individu à la dépendance. Ainsi, les capitalistes dans la mesure du possible ne détruisent plus les antiques rapports afin de freiner la prolétarianisation. En ce sens ils ont compris la leçon de l'Occident. Voyez le Japon, il a conservé les antiques coutumes et les a greffés sur le capital. Le rapport de l'ouvrier à son patron est celui du serf au seigneur: rapport de dépendance personnelle. Un ouvrier se considère deshonoré s'il quitte son usine. Les congés payés au Japon atteignent 4 jours par an!

Il faut tenir compte que l'adversaire tire les leçons des événements historiques et que de ce fait nous, nous ne pouvons pas réciter toujours la même leçon!

Autre exemple pendant longtemps on a dit, il faut que se forme la grande nation arabe parce que Marx était justement pour les grandes unités nationales et Lénine aussi. Or, la grande nation arabe c'est Nasser et, à l'heure actuelle, il ne peut en être autrement. Précisons, en fait, que c'était, puisque celui-ci vient tout juste de mourir. Si se réalisaient les conditions pour la formation d'une unité arabe cela voudrait dire URSS et USA seraient très affaiblis; ce serait autre chose que de la formation de la grande nation arabe dont il s'agirait. A l'heure actuelle, il faut au contraire la destruction de l'unité fallacieuse entre les arabes, unité chantée par l'Islam qui joue un rôle aussi réactionnaire sinon plus que l'Eglise à cause des structures arriérées des pays arabes. On l'a bien vu lors des derniers événements. Les palestiniens devenus population inutile pour le capital doivent être objectivement exterminés pour que la solution de l'alliance russo-étasunienne puisse se réaliser et qu'Israël de ce fait n'ait plus de véritable ennemi, qui est en même temps celui des pays arabes. La faille créée par les Fedahyn dans l'unité arabe est plus révolutionnaire que toute tentative faite pour réaliser celle-ci. D'autre part, une quelconque défaite de l'Egypte pro-

voquerait obligatoirement des remous en URSS, ce serait le dégel là-bas. Marx montrait au siècle dernier qu'à partir du moment où se forma l'opposition populiste, la Russie dut accroître sa pression à l'extérieur et essayer de gagner à tout prix, ce qui la conduisit à des erreurs. Il faut qu'un phénomène similaire se produise.

Dernière remarque à propos de la Russie: la révolte de Makhno, peu connue, dirigée contre les blancs et les rouges: les paysans ne voulaient-ils pas le fameux communisme agraire et, de ce fait, entraient en contradiction avec les bolcheviks qui pratiquaient le développement du capitalisme. Il ne s'agit pas d'affirmer quoi que ce soit, mais d'affronter l'étude.

### 3° - Israël.

La réalisation de l'Etat d'Israël est celui d'un Etat parfaitement adapté aux exigences du capital; il réalise en même temps la communauté tout en détruisant sa base: la terre promise. On y a une intégration totale des prolétaires. Les partis au gouvernement sont des partis du travail et la centrale syndicale, Histadrout, est le plus sûr soutien du régime. Le système des Kiboutzin est encore mystification de la classe ouvrière parvenue classe dominante.

Tout cela montre que l'émancipation du juif en tant que juif ne pouvait être que l'émancipation de la société capitaliste juive du sein de la société ambiante; c'est une émancipation d'une parcelle de capital. Mais l'émancipation du juif n'est pas une émancipation humaine comme Marx l'avait montré dans la « Question juive ».

Question du capital, et là, je répondrai plus particulièrement à Jean-Louis. Absolument d'accord sur l'importance des pages 182-184 du tome VI. C'est le point délicat du passage de la loi de la valeur à celle des prix de production, plus précisément, c'est la forme sous laquelle se présente la loi de la valeur en société capitaliste, c'est le capital dominant la valeur. Une foule d'économistes ont effectivement soutenu que là il y avait une coupure dans l'œuvre de Marx, une accommodation. C'est pour répondre à tout cela et montrer ce qu'est la loi de la valeur chez Marx que j'ai fait le travail sur le VI<sup>e</sup> chapitre. A mon avis on n'était pas encore arrivé à comprendre le rapport entre toutes ces questions. Il y a un passage central pour toute cette question (passage cité dans Invariance n. 2) c'est la page 38 de la « Contribution ».

A cette question s'en rattache une autre, celle du changement de plan pour son œuvre « Critique de l'économie politique » qui finalement parut sous le titre « Le Capital ».

Le plan en VI livres est devenu plan en III livres où le travail salarié et la rente foncière ne constituent plus des livres indépendants. C'est normal parce que Marx au fur et à mesure de sa recherche précisait que le capital devenait l'être dominateur exclusif et qu'il se soumettait les antiques présuppositions. En quelque sorte jusqu'en 1865, on a encore le plan qu'on trouve dans les « Manuscrits de 1844 » où



les divers éléments ont encore force comparable; l'étude devait montrer à Marx que toute la société est dominée par le capital et cela est très nettement en liaison avec sa découverte dans les Grundrisse: le capital est la valeur en procès; elle se soumet tout, elle intègre tout dans son procès. Voilà pourquoi dans le plan changé il y a tout de même la même matière que dans le plan primitif.

Tout ce que tu dis au sujet de la surproduction du capital est absolument juste et doit être relié à la question du capital fictif.

D'autre part tout ce que tu dis à propos de la population excédentaire montre à quel point le capital doit assurer le plein emploi, le fameux droit au travail; à quel point il doit tenir compte du prolétariat et doit en quelque sorte se discipliner.

Les difficultés de réalisation de la plus-value ne sont pas celles que voyant R. Luxembourg et surtout la question ne se résoud pas de la façon dont elle le pensait; il y a problème parce que pour faire réaliser la plus-value, il faut de plus en plus fixer de la valeur = dévalorisation. Le prolétariat, en partie intégré, il faut tout de même maintenir au travail et dans les règles capitalistes, une population énorme, laquelle n'est pas sans influencer le prolétariat qui réalisera bientôt l'inanité du travail: tout cela est fixation de la valeur. Et on en arrive toujours à la thèse qui me semble centrale: l'homme devient le principal obstacle à la valorisation, donc le capital doit déclencher la guerre contre l'homme, contre la classe universelle dont il a été question plus haut.

Un point important que tu verras plus loin: les capitalistes se contentent d'entreprises rapportant l'intérêt et non le profit. Au fond c'est là le fameux problème du capital fictif. On place l'argent là où il est apte à engendrer un certain intérêt et c'est tout; or, là l'Etat est un moyen terme important; voilà pourquoi il prend une importance considérable, mais ce n'est que l'indication de la constitution de la communauté du capital. Ce phénomène est un moyen puissant pour limiter la baisse tendancielle du taux de profit, mais à long terme il est dévalorisation complète.

Jacques

(Un grand nombre d'idées exposées dans cette lettre proviennent d'un entretien antérieur que j'eus avec Gianni Collu. *Camatte* 1975).

\* \* \*

Le 01.10.70

Cher Gianni,

L'affirmation selon laquelle avec la domination réelle du capital il y a réalisation du prolétariat en classe dominante (évidemment prolétariat signifiant ici les travailleurs produisant la plus-value) peut être illustrée de façon superficielle avec les divers gouvernements travaillis-

tes de par le monde; on peut l'affirmer en tant que conséquence historico-théorique: dès lors que la bourgeoisie n'est plus une classe révolutionnaire qui «pousse» au développement des forces productives dans tous les aires du globe, le capital ne peut se développer que grâce à l'intervention du prolétariat; il ne peut dominer que par l'entremise du travail. Cela date de 1871. Cependant on peut encore le démontrer sur le plan économique et avec les données capitalistes même. En effet la politique du plein emploi chère à Keynes, celle des revenus, qu'est-ce sinon le triomphe du travail? Voici des extraits d'un article de M.A.L. Jeune:

«Les américains veulent imposer au monde une révolution monétaire: la dévaluation (ou la réévaluation) permanente. C'est — bien sûr — la consécration de l'impérialisme du dollar, mais aussi la primauté du travail sur le capital. C'est un changement de civilisation.»

«Traditionnellement, la monnaie est une contrainte. Pour se bien porter, elle exige que les prix restent constants et que les dépenses se soumettent à une discipline. On reconnaît à ces traits le capitalisme tel qu'il fonctionna au XIX<sup>e</sup> siècle, dictant au travail ses lois.»

Il y a évidemment la part populiste de la conception dont il faut tenir compte mais grosso-modo c'est exact!

«La défense du plein emploi nous fait ainsi entrer dans cette société de consommation dont discutent les doctes et dont les jeunes s'irritent, sans bien en comprendre toujours le mécanisme. Ils y voient une conspiration du capital, alors qu'il s'agit d'une sauvegarde du travail. A la limite, en effet, la recherche du maximum d'expansion tend aussi à l'emporter sur celle du profit maximal.»

Il ne comprend pas que le soulèvement de Mai était justement contre le travail, autre face du capital; mais ce qui nous intéresse ici c'est l'affirmation travailliste. Si l'on ne sauvegarde pas le travail, le capital ne peut plus subsister, c'est évident. L'autre part Marx montrait qu'effectivement en 1848 une mauvaise théorie de la monnaie avait conduit à prendre des mesures bancaires qui avaient aggravé considérablement la crise en cours. La même chose est valable pour les problèmes de l'emploi, du chômage; les capitalistes ont tiré la leçon de la crise de 1929. Il est évident qu'ils ont des mesures pour limiter les dégâts, afin que cela ne conduise pas à une situation explosive.

«La civilisation d'hier était une civilisation de l'épargne. C'est-à-dire du capital. La civilisation d'aujourd'hui est une civilisation d'expansion. Et même d'une civilisation si rapide que finalement, l'homme ne garde pas la maîtrise de ses dépenses.»

Le capital fut toujours expansion et il a toujours besoin d'une épargne, seulement pour réaliser sa pleine domination sur les hommes le capital doit se présenter humain (la fameuse anthropomorphose du capital) et par là c'est la réalisation encore du prolétariat en classe dominante.



Ces quelques remarques doivent se relier au travail plus sérieux qui serait une analyse du livre de Keynes. Cependant je veux simplement mettre en évidence que cela cadre avec l'ensemble; car c'est après 1929 que la question du plein emploi fut posée, théorisée, et c'est à partir de cette époque que le capital tend à dominer au nom du travail. C'est à la même époque que le fascisme triomphe (cf. la même chose avec le New-Deal de Roosevelt); or, celui-ci se présente anti-capitaliste, comme une idéologie du travail!

Au fond on a la tentative de conjurer la tendance du capital: éliminer les hommes du procès de production. Or cette masse d'hommes pèse sur le devenir de la société et rend précaire l'existence du procès de production du capital. Assurer le plein emploi consiste en une généralisation du travail, personne ne peut rester sans rien faire; cela conduit à avoir une production de plus en plus grande, avec dévalorisation constamment opérante. Pour masquer cette dévalorisation: développement du capital fictif. D'où l'inflation constante et à l'échelle mondiale l'instauration de taux de change non fixes fluctuants. La spéculation n'est plus dès lors simple affaire des particuliers, mais de l'Etat lui-même. Cette mesure sur les taux de change est encore une victoire des E.U. cela permet de planifier la dévalorisation.

Revenons à la question de la réalisation du prolétariat en classe dominante. Il y a une petite question: nous disons ce qui caractérise le développement de la révolution russe c'est l'incapacité du prolétariat à se constituer finalement en classe dominante. D'accord, mais ceci est insuffisant si, parallèlement, on ne montre pas qu'en fait ce même phénomène se réalise de façon mystifiée. On peut d'ailleurs dire qu'il y a un phénomène d'osmose entre le fascisme et le stalinisme sur ce point. Il y a passage de données de l'un dans l'autre afin d'anéantir la puissance du prolétariat en tant que puissance négatrice de la société du capital et glorification du prolétariat en tant qu'ensemble de travailleurs productifs. Si l'on traite la question ainsi, il est réellement possible alors d'expliquer la situation actuelle, telle qu'elle se présente à l'échelle mondiale.

Jacques

\* \* \*

Argelés le 02.10.70

Très cher Jacques (d'avrillé)

L'erreur fondamentale de Rosa Luxembourg c'est d'avoir enfermé le capital dans une formule!

C'est la meilleure conclusion que je tire de l'étude de son ouvrage qui depuis ton envoi ne me laisse plus une minute de repos. Après avoir noirci des pages et des pages et avoir griffonné une multitude de schémas il faut se rendre à l'évidence: rien ne va plus! C'était

d'ailleurs la conclusion de R.L. qui s'accrochait alors à la phase de dégénérescence du capital et remettait tous ses espoirs dans la pâle lueur du soleil socialiste naissant!

Après 60 ans de survie, il nous faut bien admettre que le capital avait plus d'un tour dans son sac et qu'une génération de marxistes s'est foutu le doigt dans l'œil; encore R.L. avait-elle l'excuse d'une base théorique qui pouvait sembler solide ce qui est loin d'être le cas pour Lénine qui dans son « Impérialisme » ne juge même pas nécessaire de parler d'accumulation et encore moins de parler des travaux de R.L.

Dans l'énoncé du problème est contenue la solution, mais l'énoncé du problème posé par R.L. est formulé dans la « rigueur » de la loi de la valeur et exigeait par là-même une solution « dans » le cadre de la loi de la valeur!!! Formulé dans un cadre plus général, le problème trouvait sa solution en dehors de la loi de la valeur et c'est effectivement la solution qu'a trouvée le capital à un problème qu'il ne s'était pas posé mais qui le lui avait été par la limite géographique et ethnique du cadre spatial de son développement. *Ainsi est posée la nécessité pour le capital de surmonter la loi de la valeur*; le point le plus délicat pour la compréhension du phénomène du « passage » de la domination formelle à la domination réelle se situe justement ici et comme me le faisait remarquer Jacques (de Brignoles) dans sa dernière lettre, la mystification de ce bouleversement important est rendu possible par le caractère des « catégories » de l'économie politique bourgeoise: prix de production, profit, rente, intérêts, etc.

La limite de l'accumulation productive (productrice de capital) est la limite de la réalisation de la plus-value capitalisable (c'est-à-dire non consommée improductivement), la limite de cette plus-value étant elle-même celle que nous définissons dans notre formulation de l'accumulation. Sur la masse de la plus-value produite dans le procès total de production, une grosse partie est sacrifiée pour la réalisation de l'autre partie qui elle, peut être accumulée. Dans le cadre de sa médiation entre travail et capital, dans le domaine idéologique et économique, l'Etat participe à la réalisation de la plus-value sociale et à ce titre participe également à la part consacrée à cette réalisation par l'intermédiaire de toutes les finasseries possibles! Mais d'autre part, et grâce aux nationalisations, l'Etat se présente également comme producteur de moyens de production et de consommation c'est-à-dire qu'il dispose lui-même d'une part importante de la plus-value sociale; indépendamment de l'élargissement de son propre procès de production, il peut prétendre également à l'accumulation et c'est ce qu'il fait dans des domaines aussi peu rentables (dans le sens capitaliste) que diversifiés: armement, recherche pure, médecine, conquête spatiale etc... pour le plus grand profit des capitalistes privés qui trouvent là le fameux « marché extérieur » nécessaire à la réalisation de leur plus-value sup-



plémentaire. Il apparaît alors que Maître Capital a su dépasser la nouvelle barrière en l'intériorisant et en se créant bien sûr d'autres barrières! Dans la mesure où le système vit en autarcie, il est maître de l'étalon de la valeur qui n'est valeur que pour lui-même; le procès social de la production est reproduction élargie de marchandises dont le surplus est continuellement déversé dans l'accumulation improductive de l'Etat mais il n'est que REPRODUCTION SIMPLE de la VALEUR CAPITAL; *ce qui était impossible dans la période de domination formelle (à cause de l'échange avec l'extérieur) devient possible dans la phase de domination réelle.*

La loi de la valeur est surmontée mais elle n'est pas éliminée. La perpétuation des anciennes catégories de l'économie politique entraîne une inflation chronique dont la conséquence immédiate est la dévalorisation continue du capital social en place est substitué un capital fictif. Au niveau du capital privé en effet tout capital est capital producteur d'intérêt au sens le plus général du terme, et si cet intérêt, forme mystifiée de la plus-value, n'est pas réellement produit au niveau de l'ensemble de la société, il s'ensuit que le paiement de cet intérêt s'effectue avec une partie du capital en place! cet intérêt étant de nouveau capitalisé, l'ancien capital se trouve en effet reconstitué et c'est maintenant ce seul procès qui subsiste!! Le concept actuel du capital s'oppose à l'idée de dévalorisation ce qui entraîne l'économie bourgeoise à procéder à cette stupide tautologie:

1000 f + 10% d'intérêt = 1100 f qui égalent 1000 f décomposés ainsi: 900 f de capital réel + 100 f de capital fictif + 10% d'intérêt = 1100 f — 100 f de capital fictif!!! Comme son nom l'indique ce capital fictif n'a aucune réalité objective mais intervient dans le calcul de l'intérêt; 1100 = 1000 c'est l'inflation, 1000 de capital = 900 f de capital + 100 f d'intérêt c'est la dévaluation donc la dévalorisation du capital social. La limite de cette opération c'est le capital lui-même! A la limite le capital social et sa reproduction ne sont que l'intérêt d'un capital entièrement fictif, et seule subsiste la reproduction simple de cet intérêt.

Au sujet de la dévalorisation je rappelle pour Jacques (Brignoles) la suite du développement de notre étude sur l'accumulation dont je te parlais dans ma lettre du 07.06:

« La dévalorisation du capital accumulé au temps T sera au temps T + dT proportionnelle à l'accroissement dP de la productivité, soit d'après (08):

$$\text{Valeur capital accumulée} = \frac{f_2(t_1)}{f_2(t_2)} \frac{t_2}{t_1} \int_{f_2(t)} V \cdot Y (f_1(t) - 1) dt$$

Bien que dans notre hypothèse de base la réalisation de la plus-value était totale, nous voyons que la dévalorisation est inscrite dans les termes mêmes de l'accumulation! Le terme de valorisation (ex-

pression sous le signe somme) est opposé au terme de la dévalorisation  $f_2(t_1) / f_2(t_2) = P_1 / P_2$ . Le fonctionnement autarcique du capital entraîne l'arrêt du développement du terme de valorisation et seul subsiste le développement du terme de la dévalorisation (dans l'expression ci-dessus je mesure la valeur avec le travail VIVANT comme étalon). Le CAPITAL en tant que TOTALITE englobe l'ensemble du capital social: le capital privé et le capital d'Etat; dans son fonctionnement autarcique le capital ne peut réaliser aucune plus-value supplémentaire, mais le capital privé peut réaliser la sienne par l'échange avec le capital d'Etat qui lui consomme improductivement la sienne. Il s'ensuit que la réalité objective de l'intérêt du capital c'est la plus-value produite par le capital d'Etat! Si nous reprenons le raisonnement ci-dessus sur le capital fictif, à la limite, la réalisation totale de l'intérêt c'est l'appropriation par l'Etat de l'ensemble de la plus-value sociale produite et en dernière analyse la reproduction simple de cet intérêt.

...

Jean-Louis

\* \* \*

Le 09.11.1970

Cher Jean-Louis,

J'ai beaucoup tardé à envisager réponse directe à ta lettre du 02.10.70, cependant je pense que tu as dû recevoir les autres lettres.

Effectivement le point le plus important c'est celui de la transformation de la loi de la valeur en loi des prix de production, c'est-à-dire qu'on a alors domination de la loi de la valeur par le capital. Encore plus précis: c'est le capital qui semble donner valeur car il se pose en source de valeur. Tout le procès de production où le capital fixe devient déterminant est là pour appuyer ce point. Mais pour cela il fallait qu'il domine réellement le travail, donc le prolétariat. Mais à ce moment-là il engendre une contradiction, ou plutôt il l'accuse, entre la valeur d'échange et la valeur d'usage. Au sein de tous les produits, il y a très peu de travail vivant, mieux un faible quantum de valeur d'échange a comme double (au sens de pôles d'un aimant par exemple) une énorme masse de valeurs d'usage qui encombrant le devenir du procès de production et de circulation. D'où dans une certaine mesure il faut même que le capital tende à englober cette contradiction. Le mode exact d'englobement doit être précisé.

Dans une certaine mesure s'il n'y a pas apport de nouveaux travailleurs, il y a toujours reproduction simple de la valeur capital, mais cela apparaît dans des valeurs d'usage toujours plus nombreuses. C'est là l'obstacle car alors on tend vers la gratuité... Cependant le capital peut encore se sauver et c'est le capital fictif.

Donc la solution n'est pas en dehors de la loi de la valeur car le capital est la valeur parvenue à l'autonomie. Ceci est très important



car personne n'a compris cette question et c'est pourquoi Marx reste pour la plupart des gens quelqu'un qu'il faut mettre à jour; c'est quelqu'un qui leur sert pour polémiquer mais avec qui ils n'ont rien en commun. Toutes les théories sur l'impérialisme et sur le monopole sortent de cette incompréhension crasseuse de la théorie de la valeur chez Marx. Mais revenons à notre question.

Pour une population donnée avec un certain niveau technologique donc un certain  $c/v$  donné on a une plus-value déterminée qui dépend de rapports historico-sociaux: par exemple dans quelle mesure  $T$  a été réduit et donc quel est le  $T/n$ ? Pour avoir alors plus de plus-value comment faire lorsqu'on a réussi à intensifier au maximum la production si ce n'est en accroissant l'exploitation, c'est-à-dire en rendant la force de travail plus productive. Et c'est là qu'apparaît la caractéristique fondamentale du capitalisme: ce n'est pas la valeur qui l'intéresse mais la plus-value; parce qu'en définitive l'ouvrier produit la même valeur mais produit plus de plus-value. Et, encore là, la contradiction indiquée plus haut: il y a accroissement des valeurs d'usage supports de cette  $p$  accrue mais la valeur d'échange, elle, ne peut pas varier puisque la *durée du travail est donnée*.

De là est déjà posée la dévalorisation, mais mieux: plus  $n$  diminué et donc  $e$  augmente plus cela veut dire que l'homme n'a plus de valeur et que donc ce qui est déterminant de la valeur, la force de travail, n'a en plus. Pour que le système tienne il faut donc maintenir une certaine valeur à la force de travail. On peut avoir, à partir de là, trois cas:

— Augmentation du nombre des travailleurs productifs; mais alors on a aussi augmentation de la production; donc la lutte contre la dévalorisation est source de nouvel embouteillage.

— Augmentation du temps de travail avec heures supplémentaires etc.; il y a ici une moins grande augmentation de  $v$  que précédemment mais on a aussi augmentation de la production.

— Diminution de la valeur de la force de travail. On a bien alors diminution de  $n$ , donc augmentation de  $e$  et donc de  $p$ . Pour cela on peut avoir diminution des frais d'entretien; tendance à ne plus avoir une agriculture naturelle mais industrielle; produire une nourriture à bon marché. Mais ceci entre tout de même en contradiction avec la rente foncière et avec toutes les couches en place qui se font intermédiaires entre producteurs et consommateurs. On donne déjà des aliments synthétiques au bétail, mais cela ne fait pas baisser le prix de la viande, because la rente foncière. Cependant il y a tout de même une part de vrai et qui se réalise dans ce que j'expose ici, mais cela ne fait que contrebalancer l'augmentation de dépense culturelle: nécessité de donner une instruction plus longue qu'auparavant, et aussi, payer des gardes chiourmes que sont psychologues, redresseurs d'enfants etc. Ces derniers rentrent vraiment dans les faux-frais de la production des travailleurs.

Avec cela on voit que comme pour le travail nécessaire il faut faire remarquer que le caractère d'usage n'est plus exactement le même qu'avant. Il y a bien valeur d'usage mais elle est pour le capital, c'est-à-dire que de façon immédiate elle est consommée par l'homme, elle apparaît pour l'homme, mais en fait elle doit être consommée pour le capital. Ceci n'a pas été abordé correctement par les protagonistes de la polémique du début de ce siècle. D'autre part ceci est lié à l'anthropomorphisation du capital c'est-à-dire que le capital devient homme, parce qu'il en prend tous les attributs et voilà pourquoi en tant que communauté matérielle il se présente comme un être social; parallèlement l'homme devient capital (capitalisation). D'où une précision: il ne faut pas parler de capital d'Etat. Ce dernier est seulement une organisation du capital, une organisation médiatrice entre le capital Gemeinwesen (communauté) et les différents capitaux unitaires et donc quasi médiateur entre les hommes puisque ceux-ci sont devenus capitaux. Il est vrai que l'Etat joue un rôle important — *non politique* — mais économique. Là est la grande modification que les gauchistes ne voient pas (d'où il n'y a pas à faire de politique, vieille affirmation que nous répétons). Ainsi avec les nationalisations, l'Etat retire de la sphère où se détermine le taux de profit, les secteurs où le taux de profit est nul ou très bas. Ce faisant, il ne fait qu'accroître les contradictions entre le socialisé et le privé. Et, même, le rôle de l'Etat peut-être de détruire ces secteurs là: cf. encore la SNCF.

De plus les capitaux tendent à rapporter un intérêt plutôt qu'un profit (cf. dernier paragraphe de ma lettre; la question, je la tire de Marx: « Les contradictions internes de la loi ») d'où le hotmoney, c'est-à-dire l'ensemble des capitaux flottants qui vont d'une place à l'autre, les apatrides du capital! Ce sont eux qui intervinrent lors de la crise du franc et celle du Mark. En ce cas, il est important de voir comment se constitue le marché monétaire mondiale et est-ce que l'augmentation des taux d'intérêt ne serai-il pas l'indice l'une difficulté croissante de la valorisation du capital? Sa difficulté à boucler le procès total d'où appel de capitaux neufs, d'où augmentation des taux; enfin ceci doit toujours être lié à la question du capital fictif.

Jacques

\* \* \*

Argelés le 07.02.1971

Trés(s) chers Jacques ('s),

La distance qui sépare le Capital du schéma de base sur lequel il s'est édifié est telle que c'est miracle de ne pas tomber dans le précipice de la spéculation métaphysique. Le capital s'est édifié sur la base de la *loi de la valeur*, et cette expression ne doit pas être avancée



comme « la loi » en soi qui se suffit à elle-même et ne nécessite aucune explication (et c'est bien là et par là que pèchent tous nos « marxistes »), mais la loi de la valeur saisie sous son aspect phénoménal de « valeur-travail » n'est que l'hypostase d'une figure historique du capital et vouloir rendre compte par exemple de « l'échange inégal » sous cet aspect est une absurdité.

Le capital, valeur en procès, ne peut être saisi que dans son mouvement et la loi générale de ce mouvement a pour prémisses la loi de la valeur = valeur-travail; au départ le capital en « formation » ne fait que révéler la valeur travail grâce à laquelle il s'autonomise face aux autres modes de production qui ne sont pas le mode de production du capital. Cette autonomisation est un procès d'*assujettissement* et de *transformation* des rapports sociaux des anciens modes de production qui idéologiquement apparaissent comme des catégories de l'économie et de la politique; mais la valeur travail est affirmée et constitue la base concrète d'édification du capital. Le valeur travail est généralisée et cette généralisation qui constitue la loi de la valeur par intégration, dans le procès du capital, de la valeur d'échange déjà autonomisée. L'édification du capital, du nouveau RAPPORT SOCIAL, s'effectue selon un schéma précis déjà donné par la loi de la valeur et peut se résumer, grâce aux concepts qu'elle désigne, par la formule:

$$dK = X r \text{ pl dt} - \frac{K}{P} dP$$

L'être organique apparaît alors dans son devenir vers la totalité puisque pour maintenir les contradictions qu'il renferme il lui faut pousser toujours plus loin son mouvement. Marx dit que le capital est une contradiction en procès!

L'économie politique « classique » naît de la soumission complète du capital à la loi de la valeur et cette soumission est nécessaire pour poser le procès d'appropriation du capital comme le seul juste et légal face à la servitude des anciens modes d'appropriation et également face à l'usure; autant dire qu'une telle soumission est une figure du passé et que, n'en déplaise à nos amis marxistes, cette époque est définitivement révolue; vouloir affubler de tels oripeaux un nouvel Etat capitaliste en formation est évidemment absurde mais bien des tentatives sont faites qui aboutissent au même résultat!

Seul un nouvel équilibre social permet au capital d'éluder la question de cette soumission et, au travers de ses propres catégories de dominer formellement la loi de la valeur: apparaissent alors les thuriféraires du capital qui de classique transforme l'économie en science vulgaire! Ce « nouvel équilibre » n'étant qu'un stade plus avancé de la constitution du capital en communauté. Pourtant à aucun moment le capital ne peut nier la base sur laquelle il s'est édifié: « D'autre part, il prétend mesurer les gigantesques forces sociales ainsi créées d'après

l'étalon du temps de travail, et les enserrer dans des limites étroites, nécessaires au maintien, en tant que valeur, de la valeur déjà produite. Les forces productives et les rapports sociaux — simples face différentes du développement de l'individu social — apparaissent uniquement au capital comme des moyens pour produire à partir de sa base étriquée. » (Fondements. t. II. p. 223) Du moins cette négation ne peut-être que formelle car même dans la période de domination REELLE de la loi de la valeur, le capital fictif est affirmation de celle-ci. Plus le capital se développe et la valeur s'autonomise et s'inscrit dans le secteur idéologique, détachée de sa base infra-structurelle: le procès de valorisation qui est en même temps et de plus en plus procès de dévalorisation. Mais cette dévalorisation de même que le procès réel de valorisation est de plus en plus masqué, du fait de cette autonomisation de la valeur qui n'est plus perçue qu'au travers des catégories de l'idéologie dont notamment l'économie politique qui désigne le capital financier et monétaire comme seul lieu de son inscription; là, précisément, nous trouvons un autre travers dans lequel tombent les idéologues marxistes, c'est celui de l'autonomisation des catégories mêmes de l'idéologie (Bordiga suit Lénine dans son affirmation que le capital financier devient de plus en plus « parasite » du capital qui ne serait donc pas financier! — in thèses de 1945) alors qu'en fait, aucune catégorie ne peut être autonome mais toutes sont une figure non privilégiée de la totalité du capital dont le mouvement est perçu sur de longues périodes historiques, au travers des transformations subies par ces figures dont l'histoire est justement l'inverse de ce que l'on explique souvent: parvenues à l'autonomie dans les modes de production antérieurs, les vieilles catégories économiques et idéologiques (travail, valeur d'échange, commerce, usure, science, philosophie, etc...) sont les conditions d'édification du capital qui face à la vieille organisation sociale apparaît comme organisation universelle! Les vieilles catégories sont intégrées, transformées, certaines éliminées et c'est sur cette trame que l'être capital prend corps, atrophiant et distordant sans cesse leurs interrelations et s'identifiant de plus en plus en elles; ce qui apparaît comme catégorie du capital n'est plus qu'auto-justification d'un groupe social désigné par la division du travail (intellectuel) salarié généralisé!

Le capital est de la valeur en procès mais il apparaît maintenant que pour le capital, la valeur c'est le capital en procès, ce procès étant le mouvement général du capital et non pas le seul procès de travail bien que celui-ci désigne le travail en général et non pas le travail créateur de plus-value, c'est-à-dire que maintenant la mystification est totale si bien que se trouve achevée bien plus que « l'IDEE du fétiche capitaliste » mais sa réalité!

« L'identité de la plus-value et du sur-travail met une limite qualitative à l'accumulation du capital: la journée de travail globale, le développement toujours présent des forces productives



et de la population limitant le nombre de journées de travail simultanément exploitables. Si, par contre, la plus-value est conçue sous la forme vide de sens de l'intérêt, la limite ne sera alors que quantitative et défie l'imagination.

« Dans le capital porteur d'intérêt se trouve achevée l'idée du fétiche capitaliste, la conception qui attribue au produit accumulé du travail et, de plus, fixé comme argent, la force de produire de la plus-value grâce à une qualité secrète innée, de façon purement automatique et suivant une progression géométrique... » (Le Capital. Livre III, t. 7. p. 62)

Il apparaît clairement ici que la catégorie de capital porteur d'intérêt n'est pas « autonomisée » mais que seul le nouveau mode d'être du capital donne à cette ancienne catégorie une apparence de réalité autonome. Toutes les difficultés surgissent à ce niveau de développement du capital car pour en faire une analyse précise encore faut-il avoir à l'esprit la distance qui le sépare des son équation théorique fondamentale qui reste première dans ses sur-déterminations. Cette séparation, purement idéologique, est telle que toute les théorisations des crises, de l'inflation, etc... formulées par les idéologues du capital, malgré les puissants moyens d'investigation dont ils disposent, ne sont que les descriptions redondantes d'une apparence de l'être capital sous l'une ou l'autre de ses faces. Le mode d'être *concret* du capital est celui de la *domination réelle de la loi de la valeur* et le phénomène inflationniste qui, pour moi, est le problème central, n'apparaît que comme épiphénomène du capital et, à ce titre, ajoute à la mystification. L'inflation est pourtant l'affirmation de la validité de la loi de la valeur en ce sens qu'elle est le *néгатif* de tous les *phénomènes positifs* tendant à démontrer la domination de la loi.

L'inflation n'est pourtant pas un phénomène simple; dévalorisation = inflation est une égalité vide de sens puisqu'elle oppose deux concepts dont la genèse est totalement différente. Un vaste courant de contradictions complexes a pour résultat une dévalorisation de l'argent, le « précipité » de la valeur; mais ce phénomène d'inflation est ce en quoi se résoud momentanément toutes les contradictions du procès du capital; parce que ce phénomène apparaît au niveau de l'argent (forme idéale de la valeur), c'est-à-dire dans une phase figée du procès total, les analyses classiques n'apportent aucunes réponses satisfaisantes et elles sont bien souvent contradictoires et, de toute manière, dès qu'elles frôlent la réalité, qu'elles percent le niveau idéologique, leurs auteurs ont trop conscience de scier la branche sur laquelle ils sont assis pour poursuivre plus loin leur investigation (si le capital roule toujours ce n'est tout de même pas un hasard!...).

Au sujet des crises Marx disait: « La possibilité générale des crises, c'est la métamorphose formelle même du capital, la séparation, dans le temps et dans l'espace, de l'achat et de la vente. Mais cela n'est jamais

une cause de crise. Ce n'est en effet que la forme la plus générale de la crise, par conséquent la crise dans son expression la plus générale. On ne peut pas dire que la forme abstraite de la crise est la cause de la crise. Si l'on en recherche la cause, c'est précisément pour savoir pourquoi la forme abstraite, la forme de la possibilité devient réalité. » (Le Capital. L. IV. Ed. Costes. t. 5. p. 65). Pour l'inflation ce raisonnement est à appliquer tel que! La forme générale abstraite de l'inflation c'est la dévalorisation du capital (niée par lui) telle que la pose la LOI DE LA VALEUR. Mais cela n'est pas la cause puisque les causes de l'inflation sont multiples! bien que souvent ses résultats apparaissent comme la cause. Ainsi dans la fameuse sinon fumeuse spirale des salaires et des prix il semble difficile aux disciples de l'ETRE de désigner ce qui est premier quoique bien souvent le salaire soit catégoriquement désigné; c'est faire peu de cas du gonflement artificiel du taux de profit dont la chute est assurée, mais c'est affirmer implicitement que la force de travail doit être payée à sa valeur et là c'est un résultat!

Le parallèle avec les crises est à regarder de très car: « Il faut voir dans les crises mondiales la concentration réelle et la compensation violente de toutes les contradictions de l'économie bourgeoise. » (ibid. p. 67) Et il semble que dans l'inflation le capital ait trouvé un moyen momentanément de désamorçage des crises cycliques, violentes, à l'issue desquelles il risque de laisser sa peau. Mais en dehors de l'aspect concret de dévalorisation de l'argent, l'inflation reste un *état* de crise permanent; il faut encore saisir cela dans un *mouvement*, dans le mouvement immédiat du capital.

Il apparaît donc que le mouvement concret du capital soit à la fois très loin et très près de la loi de la valeur et que ce n'est qu'une question de point de vue. Nos idéologues regardent la réalité par la tranche, il n'est donc pas étonnant qu'ils aient la vue si courte et, si Hegel a su voir dans l'épaisseur, il ne s'est pas rendu compte qu'il regardait à l'envers!

Jean-Louis

\* \* \*

23.05.71

Cher Jacques (Avrillé)

A propos de l'étude sur la journée de travail, il faudra montrer en quelque sorte que cette question se posait de façon claire et nette dans toute la période qu'on peut appeler de domination formelle du capital; au fond, maintenant, il faut détruire, sinon qu'est ce que cela veut dire: abolition du travail; les deux questions sont liées. D'autre part, cela doit permettre d'illustrer un point des thèses 4. du n° 6: la limite de la valorisation du capital c'est le rapport n/T (travail nécessaire



à la journée totale de travail). Ce qu'il faut faire sauter, c'est justement ce  $n/T$  en supprimant la journée de travail, le travail nécessaire qui sera accompli par les machines. Toute la journée, la vie de l'homme est activité humaine, possible uniquement du fait de la mécanisation du domaine nécessaire de la vie. En ce sens il y a réellement libération. Cela implique donc de reprendre le fameux passage du Livre III sur ce sujet qui se relie d'ailleurs de façon pertinente au chapitre du Livre I.

...

Jacques

\* \* \*

Argelés 16.09.71

Cher Jacques,

...

Il est difficile de penser la « crise » sur le modèle d'une crise de la production et si le phénomène actuel marque une étape très importante dans la vie du capital il ne faut toutefois pas (à mon avis) attendre des répercussions immédiates au niveau de son procès matériel et par là-même social. Pour moi, cela fait un moment que je ne parviens pas à faire coller l'or dans le système actuel car il me semblait impossible de mesurer une grandeur imaginaire: capital fictif avec un étalon réel: l'or. Bien sûr, cet étalon était lui-même l'objet d'une survalorisation; mais sa production reste toutefois assujettie à des présuppositions purement naturelles (géographiques entre autres) qui empêchent le libre fonctionnement de la concurrence entre les différents blocs capitalistes et limitent donc les surcôtes (survalorisation) qui entraînent des plus-values qui ne sont pas distribuées sur le modèle purement concurrentiel du capital (non péréquation). La survalorisation de l'or a été pour le capital le seul moyen de surmonter pendant un temps cette barrière « insurmontable »! une autre barrière apparaît: la limite de cette survalorisation, il est donc nécessaire pour le capital de surmonter cette nouvelle barrière et cela d'une manière toute dialectique: le capital fictif nie dans l'étalon de la valeur ce qui est sa propre négation, l'or produit du travail; ne reste plus alors dans cet étalon que ce qui est le seul produit de sa valorisation purement formelle: une valeur purement fictive, le dollar par exemple! Mais cet étalon est maintenant imposé par la concurrence elle-même et ce n'est évidemment ni le Franc ni le Mark qui joueront ce rôle; seule une utopique monnaie européenne commune pourrait à la limite concurrencer le dollar; toute solution du FMI ou autre ne serait que le déguisement de ce même dollar! L'or est mort, vive le dollar. Cela fait 20 ans que le dollar joue ce rôle mais c'est maintenant seulement qu'il s'affirme comme valeur fictive et le fameux déséquilibre de la balance des paiements des E.U. venait justement pour une bonne part de la *génération spontanée* des dollars qui ne trouvaient plus alors à s'échanger contre de l'or américain (suspension

de la conversion). Ni le franc, ni le mark ne se sont développés de cette façon à l'étranger, ce qui prouve bien que le dollar a gagné sa place dans la plus grande honnêteté capitaliste et les aboiements des européens ne changeront rien à l'affaire. La solution est évidemment que tout le monde s'aligne sur le dollar et qu'enfin cesse cette pantomime monétaire qui risquerait alors d'agréger considérablement la survie du capital, ce que nul ne souhaite évidemment. Au mieux le capital pourra pendant un temps développer ses nouvelles contradictions mais au prix d'une réification totale de l'individu, de l'élimination des présuppositions les plus naturelles de l'homme. La révolution aura bien ce caractère de révolte contre le capital.

...

Jean-Louis

\* \* \*

Le 22.09.71

Cher Jean-Louis,

...

Un premier point en partant des phénomènes apparents: pourquoi les prix augmentent-ils puisque le quantum de valeur que contiennent les marchandises unitaires tend à diminuer? Il semblerait que là il y ait négation de la valeur par son affirmation formelle?

« Au niveau de la circulation monétaire, la fixation du prix est purement formelle, la valeur étant antérieure à la circulation monétaire et indépendante d'elle. En créant, la circulation du capital fixe le prix de manière non seulement formelle mais réelle. » (Fondements. t. II. p. 06)

Effectivement la circulation simple avait pour résultat les prix et par là aussi l'argent. Dans le mode de production capitaliste, les prix sont déjà déterminés, donc il n'y a pas de formalisme; on est déjà dans la sphère des prix ceci implique qu'il peut y avoir, comme on le dit, une politique des prix. D'autre part cela veut dire que le prix n'est pas obligatoirement déterminé *post festum*; on peut même le déterminer à l'avance; cela veut dire que le capital peut arriver à un contrôle de son mouvement.

Pour le communisme nous faisons remarquer que la valeur pouvant être déterminée à l'avance, plus exactement le temps de travail qu'il faut dépenser pour produire tel ou tel produit, la valeur disparaissait, l'activité humaine n'avait plus besoin de passer par cette forme, cette enveloppe pour devenir déterminante. Cela était notre premier point de départ pour l'élimination totale des phénomènes mercantiles qui sont plus résistants que le phénomène capital lui-même et à partir desquels il pourrait se régénérer. Donc le capital mystifie cette mesure en sa faveur.



(Cf. même idée: p. 171 du tome II: « Etant donné que le capital doit parcourir les différentes phases substantiellement déterminées de ses métamorphoses, de son procès vital, la circulation est pour le capital une condition indispensable et inhérente à sa nature. On voit donc que ce parcours coûte du temps et que pendant ce temps le capital ne peut augmenter sa valeur, parce qu'il ne produit pas et ne peut pas s'approprier du travail vivant. »

Pour le problème de la circulation et donc de l'argent, cf. pp. 185-186. Marx y montre les deux aspects de l'argent: 1° il ralentit la circulation, il augmente les coûts et Marx dit bien, ce qui a une très grande importance, que cela se produit lorsque l'argent est sous sa *forme immédiate*, quand il n'est que symbole de valeurs d'autres marchandises, donc lorsqu'il est l'expression d'un travail objectivé dans une valeur d'usage déterminée. 2° Il est comme une machine qui ne produit pas de valeur mais qui permet une appropriation plus grande de plus-value, augmente l'efficacité de l'exploitation. En un autre endroit Marx aborde la question de l'Etat de la même façon et il est évident que l'Etat a un rapport étroit avec l'équivalent général. Voici maintenant les deux points qui me semblent déterminants:

« Le capital s'efforcera donc de le convertir (l'argent n.d.r.) en une forme qui lui soit adéquate, en en faisant le représentant d'une phase de la circulation qui ne lui coûte rien et n'a pas de valeur. Le capital s'efforce de le dépasser (*Aufheben*) dans sa réalité immédiate et traditionnelle et de le transformer en quelque chose de purement idéal (ceci correspond mieux que idéal comme dans la traduction de chez *Anthropos*, car il ne s'agit pas d'idéal mais de représentation, et celle-ci ne peut se faire qu'en idée) posé en même temps qu'aboli (*Aufgehobenes*) par le capital. »

« (...) Il faut dire, au contraire, que le capital le transforme en un moment purement idéal de sa circulation, en s'efforçant de lui donner une forme qui s'accorde avec lui. »

On voit apparaître ici la question de la forme. Car l'intermédiaire équivalent général sous sa forme dépassée est une pure forme et c'est elle qui va s'autonomiser et devenir la forme. En quelque sorte une autonomisation au sein même du procès total du capital.

Le capital tend à une circulation sans temps de circulation et Marx reprend la question de la forme. Ce chapitre se termine sur la mise en évidence de la nécessité du crédit. Nous y reviendrons. A la page 172, cette question est déjà indiquée, mais Marx écrit ceci:

« Le temps de circulation est le temps du capital qui peut-être considéré comme le temps de son mouvement spécifique en tant que capital, à la différence du temps de production, en lequel il se reproduit ... »

Ceci est très important car cela foute en l'air l'interprétation productiviste qui ramène toute l'analyse marxiste à une étude uniquement de

la production conçue d'ailleurs de façon étroite. Cela implique que saisir, à l'heure actuelle, le capital ne consiste pas à le rechercher dans le développement de la production, mais dans son mouvement autonomisé par rapport à la production.

Comme toujours on trouve l'analyse du crédit qui se mêle aux considérations précédentes: « L'opposition entre temps de travail et temps de circulation contient toute la théorie du crédit. »

Cependant le point le plus important, déterminant et qui est causal, c'est le suivant: le seul échange qui soit réellement caractéristique du capital c'est celui entre le capital et le travail vivant.

« Pour autant qu'il est déjà en soi du capital, l'argent n'est donc qu'une simple *assignation sur du travail futur* (et nouveau); matériellement ce n'est que de l'argent. » (ibid. t. II. p. 320)

Les difficultés de la circulation empêchent la réalisation de l'échange capital-travail-futur. La dissipation dans le temps peut-être énorme; le capital a besoin d'un intermédiaire pour combler ce hiatus, d'où la formation de cet élément idéal, d'où l'importance de la représentation, mais aussi la nécessité pour le capital de dominer le futur: importance de l'analyse conjoncturelle, de la programmation, de la prospective, de la futurologie. Ceci a une grande importance sur le plan philosophique.

« En tant qu'assignation il est indifférent à son existence matérielle en tant qu'argent, et peut-être remplacé par n'importe quel titre. »

On voit ici l'autonomisation de la forme, et ce, dès la genèse du capital.

La loi de la valeur impliquait équivalence mais aussi, simultanément dans le temps et l'espace. Le mouvement du capital dissocie l'espace et le temps pour les réconstituer à sa façon mais en s'emparant d'une détermination temporelle supplémentaire: le futur. Plus exactement, l'équivalence va maintenant se faire avec le futur (travail futur); il y a possibilité de mise en suspens de la réalisation de la plus-value et le futur devient un indéfini, le mauvais infini dont parlait Hegel; c'est en lui que le capital veut se réaliser. Mais entre présent et futur, quel moyen terme (médiation)? le crédit. « Cela montre sa propriété de pouvoir persister, exister en tant que valeur séparée de sa substance. La base du crédit est déjà ici posée. »

Marx répond ici de façon anticipée à R. Luxembourg qui n'a pas du tout compris cette question. Elle a raisonné encore avec les catégories de la circulation des marchandises. Pourtant Marx dans le Livre II (dans le III aussi) met en garde contre cette erreur, laquelle découle en fait de la non-compréhension de la formule du capital. D'autre part le Livre II est une mise en évidence continue de la nécessité du crédit. La production capitaliste peut se poursuivre, se réaliser à condition que se développe le crédit. Or, le crédit c'est justement le capital en tant qu'équivalent général qui permet de colmater les hiatus dans l'espace et le temps. Pour cela il ne peut exister qu'en tant que grandeur idéale: le capital fictif.



Même dans le Livre III Marx n'épuise pas la question et pour cause (sa mort; d'autre part, il y a peut-être des manuscrits qui nous éclaireraient sur ce sujet, mais!!!) et, en fait, on ne voit pas l'épanouissement total du capital qui est pourtant annoncé et décrit dès le début des Grundrisse.

Je voudrai, dans un travail ultérieur, reprendre la question de la définition du capital — en liaison avec une approche du rapport Hegel-Marx — et donner ainsi une base à une recherche sur le devenir du capital.

L'équivalent général doit refléter et représenter l'ensemble de la production capitaliste. Voilà pourquoi je pense qu'il y aura dévaluation du dollar et réévaluation des autres monnaies. C'est-à-dire qu'il y aura un compromis. Mais, et c'est le plus important à mon avis, il doit y avoir intégration plus apparente des pays de l'Est, ce à quoi je m'attends et j'espère depuis longtemps déjà. Les mesures de Nixon ne visent pas uniquement l'immédiat, arrêter la concurrence sur le marché étasunien, mais réduire la faculté concurrentielle du Japon et des européens, en vue du marché chinois et asiatique plus généralement. Or les européens, allemands surtout, trafiquent avec Moscou afin de trouver une issue; donc on devra avoir une extension-extériorisation des contradictions du capital et il le faut sinon nous sommes condamnés à attendre encore longtemps.

On tendra à avoir une monnaie style D.T.S. qui dépassera l'or, mais le capital ne peut pas réellement éliminer celui-ci. Il peut englober ses contradictions non les supprimer. Cependant, sous forme mystifiée, il réalise justement une exigence immédiate du socialisme: la démonétisation de l'or. Le capital nous montre qu'une société sans argent peut exister.

Je suis bien d'accord avec toi que cette crise monétaire n'aura pas de répercussions immédiates. Elle est l'expression d'un réajustement du capital à l'échelle mondiale. Elle est comme l'expression de droit d'une situation de fait, cependant si le mouvement capitaliste ne parvient pas à englober l'Est, il ne fait aucun doute qu'on aura une situation très délicate. Et, par là, c'est le début d'une phase nouvelle comme le fut 1956 avec la coexistence pacifique et l'accès de la Russie sur le marché mondial.

J'ai relu, dernièrement, rapidement les passages essentiels de l'ouvrage de R. Luxembourg et j'ai eu confirmation de ce que je pensais: elle s'est posé un faux problème par méconnaissance de la méthode d'exposition de la vie du capital. Marx ne fait intervenir les différentes déterminations concrètes que lorsqu'elles deviennent nécessaires, sinon il les écarte. Or, au niveau du Livre II on est encore au passage des moments du capital aux différents capitaux; on n'a pas encore les formes concrètes, en particulier la dynamique du capital n'a pas été exposée. Et, à partir de cela, R. Luxembourg va discuter sur la possibilité ou

non de l'accumulation du capital! Marx donne les conditions de réalisation de la reproduction élargie et met en évidence les difficultés qu'elle rencontre en même temps que la solution: le crédit. En conséquence, raisonner sur ces schémas pour dire qu'ils donnent l'impression que le capital peut s'accumuler à l'échelle élargie et que donc le phénomène de l'impérialisme est inexplicable, me semble une erreur colossale par son début et par sa fin. Car, il ne faut pas l'oublier la préoccupation de R.L. est l'impérialisme; l'extension du capital dans de nouvelles zones, etc...

Cependant l'analyse des schémas de Marx, en ne tombant dans le travers sus-mentionné, montre que si on pose une composition organique de plus en plus grande du capital (dans un exemple du III<sup>e</sup> Livre Engels donne les rapports suivants:  $97 \frac{1}{2} c + 2 \frac{1}{5} v$  ce qui fait en posant 96 et 2, une composition organique de 48) on constate que le IIc (capital constant de la seconde section) devient toujours plus grand que I ( $v + \frac{1}{2} p$ ) et même plus grand que I ( $v + p$ ), en ce cas toute la plus-value serait investie. En conséquence IIc ne serait pas tout consommé, mais il aurait aussi difficulté à revenir sous forme productive. Ceci fait apparaître, dans tous les cas, la nécessité de ces classes qui consomment sans produire. Or, elles sont produites effectivement par le capital, elles jouent un rôle dans le procès de valorisation total de celui-ci en le rationalisant en quelque sorte. Conséquence: tendance en ce qui concerne la valeur, ce qui nous intéresse ici, à la reproduction simple et dans certaines périodes, peut-être, à une déréalisation. Ceci n'empêche en aucune façon les valeurs d'usage (modifiées par l'existence du capital, ne correspondant donc plus à l'antique valeur d'usage) de s'accroître de façon démesurée.

\* \* \*

24.09.71

A mon avis la crise monétaire a pour principal aspect: l'antagonisme du développement du capital avec les nations constituées (aussi entre capital-Gemeinwesen et capitaux individuels) dont beaucoup ont encore des déterminations de modes de production antérieurs. Les nations la plupart du temps étant antérieures au développement du capital. Il est donc évident que ceci est surtout valable pour l'Europe. En fait la nation est toujours un cadre trop rigide pour le mouvement de valorisation (en sa totalité) du capital et donc cela s'applique aussi aux E.U. En même temps il indique un vaste mouvement d'égalisation du taux de profit à l'échelle mondiale. Un effet beaucoup d'entreprises étasuniennes s'installent en Europe ou en Asie et, là, produisent dans des conditions telles qu'elles peuvent ensuite concurrencer les entreprises étasuniennes autochtones. Il semblerait d'ailleurs d'après certains que même la taxe de 10% ne suffirait pas à entamer la marge bénéficiaire, de telle sorte que ces entreprises étasuniennes de l'extérieur pourront



continuer à produire et à exporter aux E.U. (Cf. un article du « Monde » : « Les américains voient croître les investissements en Europe »).

Ainsi les 50 à 60 millions de dollars dont parle Pompidou, qui se trouvent de par le monde, font une pression sur tous les gouvernements et aucune juridiction monétaire financière n'est apte à les contrôler. Or, ces capitaux flottants, libérés du procès de production soit momentanément, soit définitivement ne peuvent pas être traités abstraitement comme s'ils existaient par eux-mêmes; il faut analyser l'existence de ce qui les a engendrés. Cela conduit à affirmer qu'on n'aura rien réglé quand on aura acquis de nouvelles parités fixes et qu'on aura réussi à avoir un équivalent général-capital dont on aura défini le rapport avec l'or.

Il est intéressant de voir que la force du capital supplante à tous les niveaux les corps politiques constitués, ceux qui par définition essaient de maintenir un compromis. Il n'y a qu'à voir la puissance des promoteurs parvenant à tourner toutes les lois et interdictions. Ils saccagent ainsi de mieux en mieux la nature. Plusieurs cas l'illustrent. Le dernier est celui des Calanques près de Marseille. Il vont arriver à y faire des routes et à construire, et, de ce fait, tout sera détruit. Différentes associations de protection de la nature, de sportifs, marcheurs ou escaladeurs, s'y opposent... Ce sera insuffisant. Là est le point. Un jour viendra où les gens se rendront compte — parce qu'ils seront directement menacés — qu'ils doivent directement intervenir pour défendre leur vie. Au Japon les paysans, aidés par des étudiants, luttent de façon armée pour empêcher la création d'un aéroport près de Tokyo... cependant qu'on apprend qu'aux E.U. il y a un projet de construire près de New-York un aéroport sur la mer. En conséquence le capital a encore des possibilités; la situation sera pire et nécessitera encore plus une action de tous et non de quelques états-majors. A propos, si les ricains ont interdit le survol de leur territoire par les avions super-soniques, c'est certainement parce qu'ils sont pour le moment distancés par le Concorde. Or, si les ricains ne permettent pas un tel survol, c'est une partie énorme du trafic qui diminue; de ce fait les compagnies n'ont pas tellement intérêt à acheter cet appareil. Celui-ci sera peut-être arrêté dans sa construction. Dans quelques années on apprendra que les ricains vont mettre en service un appareil super-sonique. Il n'est pas impossible qu'ils ne puissent pas entre-temps profiter des études faites pour produire Concorde. Je pense à ce sujet aux remarques de Marx mettant en évidence que souvent les projets audacieux, faisant réellement accomplir des progrès ne peuvent aller à terme parce qu'ils sont trop coûteux mais que, repris ensuite par des filous, des escrocs, ils le peuvent parce que ceux-ci ont racheté à vil prix l'entreprise déficitaire!! Je n'ai jamais cru en la bonne foi de ces ricains! Je ne pouvais pas croire que leur but fut la défense de la nature et des hommes. Seulement l'argument utilisé était irréfutable.

Autre mouvement du capital — sous sa forme salariée cette fois — qui nie les limites nationales: la migration des travailleurs. La nation ne peut se défendre qu'en recourant au racisme qui était considéré auparavant comme un produit de la société féodale, surtout sous la forme de l'anti-sémitisme.

Autre élément du même dossier: les entreprises multinationales. Et ici il est intéressant d'étudier le contrecoup sur la question syndicale. Comment les syndicats vont-ils concilier leur « défense des travailleurs » avec celle de la nation? Il y a eu un article dans « Le Monde » à ce sujet. Qu'on le veuille ou non, le capital, sous sa forme valeur, devient international et entre en contradiction avec les nations; il en sera de plus en plus de même du travail. Mais celui-ci le fera sous une forme immédiate et donc ne représentera pas un gros danger. Seulement cela mettra en évidence la tangibilité du dépassement des nations et donc leur destruction possible.

L'intérêt de la formation d'un véritable équivalent général capital qui dépasse le dollar, ce sera de rendre les divers acteurs capitalistes de plus en plus interdépendants. Ainsi une variation de salaires en un point quelconque du globe aura effet immédiat sur la situation de tous les travailleurs. Donc encore une fois répercussion sur la question syndicale. Autrement dit, les syndicats vont acquérir d'autres rôles dans leur défense du système capitaliste. Il n'est pas impossible que cela amène des contradictions en leur sein.

On n'aura donc pas dans les 2 ou 3 années à venir une grande « crise » mais un réajustement mondial avec déplacement net, irrévocable du centre des conflits en Asie, et ce sur le plan politique et économique et, plus que jamais, la prévision de Marx sera confirmée.

On peut considérer que de 1956 à 1968 (bien que le fort de la crise se soit peut-être plus manifesté en 1969), il y eut 12 ans de développement remarquable du capital avec uniquement quelques récessions qui furent en fait des moments de rééquilibrage dans la reproduction du capital fixe. On peut donc escompter à partir du moment où l'accord-compromis sera réalisé une durée similaire de développement. Mais avec l'accélération que présentent toujours ces phénomènes, il se pourrait bien qu'avec le début des années 80 se manifeste alors réellement la « grande crise » peut-être pas soudaine (étant donnée justement les mécanismes autorégulateurs du capital) mais ouvrant dans tous les cas une période de grande instabilité. Or, il est certain qu'entre temps les différentes clarifications auront permis d'éliminer pas mal du phénomène groupusculaire et qu'un grand nombre de révolutionnaires se seront formés et unis.

C'est dans cette perspective que je pense qu'il faut travailler. Car je suis profondément convaincu de l'importance du facteur théorie, pensée. Je ne crois pas à la génération spontanée de la théorie, ce qui serait pur existentialisme. Ce qui sera spontané ce sera le vaste



mouvement d'insurrection et sa conscience immédiate. Mais il est certain que dans la production de ce phénomène intervient aussi le travail de gens qui se sont séparés des anciens schémas. Leur intervention sera surtout déterminante au moment de l'insurrection car ce sera le moment de rencontre de la réalité et de l'idée. Au contraire les partisans d'une conscience produite à un moment donné — celui de l'insurrection — et suffisante à résoudre tous les problèmes, n'éprouvent pas la nécessité de faire un travail de réflexion, de compréhension et même d'union (sinon pour la propagande de leur foi en la révolution) ils peuvent donc œuvrer n'importe où, écrire dans n'importe quelle revue etc. dans tous les cas, l'œuvre se fera et ils seront là pour en jouir!!

En revenant encore une fois sur la crise monétaire, on peut se demander si les entreprises étasuniennes des E.U. n'auraient pas intérêt à une augmentation des salaires dans les zones où les entreprises étasuniennes hors USA opèrent. Mais ceci diminuerait la quantité de profit à répartir ensuite entre les différents secteurs. Donc elles préfèrent les obliger à leur donner une part du profit qu'elles ont accaparé en plus. Ceci vaut aussi pour les autres entreprises. Si les entreprises étasuniennes avaient une composition organique supérieure, une augmentation généralisée des salaires (faisons abstraction de l'inflation) se solderait par une baisse des prix de production aux E. U., et donc les favoriserait dans la concurrence. En fait il semble que maintenant ce ne soit plus le cas. D'où on peut avoir aussi comme conséquence de cette crise une augmentation de l'automation aux E.U. Car le marché extérieur fait pression sur le marché intérieur étasunien et ce par l'intermédiaire des entreprises étasuniennes hors E.U. On a donc véritable formation du marché mondial; le capital organise le monde et tend à faire éclater les barrières nationales.

J'attends ton travail avec impatience.

Jacques

\* \* \*

Le 01.10.1971

Cher Jean-Louis,

Avant de reprendre le « fil » du discours catastrophique je voudrai te faire part d'une remarque. On peut me faire la critique suivante: tu fais une interprétation fonctionnaliste du « marxisme » et on pourrait lui opposer l'interprétation structuraliste. En effet je mets en évidence que le capital est l'automate organisé, un être matériel qui s'est incorporé justement le procès de production en le modifiant selon son être même (domination réelle dans le procès de production), c'est le fameux *einverleiben* que l'on peut traduire, à mon avis, par incorporer et par donner corps incarner. Les différents organes en sont les différents capitaux (sous forme marchandise, argent, capital pro-

ductif, etc...) qui assurent différentes *fonctions* de l'être commun (Gemeinwesen matérielle). D'autre part par séparation, expropriation, il crée des hommes dépendants de lui et en fait ses fonctionnaires: les ouvriers-prolétaires à qui on paie la fonction de leur force de travail, les anciens capitalistes devenus fonctionnaires (et même Marx emploie le mot *manager*). L'Etat lui-même perd encore plus son autonomie. Il a une fonction bien définie dans le procès total de production.

Or tu t'en doutes bien c'est Marx lui-même qui emploie tous ces termes. Je suis donc seulement étonné qu'il n'y ait encore aucun con à prétentions théoriques qui n'ait soulevé le lièvre et ne soit parti à la poursuite du ridicule!

L'explication structuraliste, fonctionnaliste, strictement historique, tout cela constitue, dans chaque cas, un réductionnalisme. Même le fait d'extraire, d'autonomiser la structure ou la fonction est déjà une erreur.

Ce qui est essentiel c'est de montrer la genèse de l'être capital communauté matérielle, ce qui implique la connaissance des structures et des fonctions. Ce qui fait la présence « supprimée » du discours philosophique, scientifique. Ce que je voulais te dire dans ma lettre d'envoi des livres de biologie. Il en est de même du discours historique... Autrement dit l'homme en tant que totalité d'un sujet connaissant (Gemeinwesen et homme social potentiels, ou être humain-espèce et homme social potentiels) s'affrontent à une totalité, sans jamais être victime d'une quelconque autonomisation, donc parcellisation. Tout principe explicatif partiel est un refuge et souvent une justification, ainsi du trop fameux matérialisme dialectique ou historique (l'un ou l'autre! et les deux à la fois!!).

En reprenant la question de la crise monétaire je ne quitte pas la problématique précédente: en effet en elle s'affirme la séparation de la forme d'avec le contenu. Dès la formule générale du capital ceci existe à l'état de possibilité.

\* \* \*

Le 02.10.71

En fait ne peut-on pas dire que ce n'est que maintenant que nous avons la véritable crise du capital en tant que capital. Les autres crises, commerciales, financières, de production sont les moments de la vraie crise. Si on veut, seul le moment présent peut donner le concept total, achevé de la crise. Comme dirait Hegel, le concept riche de toutes ses déterminations. En effet, c'est bien maintenant que nous avons opposition entre équivalent général du capital et capitaux particuliers, c'est à l'heure actuelle que nous avons la surproduction de capital, mais d'un capital non-matériel, formel, fictif: le capital qui a atteint sa pleine réalité en tant qu'être.



La crise du capital doit se manifester comme une rupture, une dissociation de la communauté, qui ne peut se réunifier qu'au travers d'une crise. Telle est la crise du capital en tant qu'automate réellement autonomisé. Cela ne supprime en rien les différentes déterminations anciennes de la crise. En particulier l'accumulation de valeurs d'usage (sur-production) qui dérive de la dévalorisation en ce sens qu'un quantum très faible de valeur doit pour apparaître, se manifester, se parer d'un quantum énorme de valeur d'usage. Les déséquilibres entre sections I et II, ceux liés au renouvellement du capital fixe etc... Ils sont cependant secondaires, surtout sur le plan théorique, parce que les prendre en considération en tant que facteurs premiers et causaux (à causalité déterminante) reviendrait à ne pas saisir le devenir du capital.

La crise apte à engendrer un mouvement révolutionnaire ce sera la crise qui, non seulement fragmentera la communauté capital mais qui la dissociera dans son unité intime capital-travail salarié. Cela veut dire que la crise révolutionnaire doit détruire, déchirer le mouvement apparent autonomisé et interiorisé dans les individus: l'idéologie. La fragmentation-dissociation devra donc atteindre chaque particule de capital = homme réifié actuellement

Si on n'arrive pas à ce paroxysme — il faudra donc déterminer les agents pouvant l'engendrer — nous n'aurons pas de révolution; la crise rétablira la communauté capital sur des bases élargies et avec une intimité de domination plus grande (phénomène d'intériorisation poussé).

Revenons au capital fictif:

« Ici la forme fétichisée du capital et la représentation du capital, l'inversion et la matérialisation du fétiche capitaliste atteignent leur achèvement. A-A' représente la forme vide de contenu du capital, l'inversion et la matérialisation des rapports de production à la puissance maxima. » (Le Capital. L. III. t. 7. p. 56).

Or ceci a été exprimé dès le début dans la formule générale du capital, la forme sous laquelle il apparaît. Dans les livres I et II on a explication de la rationalité de la mystification, de la production du fétiche. D'autre part ceci est inséparable du mouvement d'autonomisation qui affecte la valeur à partir de son surgissement entre les communautés primitives, la valeur sous sa forme de valeur d'échange.

Dans les formes pré-capitalistes ce mouvement A-A' ne pouvait pas parvenir à l'autonomisation de telle sorte que son absurdité était révélée dans sa remise en cause perpétuelle. Elle était sur le plan pratique comme sur le plan théorique: dénonciation de l'or et de l'enrichissement monétaire de la part de ceux qui craignaient l'effondrement de la communauté.

Le capital s'assure perennité et rationalité de son mouvement où la forme est autonomisée en s'emparant du procès de production, et puis de toute la vie sociale. C'est pourquoi dans le Livre I Marx

montre comment en définitive ce mouvement privé de contenu A-A' en acquiert un par l'échange avec la force de travail; comment le capital se constitue un être, comme il prend corps = einverleiben. Parce que tant qu'il n'en est pas ainsi il ne parvient pas à la domination réelle dans le procès de production. Le développement de la grande industrie permet la domestication des prolétaires, donc la domination réelle du capital dans le procès de production. Dans le Livre II Marx montre que la production capitaliste n'aurait jamais pu se développer comme elle l'a fait sans le développement parallèle du crédit. C'est avec ce dernier que le capital va subir un autre procès de séparation (Trennung) celui entre sa forme et son contenu. L'être matériel du capital (à ce sujet Marx emploie l'expression sachliche Kapital pour indiquer un capital qui a un contenu par opposition au capital fictif ou le capital sous sa forme d'argent autonomisé, c'est-à-dire pas le capital-argent, métamorphose étudiée au Livre II, ce capital-argent là est potentiellement capital productif) devient fixateur de valeur, inhibiteur du devenir même du capital (socialisation) en ce sens le point d'arrivée du procès inhibe le point de départ de celui-ci. C'est là d'ailleurs la contradiction importante, et, on le verra plus loin, le capital doit détruire son résultat pour régénérer son point de départ. Le capital solutionne cela — pour ainsi dire — par autonomisation de sa forme.

Il faut distinguer ce phénomène de surgissement de capital fictif du crédit proprement dit à son surgissement. Le crédit semble alors un moyen en dehors du capital lui-même pour combler un hiatus dans l'espace ou dans le temps et assurer ainsi la continuité du procès de production total. Lorsque le capital est parvenu à autonomisation de sa forme, c'est lui qui fonde le crédit en lui assurant une base, une enveloppe pour ainsi dire. C'est peut-être pour cela que Marx voulait traiter le crédit à part puis, à mon avis, en rédigeant « Le Capital », il se rend compte que cela n'est pas possible. Dans l'étude de cette question je crois que le chapitre 24 constitue réellement la charnière; il s'intitule: « Aliénabilisation (Veräusserlichung, c'est-à-dire le fait qu'on peut rendre aliénable, que c'est aliénable, Marx emploie aussi le terme de Veräusserlichkeit = capacité, possibilité d'aliéner) de la plus-value et du rapport du capital (rapport capitaliste) en général sous la forme du capital porteur d'intérêt (Les mots soulignés ont été éliminés par Engels). Le titre pose d'entrée la question de la séparation-autonomisation: il n'y a possibilité d'aliénation que par l'intermédiaire d'une séparation forme-contenu; de même la terre put être aliénable à partir du moment où il y eut des titres négociables la représentant. Là aussi il y a autonomisation: la terre n'est plus liée au seigneur, elle peut être, indépendamment de celui-ci. A ce sujet

« Ainsi grandit la puissance du capital, c'est-à-dire l'aliénation personnifiée dans le capitaliste des conditions sociales de



la production vis-à-vis des producteurs réels» (L. III. t. 7. p. 276).

Il y a deux points: 1° autonomisation des conditions sociales etc... (ailleurs Marx parle des rapports sociaux, c'est la réification, la fameuse inversion déjà indiquée dans le Livre I), 2° la personnification de cette autonomisation. Ce second point va même disparaître ultérieurement puisque le capitaliste tend à s'évanouir dans le procès total de production; on n'en a plus besoin. (...) L'autonomisation dérive d'une séparation et implique dans le contexte historique une opposition. Le producteur devient ainsi étranger à ces conditions de production dans lesquelles il pouvait même être immergé à l'origine et produit ainsi que conditions sociales lui deviennent étrangers. Il y a un double mouvement. Autrement dit *Verselbständigung* est un moment médiateur fondamental de *Entfremdung* = extranéisation et de *Versachlichung* = réification: les rapports humains autonomisés deviennent des choses, fétiches. La suite du texte confirme cela:

« Le capital apparaît toujours plus comme puissance sociale dont le capitaliste est le fonctionnaire, qui n'a plus aucun rapport possible avec ce que le travail d'un individu particulier peut créer, mais qui, en tant que puissance ce autonome, extranéisée, en tant que chose, en tant que puissance du capitaliste par l'intermédiaire de cette chose, s'oppose à la société. » (Ibid. t. 6. p. 276).

A noter une certaine imprécision: si le capitaliste devient fonctionnaire, peut-on toujours dire qu'il est capitaliste? Ceci est important pour la dernière partie de la phrase. Cependant en tenant compte de l'imprécision nous voyons que celui qui domine ne le fait que grâce à la chose pour laquelle et vis-à-vis de laquelle il exerce une fonction. Ceci se trouve en liaison avec ce que je dis sur le fonctionnalisme. En dehors de cette remarque indiquons aussi une certaine extrapolation: l'ensemble de ces êtres dominateurs par la médiation du capital est comparable au corps des mandarins qui devait gouverner l'« empire » dans le mode de production asiatique, en Chine par exemple. L'empereur était le fameux être commun = *Gemeinwesen* couronnant toutes les *gemeinwesen* unitaires. Il n'y avait pas de bureaucratie, car ces être étaient pour ainsi dire des organes de l'être commun accomplissant un certain nombre de fonctions. Il n'y avait pas de classes quoi qu'en disent certains au sujet du MPA. L'être commun était bien charnel en tant que représentation, mais son être réel était de plus en plus « évanescant » par suite de l'immensité de l'empire et par suite de l'influence des autres pays, d'où la décomposition... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de se rendre compte d'une certaine convergence entre MPC et MPA, même despotisme, même tendance à négation des classes; mieux, étant donné les problèmes de la pollution

et de la réglementation de l'eau, nous risquons de voir fleurir une société hydraulicienne comme dirait Wittfogel; en effet, se pose le problème de réglementer la vie humaine sous tous ses aspects en fonction de bassins hydrographiques: il y aura un contrôle de l'eau de plus en plus absolu, etc... Je ne veux pas développer ce point ici, cela nous mènerait trop loin. Je veux souligner cette convergence pour noter que le développement du capital en Chine est rendu possible par la convergence sus-dite. Cependant il ne faut pas voir un développement du capital polarisé autour de son pôle valeur comme ce fut le cas en Occident, mais polarisé autour du travail salarié, c'est-à-dire, qu'on aurait en Chine une espèce de dictature du prolétariat avec une communauté travail (cf. Manuscrits de 1844) laquelle en fonction du développement interne et externe se transformerait en communauté matérielle capital et on passerait à un *réel* despotisme du capital.

Quoi qu'il en soit de toutes les considérations qui se sont accumulées ci-dessus, on peut dire que l'autonomisation conduit à l'aliénation de la façon dont on vient de l'indiquer mais aussi parce qu'en s'autonomisant le capital devient autre, c'est-à-dire s'aliène, puisqu'aliénation veut dire aussi cette altération de l'être. Ceci se trouve dans *Veräusserung* que je traduis par extériorisation (comme d'autres avant moi d'ailleurs) mais qui est aliénation dans le sens le plus couramment employé, dans celui économique. Or, lorsque je cède quelque chose à quelqu'un j'aliène puisque je donne à un autre, mais je m'aliène aussi (du moins il y a la possibilité de) parce que je n'ai plus ce quelque chose. Ceci est évident pour le travailleur car il cède sa force de travail et récupère un salaire. Juridiquement il y a égalité, etc... Nous savons en fait qu'il n'y a aucune commune mesure entre ce que crée la force de travail et le pouvoir que donne le salaire sur les produits créés. A la suite de la *Veräusserung* le travailleur prolétaire est bien aliéné; il est dépouillé par déssaisissement (*Entäusserung*).

Mais ces quelques remarques posent encore une extrapolation de la plus grande importance: l'autonomisation implique « socialisation », le devenir à la puissance sociale; si donc, quand nous décrivons le communisme — nous ne mettons en évidence que cet aspect de la socialisation (un peu comme le fit Amadeo qui parlait surtout de l'espèce et niait la parcelle humaine parce qu'il rejetait l'individu) — nous allons finalement glorifier et revendiquer une communauté despotique où les êtres seraient broyés; ils seraient immergés dans le magma social. On doit donc poser: vraie *Gemeinwesen* = être humain (ce qui correspond à l'espèce dans son devenir) en même temps que l'homme social, c'est-à-dire l'individuel).

C'est donc dans le chapitre 25 que Marx aborde le capital fictif. Il donne deux composantes originelles du crédit: l'argent qui fonctionne uniquement en tant que moyen de paiement c'est-à-dire que la marchandise est vendue non contre de l'argent mais contre une pro-



messe écrite de paiement.

Administration du capital porteur d'intérêt, etc...

Tout le problème est d'avoir le plus rapidement KA alors que le capital est immobilisé sous forme de KM.

C'est à partir du crédit que peut se développer la spéculation et le capital fictif. On doit noter ici:

1° - la pratique du crédit, de la spéculation, moyens de s'emparer du capital d'autrui. C'est-à-dire que le capital est bien comme la terre, ici. Les usuriers arrivaient par des pratiques plus ignobles les unes que les autres à s'emparer des terres et ainsi de la source même de la richesse. Ici, avec l'autonomisation du capital, il est possible de s'approprier une plus-value, donc un profit, non pas directement mais indirectement; dans un second temps cela pourra même être directement en ce sens que le capital productif sera approprié.

2° - On passe de la valeur-capital à la valeur du capital. Dans une mesure très élargie nous voyons cela avec le fait que ce n'est plus l'or qui donne son prix au dollar mais l'inverse: l'once d'or vaut 35 dollars.

Sur le crédit les « Notes pour une élaboration ultérieure » sont capitales:

« Forme particulière du crédit: quand l'argent fait fonction de moyen de paiement, au lieu de moyen d'achat, on sait que la marchandise est aliénée mais sa valeur n'est réalisée que plus tard. Si le paiement s'effectue seulement après que la marchandise soit revendue, la revente n'apparaît pas comme conséquence de l'achat mais c'est grâce à la vente que l'achat se réalise. Ou encore la revente devient moyen d'achat. Secundo: les titres de crédit et traites, etc. deviennent moyen de paiement pour le créancier. Tertio: la composition des titres de crédit remplace l'argent. » (t. 7. p. 35).

On voit dans ces remarques 1° - domination du futur ce que j'ai déjà fait remarquer dans la lettre précédente; 2° - c'est réellement ce que nous avons à l'heure actuelle: la crise se traduit par une dissociation totale de l'achat et des paiements. Les dettes deviennent l'argent avec lequel on fait tourner la machine productive en Europe, jusqu'au jour où ces capitaux sont libérés (là il faudra faire appel au Livre II).

Je pense que cette première apparition du capital fictif a un intérêt relatif. En effet le capital fictif recouvre maintenant une autre réalité. Le capital dévalorisé qui de ce fait ne devrait plus être opérant, ne plus intervenir, apparaît encore en tant que capital parce qu'il devient fictif; c'est, pour ainsi dire le point d'arrivée. La recherche consiste donc à réunir les deux moments. De même, il y a lieu de mettre en évidence la « restauration » de la loi de la valeur mais sans

son contenu, une simple forme.

Je vais encore opérer un détour afin de mieux saisir, à croire souvent que la connaissance est chasse à l'affût, embuscade stratégie enveloppante!!

« Avec l'extension des coopératives du côté des ouvriers et des entreprises par action du côté de la bourgeoisie, le dernier prétexte à confondre le profit d'entreprise et le salaire d'administrateur disparaît, le profit se montre... » (t. 7. p. 54).

Plusieurs remarques: il y a un devenir du capital pôle valeur et un devenir pôle travail salarié. Les deux peuvent converger. De même dans l'étude sur le KAPD je montre la convergence volonté des ouvriers de gérer le capital et la disparition du capitaliste en tant que personnage, liée à la glorification du travail productif, l'inféodation du prolétaire à l'entreprise qu'il veut gérer (fascisme et Betriebsorganisation = organisation d'entreprise). De même à l'heure actuelle l'autogestion succédané de Betriebsorganisation va dans le même sens que la participation, cogestion; le mouvement du capital se perpétue géré par le prolétariat.

« Si l'on entend par "conscience révolutionnaire" au sens classique du terme, la volonté de s'emparer d'abord du pouvoir politique par n'importe quel moyen et quel qu'en soit le prix, puis seulement dans une phase ultérieure d'organiser la société de façon nouvelle, il est incontestable que la nouvelle classe ouvrière n'est pas révolutionnaire. Elle ne l'est pas dans ces conditions parce qu'elle pose une condition préalable à la transformation des structures existantes: elle ne doit pas se faire au prix de la destruction de l'appareil de production, voire de son affaiblissement sérieux "la machine est trop chère pour qu'on la casse".

Mais si l'on entend par révolutionnaire le souci de modifier fondamentalement les rapports sociaux existants, alors les conditions objectives dans lesquelles agit la nouvelle classe ouvrière font d'elle par excellence un ferment révolutionnaire.» (Serge Mallet dans un article de Réalités de Juin 1971, reporté dans Problèmes économiques n. 1, 238).

Les rapports sociaux sont actuellement autonomisés sous forme de capital et le mouvement apparent de celui-ci est l'idéologie plus ou moins scientifiçisée! ce qui montre évidemment le poids énorme de cette dernière... Mais passons, l'important, c'est qu'ils veulent conserver l'appareil. Or qu'est-ce que l'appareil sinon le corps même du capital ayant englouti en lui la rationalité, l'Aufklärung, qui est comme une glue pour tous nos théoriciens. Ils ne peuvent pas fuir cette raison! Mallet est dans la lignée de Kautsky qui tenait ce même discours en 1918. Le plus beau c'est que le con polémique avec Marcuse en disant que ce n'est pas vrai que la classe ouvrière soit intégrée



parce que Marcuse ne *voit* pas la nouvelle classe ouvrière. Or le ferment révolutionnaire n'est autre que le fumier de l'intégration: le prolétariat qui a totalement intériorisé le discours du capital. D'ailleurs il l'avoue lui-même: « La " nouvelle classe ouvrière " refuse l'organisation capitaliste du travail au nom de sa capacité technicienne à mieux contrôler le processus de production. » (...) Or, qu'est-ce que le procès de production? quelque chose de neutre? Il suffirait de changer les fonctionnaires, les surveillants? C'est là, devant l'extériorisation de cette ignorance crasse, qu'on voit l'importance du Livre I. En effet Marx montre que le procès de production devient procès de production du capital. Mais l'autonomisation de la forme par rapport au contenu leur fait croire, à ces adorateurs de l'apparence, à ces mystifiés du ciel apparent du capital, que le procès de production existe sans subir aucune affectation social-économique. Ce serait une abstraction de l'entendement, un invariant, une donnée qu'il suffirait de contrôler. Voilà qu'on retrouve notre sujet. La fiction se redouble par le fait qu'on croie qu'il suffit de l'éliminer pour qu'on solutionne tout, parce qu'il y a intériorisation de la fiction (comme pour l'aspect conventionnel de la monnaie) et nos théoriciens interprètent le devenir du capital en terme de psychologie: propension à consommer, à investir, etc... comme si réellement il ne s'agissait que d'une sphère « affective » et donc fictive évanescence. La fiction étant d'autant plus puissante que, comme les sentiments, c'est impalpable, mais redoutable. On peut mourir d'amour... du moins on le pouvait!

Ainsi à mon avis, le point qui n'a pas été envisagé par Marx de façon détaillée, c'est le devenir du capital sans capitaliste, le capital géré par les ouvriers. Cependant il ne faut pas oublier l'insistance qu'il met à louer Ricardo parce que celui-ci envisage le développement du MPC aux dépens des capitalistes eux-mêmes. Dans cette perspective il serait bon d'étudier le rôle des coopératives dans l'accession du capital à sa forme achevée, à sa totalité et à sa constitution en communauté matérielle. Il peut y avoir disparition du dirigeant capitaliste, du contre-maître, dans la mesure où la nécessité de produire est intériorisée. Les ouvriers deviennent plus productifs puisque le travail productif qu'opéraient directeur et contre-maître est maintenant effectué par eux, en plus de leur ancienne prestation de travail.

A noter qu'à ce niveau les improductifs sont bien ceux qui réalisent la plus-value. Alors l'antagonisme capital-travail va prendre une autre forme où le capital semble disparaître (dans quelle mesure aussi le travail salarié) celle du temps de travail rémunéré accompli pour une entreprise quelconque au temps libre. Ce n'est plus le salarié qui s'oppose au capital; mais l'homme potentiel tel que le modélera l'activité libre, émancipée de l'escalage du travail nécessaire, du travail salarié, à un être qui accomplit une fonction définie dans le procès de production, où, encore une fois, il semblerait que le capital ait

disparu. C'est un peu, à mon avis, l'escamotage que font les situationnistes.

Marx indique que le capital associe les producteurs grâce aux coopératives et aux sociétés par actions et il semblerait dès lors qu'il n'y aurait plus qu'à éliminer la phase autonomisée, la mystification, le fétichisme (comme une mauvaise superstructure) et les producteurs associés, qui l'ont été dans la phase précédente, prendraient en mains le procès de production. Il me semble qu'il y a là un grave danger dans lequel se sont vautrés les gars du groupe hollandais qui ont publié les principes du communisme, la plupart des conseillistes, Pannekoek en tête, etc...

Marx montre ici, au point où est arrivé son discours — la possibilité de:

- disparition des classes;
- existence des formes de transition à un autre mode de production. Il ne faut pas oublier qu'il parle de suppression de propriété privée, par exemple, au sein du capital.

Si Marx a pu mettre en évidence ces formes de transition, donc cette période de transition, ce la implique certainement que nous n'avons plus à les *subir*, donc plus à les généraliser pour que surgisse le communisme. Nous vivons ces formes de transition. Non pas dans le sens où nous vivrions l'impérialisme stade transitoire au socialisme! car là le contenu est différent, bien qu'il faille noter la part de réalité de cette approche théorique. Et Rubel a tort lorsqu'il dit que Marx a uniquement affirmé que la phase de transition était le capitalisme (ce qui est vrai mais dans un autre contexte) puisque Marx a insisté sur les formes de transition, telles sociétés par actions ou coopératives. Il est évident qu'en retour les trotskystes contre qui Rubel polémique, ont multiplié à plaisir cette idée non seulement pour la Russie mais pour la société de leur post-revolution!

On n'a plus à passer par le stade des producteurs associés égaux (ce qui touche fort les conseillistes) où la justice serait enfin réalisée, et la liberté! On doit tenir compte de ces éléments pour apprécier le capitalisme russe, chinois, cubain, c'est-à-dire des « capitalismes sans capitalistes »! D'autre part, le phénomène saisi par Marx en Occident doit s'y accentuer et la crise du dollar aux E.U. devrait amener ce pays dans l'orbite de ce développement en même temps qu'à l'échelle mondiale le crédit, le capital fictif prendront une plus grande ampleur.

Et ainsi de nouveau la crise en question! Notons tout d'abord l'inversion qui s'est produit, signalée en partie plus haut: « Le capital qu'on possède effectivement ou dans l'opinion du public devient la base pour la superstructure du crédit. » (Le Capital t. 8. p. 104).

D'autre part: « Le crédit rend le reflux dans la forme argent indépendant du moment du retour effectif que ce soit pour le capitaliste industriel ou pour le marchand ». (Ibid. p. 113). Donc procès de pro-



duction et de circulation vont se dérouler indépendamment, alors que l'origine du capital réside dans de faire de la production un moment de la circulation (le capital s'assujettit les producteurs situés aux deux extrémités de son mouvement), et de la circulation un moment de son procès de production total. La crise est le moyen terme qui doit rétablir la dépendance et le rapport organique.

Avant de revenir plus concrètement sur la crise, je voudrais revenir sur quelque chose suggéré plus haut: dans quelle mesure le travail salarié lui-même doit devenir fictif? Ce devenir à la fiction doit-il porter uniquement sur le pôle valeur-capital ou bien cela doit concerner le travail salarié (dans tous les cas cela doit avoir des répercussions sur ce dernier)? Un premier élément de réponse se trouve dans l'analyse du salariat par Marx lui-même lorsqu'il explique en quoi consiste la mystification du salariat: le salaire est le paiement de la fonction et non celui de la force de travail. Cependant il y a d'autres déterminations du salariat telle que la fixation de l'ouvrier à l'usine (quelconque, c'est-à-dire qu'il peut changer d'usine = dogme de la mobilité des travailleurs comme des capitaux); or avec le travail temporaire nous avons là un moyen apparent de dépasser le salariat; ceci surtout pour les jeunes et les femmes. D'autre part, l'opposition sus-indiquée temps de travail — temps libre est aussi exploitée par le capital. Aux E.U. on tend à la semaine de 4 jours (cf. article in Problèmes économiques n. 1.238) qui permet une intensification de la journée de travail et même son allongement! Là interviennent toutes les composantes de la vie humaine pour arriver à ce résultat: le capital doit exploiter l'homme dans ses désirs en leur donnant un semblant de réalisation, avant il pouvait se contenter de les bafouer!

Pour le pôle travail on peut donc dire qu'il y a eu généralisation de la forme effectivement liée à une autonomisation, mais c'est aussi celle d'un contenu répressif. La fiction se porte sur le rapport à la valeur, à la plus-value. Etant donnée la diminution de cette dernière on peut dire qu'effectivement le prolétariat actuel n'est que fictivement prolétariat. Cela traduit la maturité de la situation, la possibilité d'éliminer définitivement la valeur. Mais supprimer la fiction conduirait au communisme? Non parce que demeure le travail en tant que contrainte, en tant que perpétuation du capital même sous sa forme fictive. Il y a donc ici un point à bien préciser. En disant que se forme la classe universelle nous ne tombons pas dans le piège sociologique et catégoriel, mais il faudra énoncer les déterminations de la dite classe, de façon cohérente.

Les phénomènes apparents de la crise sont:

- dissociation moyens de paiement, moyens d'achat,
- crédit et capital fictif: « Credit crisis of monumental proportion », d'après un étasunien cité dans « Le monde »,
- surproduction de capital, bien que simultanément, il y a des

économistes qui se plaignent d'une pénurie de capital.

Avant, pour mieux me faire saisir et pour y voir plus clair moi-même, du Keynes (Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie. Ed. Payot. p. 375):

« Le commerce international cesserait d'être ce qu'il est, c'est-à-dire un expédient désespéré pour préserver l'emploi intérieur des pays en stimulant les ventes et en restreignant les achats au dehors; moyen qui, lorsqu'il réussit, ne fait que transférer le problème du chômage au pays le moins bien placé dans la lutte. *Il deviendrait un échange de marchandises et de services, réalisé librement et sans obstacle*, en des conditions comportant des avantages réciproques. » (c'est moi qui souligne) Autrement dit est-ce que le capital existe pour Keynes? Alors, Marx in Fondements t. 1. p. 369:

« Mais on oublie tout simplement que le capital productif n'exige pas une valeur d'usage déterminée, mais la *valeur* pour soi, donc l'argent — non pas l'argent dans sa détermination de moyen de circulation, mais en tant que forme générale de la richesse — ou forme de réalisation du capital d'un côté, du retour à son état dormant originel de l'autre. Mais l'affirmation qu'on ne produit pas assez d'argent ne signifie pas autre chose en réalité qu'affirmer: la production ne coïncide pas avec la valorisation, qu'il y a donc *surproduction* ou ce qui revient au même la production n'est pas convertible en argent, en valeur; elle ne peut pas se confirmer dans la circulation. D'où l'illusion des Geldkünstler (des artistes de l'argent! En fait ceux qui proposent des panacées et, donc, créent comme des artistes, réformateurs me semble insuffisant) (dont Proudhon etc.) qu'il y aurait un manque de moyens de circulation, à cause de la cherté de l'argent et qu'il faut donc créer plus d'argent artificiellement (künstlich). »

N'est-ce pas de cela qu'on discute dans les divers instituts, FMI, banque mondiale, etc...

Toute la page 370 du même tome est également importante:

« Mais la nécessité d'une telle compensation n'implique-t-elle pas déjà l'inégalité et donc la contradiction entre le capital tel qu'il est directement engagé dans le procès de production, et tel qu'à l'extérieur de celui-ci, il apparaît (relativement) indépendant de l'argent. Remarquons qu'en période de crise générale de surproduction la contradiction ne surgit pas entre les différents secteurs du capital productif, mais entre le capital industriel et le capital de prêt. »

Cette traduction ne reflète qu'imparfaitement, malheureusement, le texte de Marx. Il ne est de même des pages 318, 372 des Fondements. Marx commence à mettre en évidence l'indifférence des mo-



ments vis-à-vis de la totalité, donc l'indifférence des capitaux vis-à-vis de la totalité capital. Actuellement la manifestation de cela peut se voir dans les fameux capitaux flottants.

Anticipons: chaque quantum de capital tend à se constituer en communauté, totalité, ainsi il tend à échapper aux difficultés inhérentes à l'existence du procès de production, de circulation. Il se crée une unité qui tend à s'autosuffire: les cartels, les trusts. Ce capital s'oppose aux autres afin de garantir son procès de valorisation. Il y a donc la communauté matérielle du capital et il y a ces communautés inférieures. Il faut exprimer la dynamique de ces capitaux particuliers qui va au-delà du champ théorique banal du capital monopoliste, de l'oligopole etc... Voilà pourquoi on constate que Fiat, General Motors, par exemple, tendent à reconstituer la société capitaliste. Autrement dit la tendance à la constitution en totalité existe au niveau de chaque capital. Ceci est contenu dans le fait que chaque capital pour exister doit aussi prendre corps.

Il est important de noter que toute l'analyse sur le capital porteur d'intérêt, fictif, est conduite par Marx en fonction du cycle économique. Or, celui-ci doit commercer avec l'avance de capital et se terminer avec le retour de ce dernier. Le capital fixe met un certain temps pour se renouveler et c'est lui qui détermine la longueur du cycle. Les récessions ne seraient-elles pas tout simplement la fin de ces cycles. Les contradictions de chacune d'entre elles que nous avons connues ont été englobées par la formation de capital fictif, accroissement de crédit. Il sera intéressant de pouvoir cerner dans quelle mesure nous arrivons à la fin d'un cycle avec la question du renouvellement du capital fixe: cf. les questions sur la production aux E.U. qui posent le problème de l'automatisation.

Enfin pour conclure cette lettre en posant encore une question: disons que les étasuniens peuvent très bien avoir eu vis-à-vis de l'Europe et de l'Asie la même stratégie commandée par des impératifs découlant de la dynamique même du capital) que les anglais en Inde. Ceux-ci y avaient créé une industrie florissante. Lorsque la crise arriva elle fut supportée par les entreprises anglaises en Inde et le capital anglais (en Angleterre) put s'en tirer. Il est évident que l'Europe (les pays asiatiques comme Formose, à un moindre degré) peut mieux se défendre; mais dans quelles limites? Là, c'est encore une affaire à suivre...

Jacques

*Depuis 1969, les diverses discussions, les lettres échangées entre camarades nous conduisirent à rejeter un certain nombre de positions, ce qui amena, également, certains à s'interroger sur la nécessité de continuer à publier la revue. Ils pensaient qu'il valait mieux s'adonner à une réflexion approfondie et en publier les résultats dans des livres. Selon eux, la revue, par son existence même, favorisait la reformation d'un racket. Il fut également envisagé de créer une autre revue « Communisme », afin de mieux faire ressortir la discontinuité indiquée dans « TRANSITION » (cf. n. 8, série I). Dans le but de faire le point, un certain nombre d'entre nous se rencontrèrent début novembre 1971 à Paris (rencontre à laquelle participa J. Barrot). Il y fut question de rédiger un texte explicitant clairement le cheminement des camarades publiant Invariance, en mettant simultanément en évidence l'originalité de la période « actuelle ». Dans ce but, quelques jours plus tard, je rédigeais un petit texte qui, ne trouvant pas l'accord de tous, ne fut pas publié. Il aurait dû se trouver au début du n. 1, série II d'Invariance. Le voici.*

Comme Marx l'avait prévu, le capital est allé au-delà de ses limites. Voilà pourquoi nous nous trouvons dans une société qui se situe au-delà du mode de production capitaliste. C'est cette sublimation (au sens physique du terme) de toute la société qui rend difficile la perception de ses caractères.

Ceux qui se proclament révolutionnaires ont des yeux d'antiquaire et voient dans le mouvement social actuel la lutte des classes d'autrefois. Or, le capital est parvenu à englober la contradiction qui l'opposait au travail salarié. À sa façon il nie les classes en créant l'esclavage généralisé des hommes. Il s'est constitué en communauté matérielle et fictive. S'il semble avoir éliminé la classe qui le contestait de l'intérieur, il n'a pas aboli le mouvement qui, né en son sein, le nie de l'extérieur: le communisme, constitution de la vraie *Gemeinwesen* humaine, l'être humain et affirmation de l'homme social, vraie émancipation de l'individu.

Mai-Juin 1968 fut l'émergence de la révolution. C'est la première secousse révolutionnaire en période de domination réelle du capital, c'est la première lézarde au sein de sa communauté. La contre-révolution est donc arrivée à son terme.



« Peut-être la révolution n'est-elle possible qu'une fois accomplie la contre-révolution. » \* Marx.

Montrer en quoi, de façon rigoureuse, la contre-révolution a réalisé les tâches immédiates de la révolution — car ce n'est qu'ainsi qu'elle opère — déterminer les possibles de la révolution à venir, envisager le moment de son effectivité, préciser, enfin, le rapport de la « classe qui constitue la majorité de tous les membres de la société (au fond la majorité prolétarisée des hommes, n.d.r.) avec la conscience de la nécessité d'une révolution radicale, la conscience communiste. » (Marx), tels sont les objectifs de la nouvelle série de la revue *Invariance*.

J. Camatte  
Novembre 1971

## CHRONIQUE D'UN BAL MASQUE

### 1. - *Cœur de ténèbres*

Le capital parvenu à la domination réelle de toute forme de production et de reproduction de l'existant résume en lui l'histoire entière des sociétés de classe et, débordant la sphère spécifique de l'économie politique, soumet à sa propre valorisation devenue autonome toutes les sphères autrefois séparées de l'être individuel et social devenu en totalité le produit de son organisation. Le capital aujourd'hui dominant se définit par son caractère fictif: l'essence virtuelle et créditrice (01) de toute « propriété ». « Dans le crédit, à la place du métal et du papier c'est l'homme lui-même qui devient l'intermédiaire de l'échange, non certes comme homme mais bien comme existence d'un capital et des intérêts... Dans le système du crédit ce n'est pas l'argent qui est aboli, mais c'est l'homme lui-même qui se transforme en argent, en d'autres termes l'argent se personnifie dans l'homme » (Marx). Le caractère fictif se généralisant, l'anthropomorphose du capital est un fait accompli. Ici, se révèle le mystérieux sortilège grâce auquel le crédit généralisé, par lequel est atteint tout échange (qui est constamment échange d'apparences dilatoires: du billet de banque à la traite, du contrat de travail au contrat nuptial, aux rapports « humains » et familiaux, aux études et aux divers diplômes et carrières qui leur sont liés, aux promesses de toute idéologie), imprime à l'image de son *vide* uniforme le « cœur de ténèbre » de toute « personnalité » et de tout « caractère ». C'est ainsi que se fait le *nivellement du peuple du capital*, là où semblent disparaître les requisits ancestraux spécifiques, particularités de classes et d'ethnies; disparition qui étonne tant tout ingénu qui en reste à penser les yeux rivés sur le passé. Le *vide dilatoire* est le contenu réel de toutes les formes du fictif. Le capital dominant est *capital fictif*: sa domination est le pouvoir du *vide dilatoire* sur toute forme d'existence humaine qui y est enchaînée par la contrainte à espérer de recouvrer, « demain », le *sens* et la *plénitude* promis en échange de la prestation totale de sa « vie ». La survivance en crédit permanent de vie est devenue la dimension dans laquelle se réalise la valorisation autonomisée de l'être-capital: la valorisation du fictif.

Face à la crise réelle de son développement *matériel*, le capital précipite le divorce entre la valeur et la production concrète: il se valorise toujours plus en produisant des formes « immatérielles » et

(\*) La réalisation de cette prévision implique donc l'élimination de cette citation caractérisant un moment où se développait, avant, notre travail.

(01) Il est difficile de traduire *creditoria* qui est un composé de *credizio* = crédeur et de *credibile* = croyable. (Toutes les notes sont du traducteur).



« représentatives » colonisant de haut en bas et en profondeur le « temps libre » d'une existence sociale réduite à une enclère généralisée. La civilisation de la pénurie est le « nouveau modèle de développement » plus sincère: la nouvelle diapositive introduite dans le projecteur du planning, en remplacement de la « société de consommation » tombée en obsolescence. Dans celle-là l'être capital s'identifie toujours plus avec la communauté du capital anthropomorphe: « l'homme » comme être du capital fictif, agent incarné d'une valorisation qui en subsume toute forme de « vie ». C'est seulement en accroissant la valorisation de produits « immatériels » que le capital peut espérer surmonter indemne la crise de ressources — caractère limité des sources d'énergie et saturation de la planète par les déchets — et réaliser la « croissance zéro » prônée par les économistes d'avant-garde sans interrompre le processus d'accumulation. C'est « l'inversion de tendance » jouée dans les coulisses des crises conjoncturelles (02).

## 2. - *Messe noire.*

Les restrictions de crédit, intermittentes et conjoncturelles, prises comme anti-inflationnistes, au-delà de leur caractère démagogique et de leur fonction de discrimination sélective des *quanta* du capital non récupérables pour « l'inversion de tendance », révèlent la conscience croissante de la rupture survenue entre la valorisation autonomisée (capital fictif) et l'*économie réelle* (coûts de production comptés en unités de mesure énergétique). En ce sens elles témoignent de la *valeur fictive* par rapport à la *communauté matérielle* qui la soutient désormais à la manière d'une référence *virtuelle* et *symbolisée*. Par rapport aux structures en vigueur de la valorisation autonomisée, ces *exorcismes* du fictif, opérés par ses propres prêtres, ne révèlent plus que la *mauvaise conscience* et la *terreur* d'une économie dont l'irrationalité est profondément intrinsèque à la structure, et son délire irréversible. Jusque dans ses traités *techniques* l'administration de la « crise mascarade » de cautionnement manifeste des aspects liturgiques et pénitenciers: spectaculaires. Toute messe noire a toujours la sacralité du fétiche.

## 3. - « *Vide de pouvoir* »: le *pouvoir du vide*.

Le rapport du *pouvoir politique* au *pouvoir économique* a substantiellement changé sous la domination *réelle* du capital fictif. L'Etat, de gestionnaire rigide et autoritaire de l'expansion de la forme équivalent dans les rapports sociaux (Marx), se transforme en médiateur de cette production de vide dilatoire qu'est l'équivalent général en

(02) La plupart des thèmes abordés dans ce texte ont été développés dans « Apocalypse et révolution » que nous publierons prochainement.

fonction duquel s'ordonnent les formes dans lesquelles se réalise la valorisation du fictif. Le pouvoir politique doit abandonner toute rigidité et toute apparence de sacré immanent, déjà spécifique des tyrannies du passé. Il devient simple fonction du despotisme du capital fictif et doit en partager le caractère foncièrement *illusionniste*. Le contenu constant transmis par les idéologies, scientifiques incluses, soumises au capital fictif, est l'*illusionisme problématique*: rien n'est plus produit et vendu comme intermédiaire certain, tout est vanté et bradé (à des prix inflationnistes) comme immédiateté du « problème ». La gestion de l'existence minée par les contradictions structurelles d'un mode de production autodestructif, ne peut gagner espace et temps sans se réclamer du peuple — bien entendu le peuple-capital, la communauté matérielle produite par ce mode — pour répartir la responsabilité de la faillite. Le « vide de pouvoir » est la forme que prend la gestion politique se rendant pour ainsi dire transparente aux impératifs immédiats de l'évolution dont a besoin un despotisme capitaliste qui se concrétise toujours plus sous le masque d'une *participation collective*. Le « vide de pouvoir » est la forme sous laquelle le capital institutionnalise, avec la cohérence de la mystification élevée au rang de méthode, le pouvoir du vide sur toute forme d'existence soumise à la valorisation du fictif. L'artifice formel par lequel le despotisme du fictif veut masquer la préfiguration de sa *fin réelle* (la fin de la préhistoire, la réalisation de la communauté-espèce) est l'administration même de la crise: une gestion contrôlée de la banqueroute économique-politique. Capitulation *permanente*, la crise fictive dissimule l'effondrement réel, total, irréversible et définitif. Il ne reste plus que pouvoir politique, épiphénomène du despotisme capitaliste, qu'à gérer le cours d'une série de « crises conjoncturelles » derrière l'écran desquelles on tente de cacher et de freiner un effondrement de dimensions planétaires. Aucune promesse ne peut être tenue (et ne le fut jamais) et ne peut même plus être faite: celle unique de retarder la catastrophe. De cette façon les prémisses se perpétuent vidant de fait les échéances effectives. Mais qui est à l'origine d'une telle entreprise? Plutôt un « aucun » en qui se reconnaissent *tous* les gérants des spoliations particulières, et tous les sujets assez aveugles pour en accepter la persistance.

## 4. - *Les besoins éternisés.*

Depuis longtemps, le fait saillant du pouvoir, dans les pays du « premier » et « tiers » monde est la crise permanente dans laquelle glissent les gouvernements. La crise n'est pas un accident mais une *institution essentielle* de la démocratie représentative, parodie toujours plus effrontée de la « souveraineté » du peuple. En exhibant au sommet de l'appareil politique le caractère *problématique* de la gestion de ce qui existe, la crise institutionnalisée, forme spectaculaire du



« vide de pouvoir », renvoie aux sujets les contradictions qui minent chaque pouvoir. Grâce à ce renvoi, fonctionnant comme un automatisme « instinctif », le sujet obéissant se sent appelé à partager avec les institutions du pouvoir l'irrationnalité et la non-exécution. Le « vide du pouvoir » parvient ainsi à les justifier et à les perpétuer: en les « socialisant » (quant au « second » monde il s'y maintient un despotisme anachronique du point de vue des formes de sujétion et anticipateur, du point de vue de l'intégration économique-politique, fictivement médiatisé en Chine par la « révolution culturelle », institution sui generis de la crise permanente adaptée à la tyrannie). La crise des institutions du pouvoir masque la *crise réelle* de tout pouvoir: aucune des formes historiques de domination et d'oppression ne peut désormais espérer longtemps résister à l'apparition de la possibilité pour les hommes de se libérer de la sujétion quelle qu'elle soit, derrière laquelle se cache leur exploitation rationalisée adaptée à l'éternisation de l'état de besoin.

Les conditions matérielles requises pour une telle émancipation sont aujourd'hui réunies. Les forces productives sont surprises en train de travailler à *perpétuer leurs besoins* au lieu de travailler à leur satisfaction propre, et à reproduire les conditions archaïques de la *survie dans la pénurie* quand déjà aujourd'hui est déjà mûre la conquête possible et irréversible de la *liberté par rapport à la pénurie* et à *l'aliénation du travail*, éternisés par le capital.

##### 5. - *Bal masqué.*

L'effondrement des modes de développement du capital mondial est le point de non-retour où *toutes* les contradictions entre le capital et le vivant s'ajoutent et interfèrent de façon catastrophique. Ici le destin des hommes s'écrit de façon lumineuse: se libérer de l'oppression ou mourir de son cancer. C'est pourquoi les oppresseurs de toute espèce travaillent à mystifier l'aspect cumulatif et la gravité de la catastrophe dans laquelle l'humanité entière risque d'être entraînée. De loin en loin et de temps en temps la banqueroute de ce qui existe est débité en tant que la crise sectorielle de tel appareil ou tel appareil, rémédiables grâce aux prodiges d'une participation populaire. Avec ou sans effusion de sang le pouvoir alterne ses formes en nourrissant dans son sein des oppositions nominales: là où le coup d'Etat n'intervient pas directement pour mener la guerre antiproletarienne, elle se trouve réalisée en agitant et en en mettant en valeur la menace. Tout vide dilatoire s'accompagne inévitablement de menaces.

##### 6. - *La pastèque mécanique.*

En Italie la « surprise » du referendum est exemplaire d'une technique de la manipulation jointe à une efficacité jamais vue. Tandis

qu'en France les instruments de précision avaient su pronostiquer un écart de un pour cent, en Italie ils ne parviennent pas, « miraculeusement », à prédire à l'opinion publique un écart de 20%.

Après trente ans de pouvoir la démocratie chrétienne (DC) produit et trouve dans le referendum cette « déroute » *apparente* dont elle a besoin pour se restructurer et se moderniser. Elle s'allie à la droite « historique », en réfléchit à son sein la défaite (sanctionnée historiquement depuis des décennies), unit sa pénitence publique au chœur de triomphe simulé par les réformistes « ignares ». Pendant que la « gauche » exhibe son aptitude à cogérer la faillite frauduleuse, derrière, le capital procède à sa nécessaire restructuration urgente, le parti majoritaire restaure sa façade archaïque en débitant les coûts de sa démolition à un fascisme jusqu'ici protégé, et tirant une traite, pour sa reconstruction, sur le réformisme « d'opposition ». La crise prépare avec une prudence jésuitique le terrain pour une réalisation du « compromis historique » qui s'effectue en jouant sur le « vide de pouvoir »: à la DC et à ses intimes la gestion de la « crise » du pouvoir formel, essentiellement au niveau des institutions centrales de l'Etat (avec la perspective de possibles replâtrages constitutionnels); au PCI et aux siens la gestion de la « crise » du pouvoir économique: justification socialisée de la pénurie, gérance, sans succès, des forces productives au niveau des administrations « périphériques ».

Aux syndicats le rôle historique des fossoyeurs de la « conscience de classe: tous aux rames, plus que jamais, afin que la galère du capital ne s'échoue pas sur le banc de sable, afin que les prolétariés ne s'avisent pas que le banc de sable est la limite atteinte par leur ennemi mortel, qu'il est devage de la terre qui peut être la leur, libérée. Tandis que les organigrammes des nouveaux rackets ont remplacé les vieilles clientèles, les travailleurs liés aux chaînes (produire plus) se voient retirer la carotte de la « société de consommation ». Le bâton réapparaît, le « nouveau modèle de développement » camouflage risible de la crise menaçante, exige des coûts très élevés. Comme toujours les prolétariés doivent les payer, mais les coûts grimpent au rythme vertigineux des contradictions qui se multiplient. Les brigands d'Etat ont la main lourde maintenant qu'il s'agit d'*annuler* le divorce d'avec la pauvreté, ils pénalisent chacun des fétiches de la consommation qu'ils imposaient socialement quelques mois auparavant comme symboles d'Etat.

##### 7. - *L'extrémisme vide: opposition militante et opposition militaire*

La participation militante au referendum trace la ligne de démarcation à l'intérieur de « l'extrême-gauche ». C'est ici le lieu d'un premier règlement de compte: tandis que « Lotta continua », « Avanguardia Operaia » et autres s'alignent sur la « politique » institutionnelle dans la mystification de la mystification et parlent de « victoire pro-



létarienne » cherchant ainsi à occuper le vide historique déjà occupé par le PCI (l'opposition fictive) les Brigades rouges et autres font irruption sur le marché en tant qu'opposition créditrice de la future opposition réelle, pour l'« alternative » dans la gestion de l'existant au nom de l'idéologie du contre-pouvoir (préliminaire à la « dictature du prolétariat »). Les formations *militantes* se distinguent des formations « militaires » de l'ultra-gauche — prenant réciproquement leurs distances — surtout dans leur manière de se définir face à la crise du système. Les premières essentiellement social-démocrates jouent le rôle immédiateur d'instances rationalisatrices, moralisatrices et démagogiquement populistes, nient l'évidence considérée de la crise structurelle, dénonçant l'apocalypse capitaliste, comme une mise en scène sans vouloir ou savoir y reconnaître le déguisement d'une réalité socialement explosive; les secondes, néo-léninistes voient dans la crise la désagrégation du système capitaliste *bourgeois*, comme s'il s'agissait encore et seulement de ce dernier, et en mettent en évidence les aspects les plus spectaculairement scandaleux par leurs actions d'efficacité « managériale », mais se plaçant dans l'optique des « théories révolutionnaires » tiers-mondistes, anticipant, dans les méthodes et les analyses sur le rôle qu'ils s'attribuent d'*héritiers du pouvoir*, au nom d'une « dictature du prolétariat » parodiée et de toute façon obligatoire à toutes les idéologies de la « transition ». Leur retard théorique leur permet de s'enticher de toute la fascination romanesque émanant des idéologies du passé, vaincues par la contre-révolution et dépassées par le mouvement réel. Les distances prises par les militants par rapport aux « militaires » traduit d'ailleurs, particulièrement dans leurs « distinctions » circonspectes le secret d'une envie-crainte, haine-amour, qui préfigure un possible transfert de forces, au fur et à mesure que la destruction purement verbale laissera plus que jamais insatisfaites les nostalgies « héroïques » des militants, et que les rêves interdits d'une « ostentation » phallique (faloforia) meurtrière promettent d'échanger une mortification de trappiste contre un sacrifice de kamikaze.

#### 8. - Les magistrats.

L'intégration des formations militantes dans le spectacle, où le vide de pouvoir socialise ses problématiques fictives, produit une banalisation toujours plus évidente de leurs fictions « subversives ». En conséquence, et en perspective, l'autre spectacle, le « futur meilleur » anticipé par les « avant-gardes de l'armée populaire » semble se garantir un crédit croissant. Le choix des méthodes qui, déjà aujourd'hui de ce côté prospectif apparaissent comme paradigmatiques en traduit le caractère d'alternative illusoire. Contraints par l'orientation qu'ils ont choisie, les Brigades Rouges ne peuvent pour mimer leur prise du pouvoir que se faire récupérer par la logique de tous les pouvoirs, en adoptant les formes toujours intrinsèques de l'oppression qu'ils préten-

dent combattre: la double vie, la hiérarchie, les fichiers, la prison, enfin le tribunal; aujourd'hui il juge un *serviteur de l'Etat*, il s'imagine (tout au moins comme modèle opérationnel) comme le tribunal révolutionnaire prêt à juger quiconque lutte contre une quelconque forme de gestion politique de la fureur prolétarienne. En effet les Brigades Rouges filment en gros plan la désagrégation du système parce qu'ils en sont la mauvaise conscience: acteurs de la désagrégation ils n'ont rien de commun avec l'*irréductible différence* du mouvement réel. Leur apparition armée marque le plus désarmant des spectacles possibles: la guerre civile *in vitro*, forme extrême du contrôle tenté par le capital sur l'explosion de ses intimes contradictions.

#### 9. - La vie est un songe.

« Les gens tendront à se laisser entraîner dans des sociétés secrètes dont le résultat est toujours négatif. D'autre part ce type d'organisation contraste avec le développement du mouvement prolétarien parce que de telles sociétés, au lieu d'éduquer les ouvriers les assujettissent aux lois autoritaires et mystiques qui font obstacle à leur autonomie et dirigent leur conscience dans une direction erronée. » (Marx). La prise d'otages sous la forme du fantastique « héroïque », de la colère prolétarienne se révèle doublement castatrice: dans la mesure où elle se réduit aux clichés comportementaux du beau geste et de la témérité rentable et dans la mesure où elle effectue une diversion vis-à-vis de l'émergence critique, au sein de la dimension quotidienne de la fausse vie, des termes subjectivement reconnaissables dans lesquels l'aliénation est intériorisée, c'est-à-dire que la production du vide dilatoire (où le désir de vie se neutralise dans la fascination du fictif) est exercée directement par les prolétaires. En ce sens, elle dévie les « ouvriers » de la survie de cette *éducation radicale* qui est la lutte contre l'organisation de l'apparence engagée à partir de l'hétéronomie de « subjectivité » apocryphe et, en dirigeant leur conscience dans une direction erronée, elle empêche l'explosion dans la certitude de leur altérité, négatrice de l'existant et de la « conscience » en tant que son reflet idéalisé. Le choix faussement qualitatif du conspirateur qui en poussant ce dernier à « fuir » la condition commune du non-vécu pour se construire une image fantasmatique de « héros » d'« avant-gardiste », de « nouveau résistant » non seulement surgèle, en se cristallisant, la passion latente mais transforme religieusement le sens vivant en un « signifié » liturgique, en symbologie. La vraie révolution sera toujours pour après sa mort: salut chrétien. Et les « masses » et le « peuple », les « majorités » révees, auxquelles la personnalité du conspirateur (devenue de façon ambiguë, d'autant plus clandestine qu'elle est plus affichée) s'adresse en tant que message publicitaire électrisant, devraient ou se mettre, fascinées, à suivre ses pas pour tenter l'ultime autovalorisation possible en s'évandant à leur tour de la vraie guerre quotidienne contre l'inté-



riorisation organisée du fictif, ou, et pour la plus grande part, vivre en songe ses « aventures », en rétirant la condition d'impuissance dont on aurait voulu les faire sortir, ainsi, à bon compte.

#### 10. - *Un terrorisme en quête de deux auteurs*

Puisque l'insolubilité promue au rang de méthode dispose de peu de temps, le capital doit accélérer la militarisation du contrôle. Les bombes de Brescia, le « roman policier » de Padoue (03) la suite aux prochains numéros: la mise en scène se poursuit. Voici ajouté, au prix de la « défaite » conquise sur le terrain lors du référendum, le poids du sang ouvrier mis au compte du fascisme à visage de zombie. Le cassetête est parfait: qui reconnaît parmi les « arditi » (04) de la mort, triples joueurs, polices parallèles, journalistes spécialistes du complot, la main de la CIA ou du SID (05). Qu'elle y soit chacun le voit; mais elle semble sortir de toutes les manches. Le chœur des haut-parleurs vocifère que le terrorisme fasciste a jeté le masque. Mais, en utilisant à l'envers le démasquage du piège de Piazza Fontana (06), des ombres suffisantes pour relancer plus drastiquement la lutte contre les extrémismes opposés se projettent sur les franges « l'ultra-gauches ». La fin est double ou triple, comme les moyens: 1) en désignant à l'exécration publique le visage sanguinaire des fascistes, déjà alliés lors du référendum « perdue » et encouragés à toutes les manœuvres de coup d'Etat, la DC atteint le but de liquider, en apparence, son passé le plus récent en licenciant les sicaires et les financiers compromis; 2) à la veille du plus pesant brigandage d'Etat pratiqué depuis trente ans, la colère prolétarienne est canalisée sur un ennemi déjà historiquement liquidé et maintenu en vie grâce à son pouvoir de polarisation qui fait diversion; 3) les appareils policiers et militaires se préparent en vue de l'éclatement de la subversion, jouant d'avance sur la crainte d'une riposte prolétarienne. Le terrorisme d'Etat, organique au terrorisme du capital multinational espère exorciser la guerre civile *in vivo* en manipulant *in vitro* quelques courtiers en cadavres.

#### 11. - *La peste*

A un capital qui joue d'avance, en en mystifiant les termes, sur une crise irréversible, ses chances ultimes de survie, il ne reste aucune

(03) Il s'agit des bombes mises à Brescia en 1974, tandis que le « roman policier » de Padoue fait allusion au meurtre de deux fascistes par les Brigades Rouges.

(04) Allusion aux « Arditi del popolo » organisation surgie en 1921 afin de lutter contre le fascisme.

(05) Service d'information de la défense.

(06) Il s'agit de l'attentat qui eut lieu à Milan en 1969 et qui fut mit sur le compte des anarchistes (d'où l'emprisonnement de Valpreda et l'élimination de Pinelli). Il s'avère de façon de plus en plus nette qu'il fut organisé par l'Etat italien lui-même.

marge, pas même idéologique pour se proposer d'administrer un ordre apparent. Seul un désordre contrôlé lui permet d'envisager quelque répit. Une guerre civile pilotée est le type de réalité quotidienne qui lui permettrait le mieux d'extérioriser son *propre* terrorisme. Le « société du spectacle » ne paye plus les coûts de sa gestion même fictivement « idyllique »; la fin du développement indéfini marque la fin de l'« ivresse » de la consommation. La tragédie-comédie de la grande bouffe voit sortir de la bouche du souffleur le spectre de la pénurie. Pour l'engager en qualité de jeune reveur le spectacle doit changer de scénario. La fureur monte de partout à mesure que se révèle la réalité cachée derrière les « crises » manipulées: il ne reste plus désormais qu'à la dévier. L'antique artifice de la *représentation* est le seul capable de restituer à la « politique » un reste de pouvoir illusoire qui freine la conscience émergeant des dimensions *totales* du heurt pour la vie de l'espèce. La guerre civile *in vitro* est l'expédient par lequel on cache à elle-même une telle conscience, en la réduisant encore une fois aux gestes et aux tirades scéniques des *affrontements séparés*. La vraie guerre est juste au-delà de ces simulations extrêmes. La « question irlandaise » se pose déjà comme une première ébauche opérationnelle de cette stratégie du capital. En faisant l'hypothèse de sa généralisation opportunément diversifiée, il est facile de prévoir les avantages que le capital serait en mesure d'en tirer, Etat de siège permanent, réduction conjoncturelle de la consommation, *mais* hypervalorisation des industries de guerre les moins liées aux facteurs énergétiques, sélection forcée pour cause de force majeure de la petite et moyenne industrie et du parasitisme tertiaire; hyperdéveloppement de la bureaucratiation militarisée; centralisation fonctionnalisée du planning; uniformisation des « besoins primaires », enrôlement des prolétarisés dans une situation de crise de diversion permanente; polarisation de la charge subversive sur des objectifs fictifs; camouflage, derrière les exigences exceptionnelles, d'une restructuration profonde de brutalement accélérée, apparition d'une *caste réduite* économique-militaire monopolisatrice du pouvoir réel. Un « modèle de développement » parfaitement accordé à l'inversion de tendance prédite par les économistes d'avant-garde débarassé de tout décor humanitaire.

#### 12. - *Nuremberg, leur affaire*

A Nuremberg fut enterré pour toujours, drapé dans sa monstruosité, l'extrémisme d'une système capitaliste qui synthétisait dans la mort le savoir dont il se lavait les mains. Dans le camp de concentration, concentration de temps-espace-argent, le génocide des « inférieurs » récapitulait, en en exhibant l'horreur de manière effarante, la logique de la domination individualisée (nation, race, drapeau, religion) au nom desquelles depuis des siècles le lustre des empires resplendit du sang des carnages. Le nazi-fascisme avait abrégé les temps



et les moyens avec l'efficacité scientifique, en éliminant grâce à la splendeur du destin d'Etat tout sens résiduel de la faute. L'« individu » bourgeois y retrouvait le charisme perdu de la noblesse en s'imposant comme ayant des destins supérieurs sur une plèbe de parias. Un capital ouvertement esclavagiste aurait maximalisé le profit sur la mort des non-hommes; de là, les super-patrons auraient tiré leur « humanité ». Les lois qui jugèrent ses bourreaux surgissaient d'un passé à la fois épais et sanglant mais recouvert par la mystification historique de la marche du progrès et par l'idéologie du libéralisme égalitaire. Nuremberg représente le nœud historique où le capital abandonne l'option du génocide ouvert pour adopter une forme de domination fondée sur l'intériorisation du « mortuum » dans la « vie » distribuée eucharistiquement à chaque sujet-participant. D'un côté le génocide vietnamien n'est pas immédiatement adéquat au mode de production, de l'autre il est déjà l'archétype de la guerre fausse et spectaculaire malgré son prix élevé en sang, en vies humaines.

Mais Nuremberg épuise pas l'histoire: depuis lors les régimes de démocratie représentative ont élevé dans leur sein les sectes de cadavres chargés d'éterniser dans les formes pétrifiées du « fascisme » le *monstre* destiné à canaliser la rage des prolétaires en la mortifiant dans le laminoir de l'antifascisme, et à perpétuer l'idéologie archaïque de la « noblesse fondée sur l'esclavage » pour mieux faire accepter comme son dépassement effectif le projet de la destruction de toute noblesse dans la société où tous sont esclaves.

Dans ce mouvement le mythe excentrique de la race élue se neutralise dans le mythe, central pour l'Occident, du progrès; le mythe du surhomme dans celui de la science; celui du charisme et de l'« Individu » devient le mythe de la méritocratie dans la sphère de la mondanité spectaculaire mercantile. A l'intérieur de cette spécularité du fictif s'arment les acteurs de la guerre civile *in vitro*; mais ce n'est pas seulement contre elle que se meut dès maintenant la *vraie* lutte armée. Elle reconnaît chez les auteurs du dernier dépouillement l'extraction à partir, de la fureur subversive, de la force vive pour le transformer en organisatrice de mort, les *ennemis réels* de l'affirmation de la subjectivité en devenir et de son mouvement vers la réalisation communiste. Elle s'oppose à tous ceux qui en opérant la récupération du refus de la participation et de l'identification en délire « schizophrène », de la rage totale en contestation parcellaire, de la critique en culture (idéologues « révolutionnaires », psychiatres, antipsychiatres « in et out »; magistrats « démocratiques »; artistes de la « révolution »; leaders de groupuscules) concourent à ce que l'idéologie se matérialise immédiatement en institutions réformistes et en avant-gardes expérimentales: du groupe politique à la « communauté » thérapeutique (07), de la

(07) Les auteurs de ce texte (ainsi que G. Collu) préciseront ultérieurement ce qu'ils entendent par communauté thérapeutique. Indiquons seulement

commune psychédélique à la famille matriarcale reformée et ainsi de suite.

### 13. - *La vraie faim*

La critique radicale est le *mouvement même* dans lequel les prolétaires luttent contre la domination du fictif, en démasquant l'*organisation des apparences*. Depuis que le fictif et sa promesse empoisonnée s'insinuent dans chaque existence la vidant de tout sens *vivant et présent*, elle trouve en face la fureur croissante d'une faim de *vrai* et de *sens* qui part du corps même de l'espèce. Au fur et à mesure que dans toute *forme* de ce qui existe se réalise un moment de la valeur autonomisée au fur et à mesure que l'anthropomorphose du capital met en scène une « humanité » de robots, ce qui lui est irréductiblement étranger, s'insurge pour la combattre. La lutte en procès est avant tout démasquage et dénonciation du faux. La rupture violente des écrans interposés entre la fin réelle de la révolution et la fureur des opprimés détourné vers de faux buts. Au point extrême des contradictions entre le capital et le vivant, la fin réelle de la révolution ne peut être que la destruction du capital et la réalisation de l'espèce humaine comme communauté vivant dans un rapport de *cohérence organique* avec l'univers naturel. La domination du capital sur une collectivité sous-humaine et sur une planète empoisonnée se révèle toujours plus comme l'ultime obstacle qui sépare l'autogenèse créative de la communauté-espèce de *son* monde latent. C'est ce que, dans son mouvement, la critique radicale indique en attaquant toute forme de représentation fictive. C'est pourquoi depuis toujours elle provoque la haine qui ne se leurre pas des gérants de la fiction. Toutes sortes d'administrateurs frauduleux de « crises » parcellaires, d'alternatives « politiques », de « batailles » imaginaires trouvent en elle l'ennemi irréductible. Ils essayent de le combattre avec les moyens qui leur sont propres la calomnie, la déformation de l'histoire jusqu'à la répudiation de ce que dans le passé *leur* culture désigne comme préfiguration du mouvement lui-même.

---

ceci: le développement du capital est délinquance et démence. Maintenant tout est permis; il n'y a plus de tabou, d'interdit. Mais, en vivant les diverses « perversions » les hommes et les femmes, peuvent se perdre se détruire et ne plus être « opératoires » pour le capital; d'où la nécessité d'une communauté qui les réinsère toujours dans celle du capital (plus exactement cette dernière prend la dimension d'une communauté thérapeutique). Un ensemble de spécialistes-thérapeutes serviront de médiateurs pour cette réinsertion.

Même ceux qui se contentent de vivre l'existant immédiat sont tellement broyés par le devenir du capital qu'il est nécessaire de prévenir les troubles (médecine préventive, élément essentiel dans la réalisation du despotisme capitaliste), de mettre en place des organisations thérapeutiques qui pourront les réadapter au mode d'être du capital.



14. - *Fantômes et sicaires*

Ce contre quoi on lance aujourd'hui les rats d'égout, dénichés par la pénurie ce sont vraiment les dépouilles abandonnées par la critique radicale dans son cheminement. La première elle les a laissés derrière elle en refusant la sclérose déformée ayant évolué en idéologie. Ne pouvant pas freiner son mouvement présent (ni le dénoncer parce que la critique radicale ne se niche dans aucune organisation ou racket, officiel ou clandestin), les vautours du journalisme et de la « culture » se déchainent contre ses fantômes.

Le « vrai » qui anima les occupations et les affrontements de 68 fut essentiellement le *démasquage* du projet réformiste qui tendait à réduire l'insurrection à la revendication, en réinstaurant ainsi l'échange entre la demande et le désir qui la sous-tend, échange qui ne pourra se conclure que lors de leur coïncidence. Ce mouvement agite dans son tourbillon, lors des moments d'émancipation effective des fragments d'idéologie surgies du passé historique, les animant d'une « modernité » renouvelée. En bref le tissu de l'idéologie se fige sur le mouvement, en le paralysant dans l'auto-contemplation. La critique radicale n'évita pas, en partie, l'étau régressif de l'idéologie. Le « conseilisme » jusque là maintenu comme une relique dans les tabernacles de l'anarchisme académique et de la gauche communiste germano-hollandaise, brisa sa coquille pour se présenter comme un modèle de *démocratie réelle, directe, de base*, alternative immédiate tant à la démocratie représentative qu'à la tyrannie orientale. Dans la lutte, certaines assemblées d'occupation et certains noyaux révolutionnaires en incarnèrent de brefs instants de vérité opérante, mais en brisant sa règle et en le reconnaissant non comme le premier et le nouveau, mais comme le dernier des vieux modes de combattre. Le « conseilisme » radical (en France essentiellement l'I.S. et des organisations moins radicales, en Italie la section italienne de l'I.S., le groupe « Ludd-conseils ouvriers », et l'Organisation Conseiliste, la plus ingénue et la plus immédiate, transformée ensuite en « Comontisme » (08)) a critiqué en pratique les limites du conseil comme idéologie opératoire. Dans d'autres pays le conseilisme a eu des développements

(08) Le groupe Ludd s'est formé en 1969 à partir d'éléments en majorité d'origine anarchiste. Il publia une revue « Ludd-conseil ouvrier » où parut le texte d'E. Ginosi et G. Cesarano « L'utopie capitaliste » que nous publierons prochainement. « Comontismo » fut formé à l'aide d'éléments provenant du groupe Ludd qui s'était dissout en 1971. Ce nom est dû à une traduction plus ou moins littérale de Gemeinwesen (gemein = com = commun et ontos = être).

Un certain nombre d'anciens membres de ces deux groupes ont rejoint les « Brigades Rouges » qui proviennent en majorité de l'ancien mouvement « Potere Operaio ». Dans une prochaine étude sur le gauchisme en France et en Italie de 1960 à 1975 nous préciserons les caractères de tous ces groupes, y compris Lotta Continua dont il est également question dans ce texte.

analogues et, de façon analogue, ce qui en reste, est un précipité. Personne ne peut d'ailleurs nier ce qui s'est exprimé de radical au-delà du conseilisme en tant que sigle: la passion de conquérir la dignité sans servitude en critiquant pratiquement tout pouvoir et toute séparation. La critique radicale dans son mouvement s'est séparée pour toujours des aspects formels et *idéologiques* du conseilisme: ils demeurent vides et morts, en proie aux chacals. De son côté « Comontismo » fit son autocritique en se dissolvant tandis que d'autres courants radicaux critiquèrent ponctuellement et publiquement son apologie de la criminalité comme modèle de destruction subversive. Aucun comportement illégal n'est par lui-même subversif comme, à l'inverse, aucune ligne révolutionnaire ne peut oublier *ce qu'est et de qui* est la loi sans se révéler comme fiction politique.

L'autogestion généralisée est la fin visée par le mouvement réel. Mais elle ne peut se traduire par l'autogestion de l'inertie de l'existant. Sans se transformer en autogestion de l'esclavage. Dans son action en procès l'autogestion généralisée est essentiellement autogénèse créative: négation déterminée de ce qui existe comme organisation du fictif et transformation active de l'existence en lieu d'origine réel de la communauté-espèce humaine et de son *monde*. La vérité est le fruit vivant d'une lutte en acte: quiconque proclame une moralité idéologique comme voie de salut, diffuse une drogue politique en forme de vérité. De même personne ne peut jouer d'avance des modèles « alternatifs » sans pour cela préfigurer *mythologiquement* le futur, en le polluant dès le début avec des archétypes du passé: le condamnant à éterniser la domination du mort sur le vif.

15. - *Contre l'espérance*

Il ne s'agit pas d'enlever tout sens vivant aux luttes encore prisonnières de la séparation il s'agit en les libérant de leur esclavage par rapport au sens *mort*, de découvrir ce qui les sous-tend, mais qu'elles n'arrivent pas à exprimer dans son intégralité et sa totalité. Le mouvement réel n'est pas l'armée révolutionnaire nichée dans une latence ineffable, mais l'articulation vivante, dans les contradictions de ce qui existe et dans la tromperie des luttes fictives, d'un jaillissement qui les dépasse sans y mourir, qui se renouvelle et se renforce au-delà des traquenards tendus pour le capturer et le dévier.

Une certitude sans précédents historique est en train de surgir: la connaissance d'un communisme réalisable dans « *transition* », sur la base matérielle conquise par les forces productives; une fois que *le monde des hommes* a été arraché des mains de ceux qui le dévotent afin de perpétuer une rapine séculaire. L'humanisation de la planète et de l'univers naturel et l'humanisation de l'« homme » lui-même, est *le possible* qui transparaît au-delà des schémas de l'effondrement capitalistes, au-delà de la monstruosité imposée au monde et



aux hommes par son mode de production nécrotisant, sur la valorisation du faux obtenu en mutilant le vrai depuis la graine et depuis le berceau. La production de profit mortifère et de *sous-hommes* qui lui sont enchaînée *doit finir, ou ce sera la fin de tout projet humain*. Cette certitude réalise et incarne dans le mouvement réel le contenu des « théories révolutionnaires » du passé dépassant leur forme encore conscientielle sur un mode idéaliste. Le passage en armes de l'espérance à la certitude, de la « Conscience » à l'expérience vivante, à la vraie gnose est la seule transition nécessaire. La certitude a de la peine à se libérer des formes vides où l'idéologie la maintient; au fur et à mesure que la fausse guerre mise en scène par l'idéologie montre aux révolutionnaires la corde avec laquelle on étrangle leur colère, la certitude avance, et la vraie guerre se fait. Et telle est la taëba de la critique radicale. Avec les paroles de Marx: « Nous développons au monde des principes nouveaux que nous tirons des principes du monde. Nous ne lui disons pas: renonce à tes luttes, ce sont des niaiseries; (...). Nous lui montrerons simplement pourquoi il lutte en réalité, la conscience de cela est quelque chose qu'il est contraint d'acquiescer, même s'il ne le veut pas ». Depuis l'époque où ceci fut écrit, peines et luttes des hommes ont arraché aux principes du monde le secret d'un monde finalement possible; ils se sont approprié la conscience d'un espoir, « le rêve d'une chose »: il s'agit aujourd'hui d'enfoncer la dernière barrière et de s'approprier le monde lui-même. « Nous ne craignons pas les ruines » dit Durruti: « Nous hériterons de la terre, c'est certain. Nous portons en nous un monde nouveau, et ce monde grandit à chaque moment qui passe. Il grandit même maintenant que je suis en train de vous parler ».

Milan, juillet 1974

G. Cesarano - P. Coppo - G. Fallisi

## LE « SUICIDE » DE GIORGIO CESARANO

« La guerre est la perversion de la guerre. Le problème n'est pas dans la guerre mais dans la perversion. Et la perversion est une repression; la guerre est perversion du sexe et énergie faite esclave. La guerre est ce qui échoit au faible, à l'impuissant, pour qu'il puisse au moins être touché par la forme la plus inférieure de la violence, comme la mort pour qui fuit le champ de bataille...

Il s'agit alors non pas d'abolir la guerre, mais de trouver la guerre véritable: le vrai feu: « Dévoilez le cœur caché pour une guerre réciproque de bienveillance, une guerre d'amour. »

Norman Brown: commentaire à Blake, in « Corps d'amour ».

Ce qui est arrivé à Giorgio Cesarano n'est pas un suicide au sens courant du terme. Tous ceux qui connaissent ce qu'il a écrit, les choix irrévocables qu'il avait faits pourront penser que sa mort vient les contredire en totalité. Il n'en est pas ainsi. Les camarades qui ont fait ces choix avec lui et qui en ont partagé l'élaboration théorique doivent prendre acte de sa disparation comme d'une terrible défaite. Mais si, pour eux, cela ne peut pas ne pas être une défaite, il ne s'agit pas toutefois d'une victoire du capital. Sa mort est advenue sur un terrain qui est celui de la « guerre véritable » non sur celui des guerres fictives et spectaculaires désormais gérées par le nihilisme d'Etat. G. Cesarano avait définitivement coupé tout lien avec ce qui historiquement avait été produit en lui en tant que domination du capital. Il avait osé, avec le courage lucide qui le caractérisait, « sortir du capital »; il se trouvait donc amené à combattre sur cette terre « inexploree » qui se trouve entre la réalité présente et celle qui lui est absolument « autre ». Il savait aussi que qui livre le combat de la « guerre véritable », qui a abattu les bastions typiquement mercantiles de l'inattention sélective, du refoulement et de la scotomisation, ne se retrouve pas sauvé dans un « ailleurs » tranquille mais est engagé dans la lutte pour la régénération des sens et de l'intellect, dans une condition de précarité extrême.

Qui est sur ce terrain — celui de la reconquête passionnée du contact vivant avec la réalité — peut risquer la mort à chaque instant; chaque jour pour lui peut être le dernier. G. Cesarano, tout en le sachant et en sachant aussi que l'unique possibilité de défense qui ne soit pas dans la sphère du capital intériorisé était l'existence d'une communauté se posant en dehors de tout ce qui est « sub species mortis » — communauté que personne n'a pu encore vivre en tant que réalité présente — a tout de même osé. Le suicide dépressif, celui qui



sert seulement à faire souffrir les autres et à les culpabiliser, ou la mort spectaculaire du terroriste, qui doit servir à valoriser le fait qu'on est déjà mort depuis longtemps, lui étaient totalement étrangers. Qui « sort du capital », de sa domination réelle, a finalement la possibilité de réaliser « concrètement » la qualité qui se manifeste à nouveau en lui mais dans les conditions où nous nous trouvons de devoir supporter survies et atrophisation de toute vie véritable l'aventure du qualitatif est une aventure tellement révolutionnaire et non renouvelable qu'elle peut être enrayée à tout moment, tandis que la rentrée dans la réalité normale n'est absolument plus possible. Des conditions défavorables se sommant au cours de ces derniers temps imposèrent brutalement cette rentrée à G. Cesarano; son passé fantôme meurtrier se pressait sur ses pas. Il n'a pas accepté cette rentrée. Il est tombé non sur un champ de bataille choisi par le capital comme cela arrive malheureusement à beaucoup de ceux qui s'opposent à l'existant, mais sur celui que lui-même avait dans l'enthousiasme laborieusement découvert. Qui le perçoit vivant veut continuer dans cette voie.

G. Collu - J. Camatte

## LETTRE A « L'ESPRESSO » \*

A propos de l'article « Esthétique et voyantisme. Les situationnistes devant l'autel du Dieu Néant » de Valerio Riva (avec deux encadrés: « Pour eux la société est un spectacle » de Mirella Bandini et « Ensuite il y a les Comontistes, qui sont-ils? » de Paolo Mieli) publié dans « L'Espresso » n. 22 - année XXI - 1<sup>o</sup> juin 1975 (pp. 58-65).

En dépit d'un profond sentiment de dégoût, car se référer à une infâmie, même si c'est pour la détruite, est toujours déprimant pour qui attention et volonté sont dirigées vers des domaines opposés, nous jugeons qu'il est nécessaire de répondre pour les révolutionnaires qui ont lu l'article, et *seulement* pour eux (nous n'entendons pas nous mouvoir sur un terrain qui nous est absolument étranger, celui des salons mondains), à l'ignoble texte de Valerio Riva et de ses collègues.

Flairant la possibilité d'un « morceau » à effet, ce malheureux s'est senti le devoir de prendre avec le même appât deux poissons: la mort de Giorgio Cesarano unie — en tant que nécrologie appétissante — à la conférence de récupération spectaculaire sur Pinot-Gallizio et l'I.S. dans le dépotoir « artistique » approprié de Brera.

Cette « merveilleuse coïncidence » lui a fourni en réalité le point de départ pour l'ennième tentative maladroite de liquider le véritable sens de la lutte anti-réformiste contre le capital et toutes ses représentations qu'a indiqué de façon irrévocable le Mai français. Et justement cette lutte qui s'affirma alors, mais ne put vaincre, aujourd'hui encore, en ces temps noirs, est bien vivante contre toute espérance et « sécurité » des haut-parleurs de régime. Les mêmes hommes du ressentiment, les « intellectuels » nihilistes passifs et contemplateurs — vrais sacerdotés du « Dieu Néant » pour qui *rien n'est changé* — qui surent l'ignorer quand elle les talonna de plus près, croient maintenant pouvoir évoquer de façon folklorique la critique radicale qui la soutendit en la présentant comme fichue. Mais « Ce contre quoi se lancent aujourd'hui les rats d'égouts dénichés par la pénurie, ce sont justement les dépouilles abandonnées par la critique radicale dans son cheminement. La première elle les a laissés derrière elle en refusant la sclérose de formes ayant évolué en idéologie. Ne pouvant pas freiner son mouvement présent (...) les vautours du journalisme et de la "culture" se déchainent contre ses fantômes. »

(Cronique d'un bal masqué - 1974)

(\*) Cette lettre a été envoyée à l'hebdomadaire « L'Espresso » qui ne l'a pas publiée.



Ceux qui comme Giorgio Cesarano choisissent de vivre et de mourir sur le terrain de la vraie lutte, hyènes et chacals se dépêchent de les mettre en pièces pour en enterrer ensuite les cadavres dévastés. Mais qu'ils ne triomphent pas. Tandis que « traiter » devient toujours moins possible, c'est le « songe fou » qui, en se réalisant, contraindra, avant ou après, quiconque s'engraisse aux dépens des « révolutions faillies » à « apprendre » à ses propres dépens que l'utopie n'est pas l'utopie révolutionnaire mais l'utopie du capital.

Valerio Riva et ses semblables, déjà morts en la vie, bavardant de ce pour quoi ils ne se sont jamais mûs et de ceux qu'ils ont toujours évité, ne font que montrer leur ignorance (ils ne savent vraiment rien) et leur misère. « Le Côté Faible » (\*) de ces derniers n'est pas seulement le compromis institutionnalisé, l'inafaillible conformisme et la vile servitude aux diverses modes, mais justement l'absence de la simple faculté de compréhension au delà des schémas confortables. D'ailleurs, ces pages résument quelques uns de traits fondamentaux et « statutaires » du misérable « style » journalistique: outrecoissance impuissante, bavardage morbide, gaucherie stupide, superficialité liquidatrice, schématisation pseudo synthétique, confusion anti-informatrice, pâte de sous-culture, jargon publicitaire. (\*\*)

Une fois pour toutes:

1. M. Riva n'a jamais mis les pieds dans la maison de Cesarano située non « à la périphérie de Pise » mais dans la province de Lucca et, naturellement, Cesarano n'a jamais été un « bon camarade » d'hommes comme M. Riva dans la bouche duquel une telle définition a le parfum d'un œuf pourri. En ce qui concerne cela, comme en ce qui concerne d'autres mensonges, le journaliste est le « porte-parole » d'un digne informateur, le « peintre-philosophe » G.E. Simonetti. Cette dernière charogne, bluffeur qui sans doute « sait tout ce qu'on peut savoir du situationnisme » (p. 58) n'était certes pas « ami », comme il le prétendrait impudemment vi-à-vis de Giorgio Cesarano. Dans tous les cas,

(\*) « Il Lato Debole » (« Le Côte faible ») est une rubrique de conseils pour les snobs de gauche, tenue régulièrement par Camilla Cederna dans l'hebdomadaire « L'Espresso ».

(\*\*) Note ajoutée en août 1975: « (...) le virtuose spécialiste, le vendeur de ses facultés spirituelles objectivées et chosifiées (...) prend aussi une attitude contemplative à l'égard du fonctionnement de ses propres facultés objectivées et chosifiées. Cette structure se montre sous les traits les plus grotesques dans le journalisme, où la subjectivité elle-même, le savoir, le tempérament, la faculté d'expression, deviennent un mécanisme abstrait, indépendant tant de la personnalité du « propriétaire » que de l'essence matérielle et concrète des sujets traités, mis en mouvement selon des lois propres. L'absence de contradiction » des journalistes, la prostitution de leurs expériences et de leurs convictions personnelles ne peut se comprendre que comme le point culminant de la réification capitaliste (...) » (G. Lukacs « Histoire et conscience de classe », Ed. de Minuit, Paris, 1960, p. 129).

on peut lire dans la revue « Puz » n. 20 (1975) \* ce que fut, en dernier, le jugement de Giorgio à son sujet.

2. Après l'expérience à « Classe Operaia » l'unique groupe auquel Cesarano voulut appartenir fut « Ludd- Conseils Prolétaires » (1969-1970), en se reconnaissant dans son activité théorico-pratique non à cause d'un certain « goût âcre » mais à cause de ce que, au-delà des limites historiques, Ludd exprima de qualitatif, entre autre la critique de la politique au sein de la critique de toute séparation.

3. Giorgio Cesarano a publié les livres suivants: « *L'erba bianca* » (Schwarz, 1959); « *La pura Verità* » (Mondadori, 1963); « *La tartaruga di Jastov* » (Mondadori, 1966); « *I giorni del dissenso* » (Mondadori, 1968); « *Apocalisse e rivoluzione* » (écrit avec G. Collu, Dedalo, 1973); « *Manuale di sopravvivenza* » (Dedalo, 1974). Il est mort alors qu'il travaillait à une « *Critica dell'Utopia Capitale* » (Critique de l'Utopie-Capital) (et non comme le voudrait M. Riva à une *Critique de l'Utopie*: cet oubli significatif n'est pas fortuit).

La critique de la « littérature » et l'abandon volontaire de son milieu n'ont pas été pour Cesarano la négation de la poussée radicale vers le dépassement qui le mouvait dans la recherche poétique et, justement, c'est cette poussée qui l'a porté, en un cheminement cohérent, à la critique radicale.

4. Eddie Ginosa eut, comme d'autres camarades de « Ludd », des contacts critiques en 1969 avec la FAGI (Fédération de la jeunesse anarchiste italienne) aujourd'hui dissoute, ce n'est pas pour cela qu'il est réductible à l'étiquette d'« anarchiste », il est encore moins « disparu au lendemain de la bombe de Piazza Fontana » (p. 61) mai en octobre 1971.

5. La critique d'art Mirella Bandini selon qui le *Rapport sur la construction des situations* de Guy Debord, publié pour la première fois en juin 1957 comme travail préparatoire de la Conférence de Cosio d'Arroschia — et donc avant la fondation même de l'Internationale Situationniste —, serait « la *Magna charta* » du mouvement et « le document le plus important pour qui veut étudier l'évolution et la *mise au point idéologique* du mouvement même », donne, presque, un honnête compte-rendu de quelques aspects de l'activité situationniste, si on compare sa contribution à celle instigatrice de meurtres (forcaiolo) de M. Paolo Mieli (p. 65). Dans sa fiche d'expert industriel en extrémisme (nous rappelons d'autres articles d'égal valeur sur l'argument), outre que « les qualités » du journaliste moyen ci-dessus énumérées brillent même plus que chez Valerio Riva, il saute aux yeux, en si peu de lignes, en même temps qu'un crétinisme accentué, de nombreuses et trop grosses calomnies. Quelques exemples: au sujet de l'incendie du siège du parti

(\*) Puz. Casella Postale 395 - Milano - Italie.



« anti-fasciste » des héritiers de Noske, il anticipe, pris par son zèle policier, le jugement du procès donnant implicitement pour assurée la responsabilité des arrêtés; quant à « Ludd » et « Comontismo » seul un détective obtus peut voir entre les deux une quelconque filiation par nécessités de camouflage, ou une identité; de même que Raoul Vaneigham n'a certes pas été un « idéologue situationniste » Karl Liebknecht n'écrivait pas avec des « tons dannunziens ».

\* \* \*

En démantelant avec courage le moi représentatif et sa cuirasse, en refusant *volontairement* toute sorte de compensation idéologique, de gratification mondaine ou de « réalisation héroïque », l'individu, tandis qu'il acquiert au cours de la lutte pour la vraie vie une force et une lucidité *nouvelles*, est paradoxalement plus vulnérable que jamais dans ce voyage dans une terre inconnue. L'absence dans le monde ennemi de la vraie communauté qui, pour le moment, peut s'expérimenter seulement de façon sporadique, toujours partielle et révoicable, et la cyclique réapparition des fantômes du passé évoqueurs de mort pèsent terriblement. Mais ces périls *littéralement* mortels où la solution du suicide ne peut jamais être vécue comme une « immortalisation » sont propres à la lutte de la vie contre la mort en nous et en dehors de nous. Ils marquent le dur mais unique sentier de leur *claire* exigence, ainsi que la passion de vivre toujours redécouverte après chaque épreuve surmontée ils caractérisent la *vraie guerre* pour conquérir l'au-delà *concret* du capital. En se suicidant Giorgio n'a pas « dû apprendre » quelque chose qu'il ne savait déjà. Si sa mort est une perte et une mutilation pour qui l'aime ce n'est certes pas une victoire pour qui ne fait que nourrir en soi le désert qui l'a tué.

Pieve di Compito - 30 juin 1975

Nani Cesarano, Piero Coppo, Joe Fallisi.

## A PARAÎTRE

« La rivoluzione russa e la teoria del proletariato ». Traduction italienne de la préface de Camatte au livre « Russie et révolution dans la théorie marxiste » de Bordiga devant paraître chez 10/18. - La Vecchia Talpa - Napoli.

J. Camatte: « Le VI<sup>e</sup> chapitre inédit du Capital et l'œuvre économique de Marx » chez Spartacus.

Numéro 2, série III:

— Lettres de 1970 à 1974

— Apocalypse et révolution - G. Collu et G. Cesarano  
(Les deux premiers chapitres seulement).

Ces deux ouvrages sont déjà sous presse, mais le manque d'argent risque de retarder grandement leur parution. Quiconque veut l'accélérer n'a qu'à les commander à l'avance en versant la somme de 40 f (30 f pour « Le VI<sup>e</sup> Chapitre... » + 9 f pour le n<sup>o</sup> 2 + 1 f d'envoi), au CCP Camatte 21 460 91 Paris.